

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01998886 4



HISTOIRE
DU CANADA.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS
POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES

DEPUIS L'AN 1615

PAR

GABRIEL SAGARD THEODAT

AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

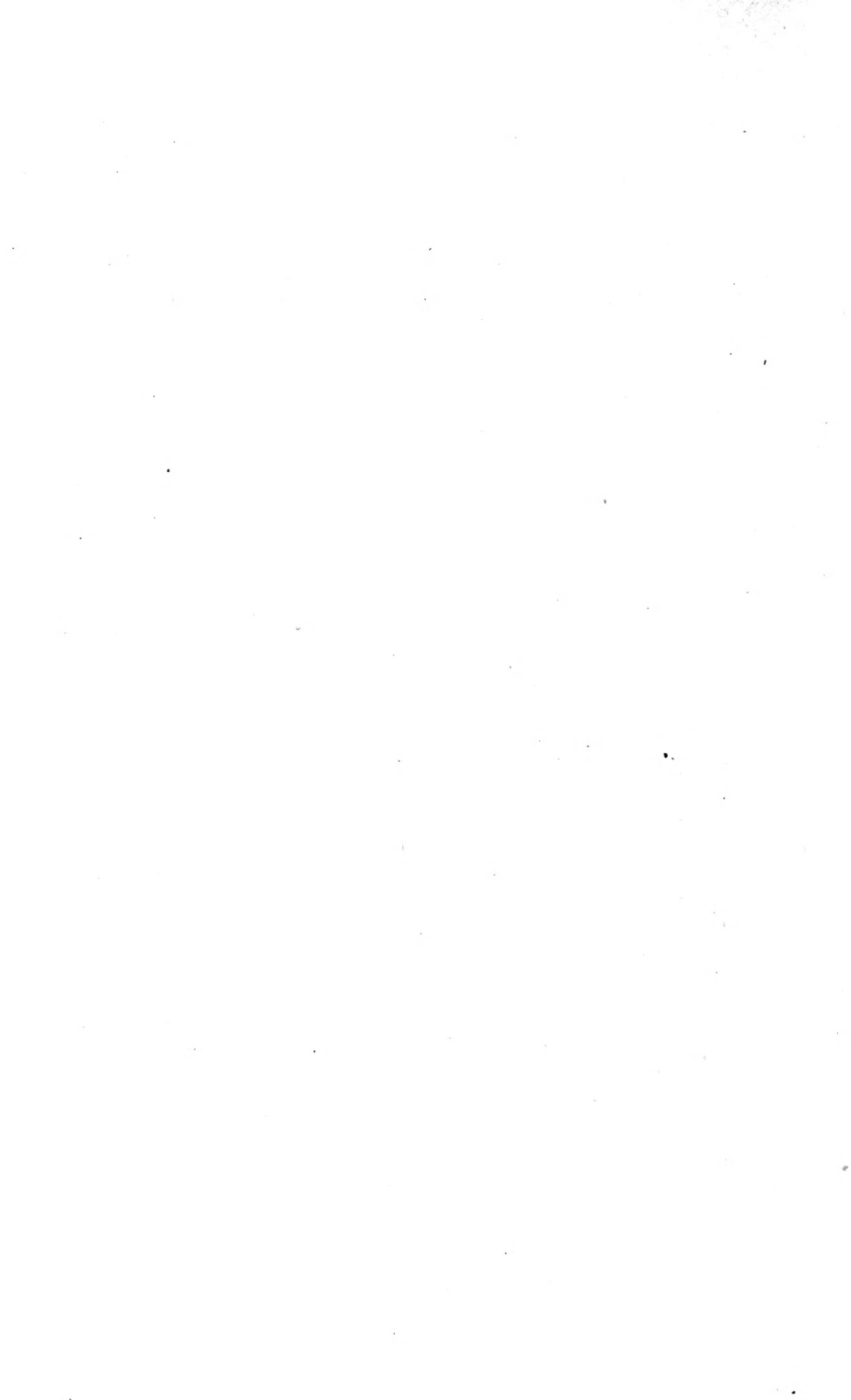
NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS.

PREMIER VOLUME.

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5.

1866

JUL 30 1959



NOTICE

SUR

F. GABRIEL SAGARD THÉODAT

ET SON ŒUVRE

PAR

H. EMILE CHEVALIER

Servant d'introduction à la nouvelle édition

DE

L'HISTOIRE DU CANADA

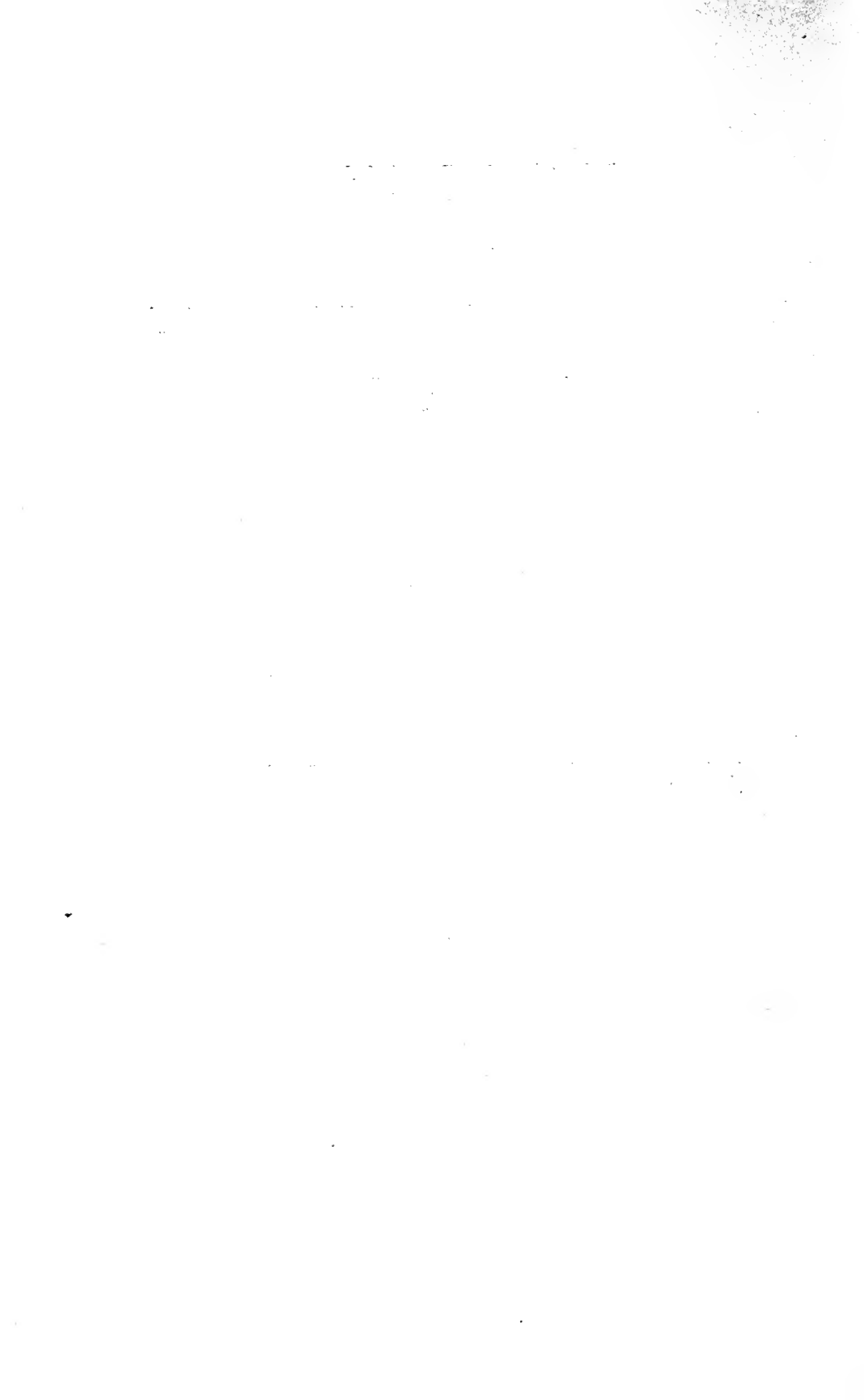
PAR LE F. SAGARD

PARIS

LIBRAIRIE TROSS

5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5

1866



L'*Histoire du Canada* et le *Grand Voyage au pays des Hurons*, par Gabriel Sagard Théodat, sont en général si peu connus, malgré l'excellence relative de ces deux ouvrages, mais vraisemblablement à cause de la rareté des éditions anciennes (1), que la plupart des biographes et bibliographes n'ont fait aucune mention de l'œuvre ou de l'auteur, et que le très-impartial historien du Canada, M. F. X. Garneau, semble avoir ignoré jusqu'à leur existence.

Je ne vois pas, en effet, qu'il en parle en l'une ou l'autre édition de son *Histoire du Canada*. Il paraît même méconnaître l'époque exacte de l'établissement des Récollets au Canada. D'après M. Garneau, ces religieux ne s'y seraient fixés que vers 1620 (2), tandis que cinq années auparavant ils débarquaient et fondaient un couvent à Québec. Dans son livre,

(1) On a offert, durant des années, 1,200 fr. d'un exemplaire de l'*Histoire*, sans pouvoir s'en procurer un seul.

(2) *Histoire du Canada*, par F. X. Garneau, 2^e édition, tome I, pages 63-64.

Sagard en fournit des preuves authentiques (1). L'intéressant travail intitulé *Les Ursulines de Québec* publie d'ailleurs les lignes suivantes :

« Le plus grand témoignage d'amour que Dieu, dans sa bonté infinie, puisse donner aux nations infidèles, c'est de les appeler à la connaissance de son admirable lumière. L'année 1615 fut une année de miséricorde pour le Canada, signalée par l'arrivée des premiers missionnaires Récollets, le P. Denis Jamay, le P. Joseph Le Caron et le Frère Pacifique du Plessis.

« Ce fut, dit M. l'abbé Ferland, un beau jour
« pour Champlain et pour les colons réunis autour
« de lui, que celui où, dans la petite et pauvre cha-
« pelle de Québec, ils assistèrent pour la première
« fois (le 25 juin 1615) au saint sacrifice de la
« messe, sur les bords du grand fleuve St-Laurent,
« inaugurant ainsi la foi catholique dans le Ca-
« nada. »

L'oubli de M. Garneau, en ne mentionnant pas Sagard, est d'autant plus regrettable qu'il savait fort bien que la colonisation de la Nouvelle-France fut une entreprise essentiellement cléricale. Il le dit en vingt endroits de son *Histoire*. Aurait-il pu l'omettre aussi? Non. Quand Jacques Cartier partit, en 1535, pour son second voyage, sa commission ne portait-elle pas que François I^{er} s'était décidé à le renvoyer au Canada pour « induire les peuples d'iceux pays à croire à notre sainte foi », et, par là, « mieux parvenir à faire chose

(1) Sagard, tome I, pages 36 et suivantes.

agréable à Dieu notre créateur et rédempteur, et qui fût à l'augmentation de son saint et sacré nom et de notre mère sainte Eglise? »

M. Moreau (1), à qui j'emprunte cette citation, ajoute avec raison :

« Cette pensée fondamentale de la colonisation canadienne se retrouve également dans tous les titres des premiers gouverneurs de l'Acadie. Henry IV recommandait au marquis de la Roche spécialement l'agrandissement de la foi catholique (2), et, dans la commission de De Montz, il définissait ainsi le devoir principal du gouverneur colonial : « Soumettre, assujétir et faire obéir tous les peuples de ladite terre à son autorité et par les moyens d'icelle à toutes les voies les appeler, faire instruire, provoquer et émouvoir à la connoissance de Dieu et à la lumière de la foi et religion chrétienne. »

En faisant ces remarques, je n'ai ni la prétention

(1) *Les Prêtres français émigrés aux États-Unis*, par M. C. Moreau.

(2) Dans les lettres patentes délivrées en 1598 par Henry IV au marquis de la Roche, il est stipulé que « le sieur de la Roche aura particulièrement en vue d'établir la foi catholique » ; et dans les lettres de Louis XIII, datées de Saint-Germain-en-Laye, le 20 mars 1615, on lit : « Les feu rois nos prédécesseurs ayant acquis les titre et qualité de Très-Chrétien en procurant l'exaltation de la Sainte Foi Catholique, Apostolique et Romaine, et en la défendant de toutes oppressions... et soit ainsi que nous soyons remplis d'un extrême désir de nous maintenir et conserver ledit titre de Très-Chrétien, comme le plus riche fleuron de notre couronne... voulant non-seulement imiter en tout ce qui nous sera

ni le désir de critiquer l'*Histoire du Canada* par M. Garneau. Il me siérait mal de m'attaquer à ce beau monument de l'esprit humain, à moi qui en ai fait un juste éloge lors de son apparition à Québec.

Je me plais à répéter ce que j'écrivais alors dans la *Ruche littéraire*, de Montréal :

« L'*Histoire du Canada* de M. Garneau est une de ces œuvres rares qu'on ne saurait trop estimer, malgré de légers défauts dus à la timidité de l'auteur, qui parfois hésite à se prononcer contre les abus, dans la crainte de froisser quelque fraction de cette société dont il s'est fait le chroniqueur. »

Le reproche que je me pense en droit de lui adresser aujourd'hui, c'est d'avoir passé sous silence le livre si curieux du frère Sagard ; c'est d'avoir publié, un peu bien par ignorance j'imagine, les lignes que voici :

« Il y a peu de pays, en Amérique, sur lesquels ont ait tant écrit que sur le Canada, et qui soient, après tout, si pauvres en histoires ; car on ne doit pas prendre pour telles plusieurs ouvrages qui en portent le nom et qui ne sont autre chose que des mé-

possible nosdits prédécesseurs, mais même les surpasser en désir de faire établir la foi catholique et icelle faire annoncer ès terres lointaines, barbares et étrangères où le saint nom de Dieu n'est pas invoqué... »

En donnant cet extrait, l'auteur des *Ursulines de Québec* attribue les lettres qui le contiennent à Henry IV, sans se rappeler que ce monarque avait été assassiné cinq années auparavant, le 10 mai 1610.

moires ou des narrations de voyageurs, comme l'*A-mérique septentrionale* de la Potherie (1). »

M. Garneau, toutefois, ne ménage pas les louanges au père Charlevoix. A mon sens, on pourrait beaucoup rabattre de cet enthousiasme pour le célèbre jésuite, dont l'*Histoire de la Nouvelle-France*, très-partiale, très-crédule, d'une digestion laborieuse, est plutôt l'œuvre d'un compilateur puisant à des sources, qu'il n'indiqu^{s. par}e partout, que celle d'un historien sérieux. On peut s'étonner à bon droit que le révérend Père ne souffle mot du frère Sagard, quoiqu'il daigne, cependant, raconter la mort du compagnon de ce dernier, le père Nicolas Vieil, qui se noya en 1625 dans la rivière des Prairies, non loin de Montréal et près d'un village auquel depuis, et pour cette cause, on a donné le nom de Sault au Récollet. De Sagard, de son *Histoire* ou de son *Voyage*, rien (2). Bien plutôt, Charlevoix laisse percer la joie qu'il ressent de l'*exclusion* des PP. Récollets du Canada, en 1635, et de leur remplacement par les PP. Jésuites. Après avoir raconté l'arrivée de ses confrères les PP. Brebeuf et Ennemond Masse, il ajoute :

« Jusque-là, on avait plutôt préparé les voies à l'établissement du Christianisme parmi ces sauvages que commencé une œuvre qui demandait une

(1) *Histoire du Canada*, par Garneau; préface de la deuxième édition. — Québec, 1852.

(2) Soyons juste. Il veut bien lui consacrer dix lignes, mais seulement dans ses *Fastes chronologiques* ! mais seulement pour le taxer d'ignorance ! J'y reviendrai dans le cours de cette étude.

plus grande connaissance qu'on n'en avait encore pu acquérir de leur langue, de leurs coutumes, de leur croyance et de leur génie. Dans le séjour que les PP. Récollets avaient fait parmi eux, ils en avaient gagné quelques-uns à Jésus-Christ, mais ils n'en avaient pu baptiser que très-peu (1). »

Les PP. Jésuites furent appelés en 1625 au Canada, sur la demande des PP. Récollets, et principalement sur la proposition du P. Sagard, pour seconder ceux-ci dans leur mission ; on trouvera aux pages 789 et 790 de la nouvelle édition que nous publions une lettre de remerciement du P. Lallemant au P. Provincial des Récollets, datée de Kébec, 28 juillet 1625. Le F. Sagard parle longuement de l'arrivée des Jésuites dans la Nouvelle-France. Il dit (page 784) : « Le choix que nous fîmes desdit Pere (*sic*) Jesuites « pour le Canada fut fort contrarié par beaucoup de « nos amis, qui taschoient de nous en dissuader, « nous assurant qu'à la fin du compte ils nous met- « troient hors de nostre maison et du pays, mais il « n'y avoit point d'apparence de croire à ceste mes- « cognoissance de ces bons Pères. » Il est donc surprenant que les Jésuites soient restés muets sur le compte de Sagard, qu'on sache peu de chose de ce chroniqueur si bon, si naïf, et que même dans la volumineuse collection des *Relations des Jésuites*, depuis 1632 jusqu'en 1673, publiée à Paris et réimprimée il y a quelques années à Québec, on chercherait vaine-

(1) *Histoire et description de la Nouvelle-France*, par le P. de Charlevoix, de la Compagnie de Jésus, tome I, liv. V, page 277, édition de MDCCXLIV.

ment des détails relatifs à l'honnête auteur du *Grand Voyage au pays des Hurons* (1).

Nous sommes pourtant assurés que le lecteur nous saura gré d'avoir réédité son œuvre et que l'historiographe futur de l'Amérique y puisera de précieux matériaux sur les régnicoles actuels et les aborigènes : car, ainsi que l'a judicieusement observé M. Garneau, « les historiens de ce continent sont affranchis des difficultés qui ont embarrassé pendant longtemps ceux de l'Europe, par rapport à la question de l'origine des races dont descendent les différents peuples coloniaux américains. Ils peuvent, en effet, indiquer sans peine le point de départ du flot d'émigrants dans les diverses contrées de l'ancien monde, et suivre leur route jusque dans la plus obscure vallée où un pionnier eût élevé sa hutte dans le nouveau. S'ils veulent remonter au delà, ils trouveront tout fait par l'ardeur avec laquelle les Européens ont travaillé à régler définitivement la question de leur origine. Mais si cette grande tâche est finie pour eux, il en reste une autre semblable à finir pour les indigènes de l'Amérique, qui offre encore peut-être plus de difficultés et qui a déjà exercé l'ingéniosité de beaucoup de savants (2). »

A ce propos, nous désirons soumettre ici un certain nombre d'observations.

(1) Fait déplorable et singulier aussi : l'abbé Ferland, ce chercheur infatigable, ce véritable et modeste savant, qui a tant fait pour remettre en lumière l'histoire du Canada, l'abbé Ferland paraît n'avoir lu jamais Sagard !

(2) *Histoire du Canada*, par Garneau : discours préliminaire, note.

II

Depuis quelques années les sciences ethnographique et philologique ont heureusement accompli des progrès considérables, sérieux, qui permettront de déchirer bientôt le voile dont sont couvertes les pages de plusieurs grandes parties de l'histoire de l'univers.

Ainsi, dernièrement encore, on entassait hypothèse sur hypothèse, erreur sur erreur, pour prouver que l'Amérique n'avait dû, n'avait *pu* être peuplée que par des migrations, venues d'Asie, puis d'Europe. Qui n'a souri aux intempérances de pensée et de langage de l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*? Ces pauvres Américains, il était bien difficile aussi de les reconnaître, de les avouer à la société catholique du XV^e siècle et à celle des deux siècles suivants! Ils s'affirmaient envers et contre les Écritures. Fait inouï! N'ayant pas pris droit de naissance à la dispersion de la tour de Babel, il leur était, de par l'Église, interdit *d'être*, sauf pourtant des esclaves. On sait que, si un pape avait déclaré que l'Amérique ne pouvait exister, et avait, en conséquence, excommunié quiconque supposerait que la terre possédât deux hémisphères habités par des

« animaux raisonnables, » un autre pape (1), de par son autorité pontificale, fit présent de l'Amérique à un prince espagnol. La fine raillerie de François 1^{er} à ce sujet est connue aussi. Quand on lui rapporta que les Portugais et les Espagnols faisaient, en vertu de cette bulle, main basse sur les immenses contrées transatlantiques nouvellement découvertes, il dit à Chabot, son premier amiral :

« Eh quoi! ils partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique sans souffrir que j'y prenne part comme leur frère! Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage! »

Pour François, comme pour Isabelle, Ferdinand et les monarques européens, comme aussi pour la cour de Rome, les Américains étaient retranchés de l'humanité. A peine le saint-siège daigne-t-il les placer au niveau des singes! Malgré les merveilles de civilisation découvertes au Mexique, au Pérou, au Chili, on s'obstina longtemps à leur dénier le titre d'hommes. Et, comme nous le disions plus haut, nombre de gens se refusent, même encore aujourd'hui, à admettre que l'Amérique a possédé, de longtemps, une population indigène autochthone (2).

(1) Alexandre VI. Qui n'a lu son étrange bulle en date de 1493, et commençant par ces mots : *Motu proprio, non ad vestram vel alterius pro vobis*, etc. ?

(2) Il y a quelques années à peine, M. de Lamartine a osé écrire et publier cette phrase incroyable : « Le globe est la propriété de l'homme; le nouveau continent, l'Amérique, est la propriété de l'Europe! »

III

La lumière pénètre néanmoins maintenant les ténèbres que les préjugés religieux avaient épaissies, à plaisir, sur le berceau des Américains. Les investigations des curieux, les considérations des savants, les torches du libre examen, ont porté la clarté dans cette nuit profonde. Pour moi, je n'hésite pas à me ranger à l'opinion du consciencieux explorateur H. B. Schoolcraft. *Les Américains ne sont pas un peuple NEUF, mais un peuple DÉGÉNÉRÉ* (1). Voilà le résumé de sa pensée, la pensée aussi de l'archéologue D. B. Warden, du professeur suédois Kalm, le premier qui ait parlé des monuments anciens de la vallée des États-Unis; voilà aussi l'idée de Douglass, de Carver, Forster, Roberston, Humbolt, de tous ceux, en un mot, qui se sont efforcés d'exhumer de ses forêts millénaires, de ses interminables prairies mouvantes, de ses vastes mers intérieures ou des abîmes de ses fleuves-rois, le passé de l'homme sur le continent américain.

Nouveau monde, l'a-t-on désigné. Oui, nouveau pour ceux de nous qui l'ont retrouvé dernièrement.

(1) Voyez *Algie Researches*, by Henry Rowe Schoolcraft.

mais plus vieux que le nôtre peut-être aux annales des âges. S'il est vrai que le crépuscule du soir enveloppe encore, pour les plus pénétrants, ces dolmens, ces kroumleac'h's, ces tumuli, et cette cohorte de six mille géants pétrifiés de la plaine de Carnac (1), qui arrêtent si souvent le voyageur en France et le plongent en de longues rêveries; s'il est vrai que l'histoire gaélique soit encore un livre fermé aux plus érudits de notre monde, quoique l'on ait ramassé, épars, mutilés, quelques-uns de ses feuillets, tantôt sur un point, tantôt sur un autre du globe, comme par exemple en Bretagne, en Écosse, dans les steppes de la Russie, aux confins de l'océan Glacial ou à l'île Tinian, ou à celle de Pâques, et jusque vers le pôle antarctique, les mêmes ombres, mais aussi des monuments fréquemment semblables, d'une antiquité incalculée toujours, se déploient sur la naissance, sur l'industrie, des premiers habitants de l'hémisphère occidental.

J'en veux vraiment donner témoignage plus complet, plus détaillé, sans dépasser le cadre de cette notice.

Dans son *Hochelaga depicta*, Newton Bosworth a condensé la meilleure partie de ce qui avait été dit et écrit sur les origines américaines. Empruntons-lui quelques lignes :

« Ceux, dit-il, qui ont examiné ces matières sont d'avis que les tribus d'Indiens trouvées ici par Colomb et les navigateurs qui lui succédèrent avaient

(1) *La Bretagne*, par L. F. Jehan (de Saint-Clavien).

été précédées par un peuple beaucoup plus avancé dans la civilisation et la science, sur les vestiges de la puissance et de l'habileté duquel le jour s'est fait de temps en temps. Les ruines des forts et des cités sous la surface actuelle du pays, les tertres et les tumuli au-dessus, ainsi que les ustensiles et les curiosités de diverses espèces qu'on en a tirés en différents lieux, montrent que les arts y étaient pratiqués sur une grande échelle, à des périodes précédant l'origine généralement supposée de l'histoire américaine. On a plausiblement soutenu l'idée que quelques parties au moins de ce continent furent connues des Norwégiens et des Danois, avant d'avoir été découvertes par le grand navigateur auquel l'honneur en a été assigné depuis des siècles.... »

Après ces mots, Bosworth énumère ses preuves et ses autorités sur ce qu'il nomme, à bon droit, les *Antiquités américaines*. Si intéressante que soit sa narration, nous ne le suivrons pas, nous bornant à renvoyer à son livre le lecteur curieux d'approfondir le sujet, ou bien aux *Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale*, par D. B. Warden (1), ou encore au mémoire présenté à la Société Géographique de Paris, par M. C. F. Rafinesque, sur les antiquités du Yucatan et de Chiapa (2). Cependant, il m'est impossible de ne pas rapporter le fait suivant, signalé

(1) Extrait du 2^e volume des Mémoires de l'Académie des Sciences de l'Institut de France.

(2) On consultera aussi avec fruit les *Cités et Ruines américaines* par D. Charnay, avec un texte par M. Viollet Le Duc.

par Warden, et dont je fais aussi mention dans mon ouvrage *les Indiens Rouges*.

Vers 1825, en creusant une cave à Fayetteville, sur l'Elk (États-Unis), à une petite distance d'une ancienne fortification, on trouva une pièce de monnaie, qui dut être frappée, comme l'indique l'inscription, vers l'an 150 de l'ère romaine.

Elle porte d'un côté :

Antoninus Aug. Pius P. P. III cos.

Et de l'autre :

AURELIUS CÆSAR AVG. P. III COS.

Signifiant :

Antoninus Augustus Pius, princeps, pontifex, tertium consul;

Et :

Aurelius Cæsar Augustus, pontifex, tertium consul.

L'authenticité de cette découverte est incontestable. Sans enlever à l'œuvre glorieuse de Colomb aucun de ses mérites, elle semble démontrer que des Européens avaient abordé en Amérique bien avant le hardi pilote génois. Mais, quant à l'ancienneté de la civilisation américaine, elle est éloquemment et brièvement frappée au sceau de la vérité dans cette réflexion d'un savant de Boston :

« Quelque étrange que cela paraisse, l'Amérique possède des antiquités si considérables, si belles et si

majestueuses qu'on les peut mettre en parallèle avec celles de Thèbes ou de Ninive. Des ruines d'anciennes cités de proportions colossales; des fortifications, tombeaux et pyramides; des temples bâtis avec des pierres taillées, indiquant un goût raffiné pour l'architecture, et ornés de figures d'hommes ou d'animaux finement sculptées; de vastes autels décorés d'hiéroglyphes, rappelant sans doute la mémoire de ceux qui les ont élevés, mais que personne encore n'a pu déchiffrer; des restes de palais séculaires, couverts de merveilleux spécimens de sculpture et de peinture, avec d'autres marques de grandeur ancienne, *nous prouvent que ce continent n'est point un monde nouveau*, mais qu'un empire puissant existait ici à une époque très-reculée, qu'il regorgeait de populations profondément versées dans les arts, et jouissant avant la découverte des Européens d'un état de civilisation bien supérieur à ce que nous avons été induits à concevoir... »

Plus loin, après avoir parlé des antiques cités mexicaines, le même narrateur s'écrie :

« On a des preuves suffisantes pour attester que ces villes étaient en ruines, il y a au moins *seize ou dix-huit cents ans*. A Palenqué, a crû un cèdre immense dont les racines énormes enchâssent ses ruines. Toute la ville est couverte d'acajous et de cèdres d'une grosseur incroyable. Les cercles concentriques de quelques-uns de ces arbres ayant été comptés, il a été reconnu qu'ils avaient plus de neuf cents ans, et on est convaincu par des indices sûrs qu'une génération d'arbres de même essence, de même force, les a

précédés. Qu'ils sont peu nombreux cependant ceux qui pensent que l'Amérique est un vieux territoire, siège d'un ancien et magnifique empire! Mais les faits se dévoilent chaque jour aux yeux du monde étonné, et l'on espère que l'esprit d'investigation qui semble animer maintenant tous les gens instruits répandra bientôt quelques lumières sur l'histoire de cette remarquable région (1). »

IV

Voilà pour l'ancienneté de l'homme *civilisé* dans le nouveau monde. Un coup d'œil à présent sur les modifications qu'il a reçues des migrations intérieures et des envahissements extérieurs.

Par le nord, par le détroit de Behring, l'Amérique touche à l'Asie. Beaucoup de géologues pensent, avec une raison apparente, qu'en des temps plus ou moins reculés, les deux continents n'en formaient qu'un. Leur séparation serait le fait d'un cataclysme terrestre. Quoi qu'il en soit, les populations américaines et asiatiques ont eu et ont encore de nombreux rapports, de profonds mélanges. Les secondes, toutefois, refoulées aux extrémités de leur territoire, sous un climat et en des régions glaciales, durent,

(1) Voir la *Ruche littéraire et politique*, imprimée à Montréal (Canada), n° de septembre 1854.

plus que les premières, tenter des incursions chez leurs voisins. Si je ne me trompe, elles envahirent l'Amérique par deux voies et en deux courants, dont l'un suivit les rives de l'océan Glacial et parcourut le littoral jusqu'au cap Farewell, à la pointe méridionale du Groënland, tandis que l'autre, ou mieux inspiré, ou mieux servi par le hasard, se répandait vers les bords du Pacifique. Épopée bizarre peut-être, intéressante à coup sûr, que celle de cette double migration.

Voyez-vous ces gens du Nord, ces corps durs, las d'étouffer dans leurs peaux de bêtes, dans leurs yourtes, dans leurs caves de neige, s'ébranlant à la conquête du soleil? Et ils s'en vont sans armes, les pauvres pêcheurs! aussi bien ceux qui s'avancent par l'est que ceux qui marchent à l'ouest. Un canot de peau de phoque et d'ossements de baleine, — *kaiak* ou *konè* pour les hommes, *ommiah* pour les femmes, — voilà le véhicule. Instruments, outils, engins de guerre, point. Assurément, je ne donnerai pas ce titre à la lance, au javelot, flèche ou harpon dont ils attaquent les monstres de la mer! S'ils savent les mettre, et avec une dextérité merveilleuse, au service de leur prodigieux estomac (1), ils ignorent, ces simples, même de quelle utilité ils peuvent être dans leur entreprise. Grande, difficile, périlleuse, cette entreprise! Qu'ils prétendent border

(1) Sir George Simpson, gouverneur de la baie d'Hudson, dont la parole ne saurait être mise en doute, déclare que les habitants de l'extrême Sibérie estiment un homme en raison de la capacité de son estomac. Plus loin, il ajoute qu'ayant voulu expérimenter

le Pacifique ou l'Atlantique, des occupants antérieurs les verront arriver d'un œil jaloux. Les repousser, les chasser du territoire malgré son immensité, les exterminer, pour eux, sera un devoir, une gloire ! Et ceux-ci, ils sont chasseurs, tous ! ils aiment, ils exaltent la guerre, le meurtre de l'homme par l'homme ! Et parmi eux les riverains du Pacifique, j'en vois d'habiles dans les arts et dans les sciences. Ces fastueuses cités du Mexique, dont il ne nous reste plus que des ruines colossales, n'auraient-elles pas eu alors pour les nomades de l'extrême Tartarie, comme de l'extrême Sibérie, l'attrait qu'ont aujourd'hui pour les hordes du Nord, les Northmen modernes, Paris, Londres, nos opulentes, nos fascinatrices capitales de l'Europe occidentale ?

Ah ! c'est la vie, le plaisir, la joie, c'est le soleil qu'ils cherchent, qu'ils veulent obtenir à tout prix, les humains, surtout les déshérités de la nature ! Au littoral de la mer Pacifique, ils admirent le pourpre, l'or du couchant, rêvent à ses splendeurs, à ses mystères ; sur les glaciers du Groënland, ils s'animent, ils se réchauffent à ses feux, à ses éblouissants rayons. Groënland, Terre verte, non ; mais

cette capacité, il choisit dans un village deux individus jouissant de quelque réputation (*a tolerable reputation*) et qu'il leur fit servir à chacun trente-six livres de bœuf bouilli et dix-huit de beurre fondu. Au bout d'une heure, ils avaient avalé environ la moitié du solide et du liquide sous les yeux de sir George Simpson. Deux témoins sûrs qu'il laissa près d'eux lui certifièrent, deux heures après, que ces voraces avaient alors englouti le tout. — *Narrative of a journey round the world, etc.*, par Sir George Simpson.

Grianland, Terre d'Apollon, du midi, terre du soleil (1).

Vous la trouveriez ingrate, affreuse, mortelle, cette terre ! A nos émigrants, c'est une terre de Chanaan. Pied à pied, pouce à pouce, ils disputent les neiges, ils conquièrent les glaces. C'est qu'il y a là un homme, un homme terrible, le propriétaire par droit d'ancienneté ; l'homme rouge, grand, svelte, fort, agile, tout muscles et nerfs, nourri des chaudes viandes du gibier, qui a horreur autant que jalousie de cet être informe, replet, lourd, repu de graisse et d'huile, venu, il ne sait d'où, pour usurper son droit exclusif à la chasse.

Bernard O'Reilly a compris ce drame sublime, sanglant ; en quelques lignes il l'explique dans son ouvrage sur le Groënland.

Les émigrants (Uskimè, Esquimaux, Gens de l'Eau, et non mangeurs de viande crue, comme l'ont prétendu Charlevoix et tant d'autres après lui) « étaient, dit-il, impropres à s'associer avec leurs nouveaux voisins. Il en résulta que les Indiens rouges, comme on les appelle, qui vivaient entièrement des

(1) Pendant les deux mois d'été, les feux du soleil sont brûlants au Groënland ; aussi les naturels ont-ils appelé cette contrée *Succanunga*, mot composé signifiant Terre du Soleil. Lorsqu'ils découvrirent le Groënland, les Celtes le nommèrent *Grianland*, ce qui dans leur langue voulait dire Terre d'Apollon ou du Soleil, d'où, par corruption, les Danois firent Groënland (Terre verte), désignation qui me paraît absurde, si elle n'est fort ironique, pour un pays relativement aussi dépourvu de végétaux, de verdure, que le *Succanunga*.

produits de leur chasse, attribuaient d'ordinaire aux méfiants Esquimaux chaque changement défavorable de temps qui pouvait nuire à cette chasse. De là des guerres, lesquelles, jusqu'à ce jour, se sont poursuivies avec une acharnée et furieuse âpreté. L'aspect de l'Uski, engoncé dans ses pelleteries, la tête enfouie dans un capuchon, le maintien bas, sans aucun air belliqueux, faisait un contraste bien remarquable avec l'homme rouge, de stature élevée, gracieuse, accoutumé à la guerre, impatient de l'intrusion (1). »

Cependant les Uskimè parviennent à s'imposer. La force latente, inéluctable, de l'inertie, les sert mieux que la valeur des armes. De même que la goutte d'eau sans cesse renouvelée creuse, perce le granit, de même, par leur renouvellement constant, ils finissent par entamer les glaces de l'Amérique septentrionale et y implanter leur race.

V

Pour la bande immigrante qui a pris par l'ouest, par la rive occidentale de l'Amérique, pas meilleur accueil. Je vois là, le long de cette côte comprise

(1) *Greenland, the adjacent seas, and the Nord-West Passage to the Pacific Ocean*, etc., par Bernard O'Reilly, Esq. New-York, 1818.

entre les Montagnes Rocheuses et la mer, depuis l'embouchure de la rivière Mackenzie jusqu'au golfe de Californie (1), une population étrange, sauvage, féroce, ayant teinte et notion des arts cependant. Pour la portion cantonnée entre l'île de Vancouver et le groupe des Alëutiennes, du 40° au 55° de latitude, si vous voulez, fut-elle le produit d'une expatriation mexicaine? Une invasion, une révolution inconnue, un douloureux exode, l'a-t-il poussée sous ce ciel dur, métallique? on ne sait encore. Des naufrages l'ont-ils portée en partie de l'archipel Sandwich sur cette côte désolée? on le soupçonne. Rien de positif toutefois, rien de prouvé. Les voyageurs qui ont exploré le pays, Vancouver, Cook, Dickson, Pagès, Marchand, notre si regretté La Peyrouse, sir G. Simpson, tous ont été frappés de l'intelligence artistique des naturels à certains égards. Ils fabriquaient les étoffes à la manière des habitants de la Nouvelle-Zélande, dit Cook. « Ils savent aussi peindre, ajoute-t-il quelques pages plus loin ; et l'on voit sur leurs chapeaux toutes les opérations de leur pêche dessinée ; nous avons vu deux figures peintes sur leurs meubles et sur leurs effets (2). » Des tableaux sur bois, des monuments d'une exécution vraiment remarquable et

(1) *Voyages d'Alex. Mackenzie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, 1789-92-95.

(2) *Collection des Voyages*, rédigée par M. Bancarel, tome II, p. 226. Consulter aussi Duflot de Mofras. Moi-même, dans le cours de mes voyages en Amérique, j'ai eu occasion d'admirer souvent l'industrie des indigènes de la Colombie et de la Nouvelle-Calédonie.

probablement d'une haute antiquité, ont été trouvés chez eux. Aussi, un ethnographe, qui fait autorité dans la science, a-t-il cru pouvoir émettre les observations suivantes :

« Le lecteur curieux de remonter au principe des choses, étonné de voir, chez cette peuplade de Nootka ou du roi Georges, des meubles chargés d'ornements divers, de ciselures en creux et en relief, qui ne sont pas dépourvus d'agrément ni d'une espèce de perfection; surpris de voir l'architecture, la musique, la peinture, presque tous les arts de l'Europe, réunis chez des Indiens qui, sous d'autres rapports, lui offrent l'état de sauvages, se demande à lui-même : Quelle est donc l'origine de ces habitants? MM. Jean Reynhold Forster et de Fleurieu ont essayé de résoudre ce problème, et leurs conjectures ont le mérite de la vraisemblance.

« Selon ces savants, tout semble prouver que le nord de l'Asie est la mère-patrie des Indiens de Nootka; telle était même la croyance des premiers Mexicains sur leur propre origine.... Anderson, qui était du troisième voyage de Cook, et qui a dressé le vocabulaire de la langue de Nootka, y trouve la conformité la plus grande avec plusieurs expressions mexicaines.... (1). »

Je n'insisterai pas davantage sur ce sujet. Mais n'est-il pas évident que la lutte dut être longue aussi et furieuse entre les envahisseurs et les envahis, en

(1) Bancarel, tome X, p. 232-3, note.

quelque temps qu'elle eût lieu et à quelque race du Nord, de l'Est ou de l'Ouest qu'ils appartenissent les uns et les autres ?

Néanmoins, ici, à l'Occident, comme là-bas, à l'Orient, la victoire resta définitivement aux mains des hommes du Nord.

V I

Fait étrangement mystérieux, fatal, pensent quelques-uns : ces hommes du Nord, ces usurpateurs, ils vont être un jour chassés, exterminés par d'autres hommes du Nord, leurs compatriotes, souvent revenus après de lointaines, d'immenses pérégrinations, de fondamentales modifications, d'un point opposé (1).

Quelle destinée l'avenir couve-t-il, en son sein, pour nous habitants de l'Europe occidentale ?

Si, dès les premiers temps de l'ère chrétienne, les Northmen reprennent le chemin, la route de l'Amérique septentrionale; s'ils soumettent, accaparent, colonisent l'Islande et le Groënland, dès le quinzième siècle, les Anglo-Saxons, les Normands de l'Angleterre et de la France, traverseront l'Atlantique, puis

(1) Les Espagnols, les Portugais, les conquérants de l'Amérique méridionale, ne sont point mon objet, mais facilement je les montrerais vaincus, déjà aujourd'hui, par la race normande.

l'autre hémisphère, et s'élèveront bientôt en fondant des empires jusqu'au détroit de Behring.

Noble tableau que celui dont je ne puis esquisser que bien faiblement les lignes principales !

A la fin du dix-septième siècle, après avoir été séparés, secoués, disséminés, durant des milliers d'années, nos gens, faisant un pas de plus, se retrouveraient à leur foyer primitif, au départ de cette prodigieuse carrière !

D'une main sûre, je crois, Forster a retracé leur itinéraire. Sans revenir sur les allusions de ceux que nous nommons les Anciens, sans rappeler ici Onomacrite, Antoine Diogène, Aristote, Strabon, Plin et Sénèque, je résumerai succinctement les chapitres que consacre à l'Islande et au Groënland l'auteur de *l'Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord* (1).

VII

La tradition chante la découverte de l'Islande par des pirates danois, dès une époque immémoriale ; et l'histoire affirme que « vers 861, un de ces pirates, nommé Naddodd, fut jeté par une tempête dans une île inconnue et l'appela *Schnee*, ou *Snow-Land* (pays

(1) *Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord*, par J.-B. Forster, mise en français par M. Brousset. Deux vol. Paris, M.DCC.LXXXVIII.

des neiges), à cause des neiges dont les hautes montagnes de cette île étaient couvertes. » Des navigateurs suédois la visitent ensuite ; l'un d'eux, Flock, change son nom en celui d'Iceland (Islande), île de glace, « qu'elle a toujours porté depuis. » Enfin, dans l'année 874, deux Norvégiens, Ingolf et son ami Lief, entreprennent de s'y établir et réussissent à y jeter les bases d'une colonie (1).

La subjugation de l'Islande par les Européens entraînait naturellement celle du Groënland, c'est-à-dire de la partie la plus septentrionale de ce continent que six siècles plus tard on appellera Nouveau-Monde ou Amérique.

Forcés par leur situation et le besoin de demander leur subsistance à la mer, les Normands avaient fait de grands progrès dans l'art maritime, alors même qu'il se traînait dans l'enfance chez les peuples les plus civilisés de l'Europe.

« La construction des vaisseaux du Nord était totalement différente de celle que les Grecs et les Romains avaient adoptée. Les vaisseaux du Nord étaient construits du plus fort chêne qu'on pouvait

(1) « Ceux qui découvrirent cette île y trouvèrent des livres irlandais, des crosses d'évêque, etc., ce qui leur fit croire que quelque peuple d'Irlande y avait autrefois habité. Mais il me paraît plus probable que des pirates normands auront fait une descente en Irlande, d'où ils auront remporté un grand butin, et que, surpris par la tempête, ils auront été poussés en Islande, comme Naddodd, et qu'ils y auront laissé ces différents objets. » (FORSTER, tome I, pag. 84-85.)

trouver, et ils avaient la proue et la poupe très-élevées. Ceux de la Méditerranée, au contraire, étaient bas et plats et principalement poussés par des rames. Toute leur structure semblait aussi plus légère que celle des vaisseaux du Nord. Ceux-ci, destinés à faire de longues expéditions, étaient toujours pontés, tandis que ceux qu'on employait dans la Méditerranée ne l'étaient que dans quelques cas particuliers. C'est pourquoi les écrivains de Rome ne manquent jamais de nous apprendre s'il y a des vaisseaux pontés dans une flotte, et de distinguer avec soin ceux qui le sont de ceux qui sont découverts.

« Ces connaissances dans la navigation que possédaient les nations du Nord, jointes à une fréquente pratique, rendaient ces peuples remuants, très-propres à vivre sur mer, et favorisaient infiniment leur goût pour les excursions maritimes. Les immenses richesses que la plupart des aventuriers de cette nation avaient acquises par leurs pirateries, la célébrité qui accompagnait toujours les vaillantes actions sur mer, leur religion même, qui savait si bien inspirer le courage et l'intrépidité, donner l'espoir d'une récompense délicieuse à ceux qui mouraient dans les combats, et le bonheur d'être réunis à Othine, dans le Walhalla, où ils boiraient dans les crânes de leurs ennemis l'hydromel et la bière que verserait la belle Walkyriurs, et de manger la chair rôtie du sanglier sauvage Scrimner, tout cela était bien fait pour inspirer aux hommes du Nord la confiance la plus audacieuse et le courage d'entreprendre les plus dangereuses expéditions navales dès qu'ils avaient l'espérance d'acquérir de la gloire. »

C'est de la sorte qu'en 982 le bannissement de l'un d'eux, Eric Rauda (le Rouge) amène la découverte, puis le peuplement par les Européens, de la plage groënlandaise. Environ vingt ans après, Leif, fils d'Eric, trouva le Vinland (Terre de la Vigne), c'est-à-dire Terreneuve. Snoro Sturleggen nous l'apprend dans sa *Saga* ou *Chronique du roi Olaus* (1).

« Dès lors, écrit Châteaubriand, le Vinland est fréquenté des Groënlandais. Ils y font le commerce des pelleteries avec les sauvages. L'évêque Eric, en 1121, se rend du Groënland au Vinland pour prêcher l'Évangile aux naturels du pays.

« Il n'est guère possible de méconnaître à ces détails quelque terre de l'Amérique du nord, vers les 49° de latitude, puisqu'au jour le plus court de l'année noté par les voyageurs, le soleil resta huit heures sur l'horizon. Au 49° degré de latitude on tomberait à peu près à l'embouchure du Saint-Laurent. Le 49° degré vous porte aussi sur la partie septentrionale de l'île de Terreneuve (2). »

Roberston et Pinkerton étaient d'opinion que Terreneuve fut d'abord colonisée par les Norwégiens, et le dernier pense que les Indiens Rouges qui habitaient cette île, à l'arrivée de Cabot, en 1497, des-

(1) Voir le *Speculum Regale*, attribué par Torfœus à ce vieux chroniqueur. On peut aussi consulter M. X. Marmier, *Lettres sur l'Islande*.

(2) Châteaubriand, *Voyage en Amérique*, préface.

cendaient de ces Norwégiens qu'Eric, évêque du Groënland, vint réformer au Vinland en 1221 (1).

Ces colonies prospérèrent pendant de longues années ; elles s'étendirent à l'Ouest, s'éparpillèrent sur les bords de la baie d'Hudson, du golfe Saint-Laurent, y jetèrent les germes de la religion chrétienne (2), puis elles disparurent, détruites sans doute par les naturels, les Skrelling, ces hommes de souche tartare, les maîtres du sol alors. « Et quoique une communication fût encore conservée pendant des siècles entre la côte orientale du Groënland et quelques parties du territoire danois, cependant cette communication fut interrompue vers la fin du quatorzième siècle par des masses accumulées de glaces qui formèrent une impénétrable barrière autour de la rive (3). »

L'effroyable peste de 1350 contribua fatalement peut-être aussi à la ruine de ces florissants établissements, dont on retrouve encore des vestiges dans le Vieux et le Nouveau-Groënland.

Les îles de Friesland, — avec ces cent villes aujourd'hui englouties dans l'océan, — et d'Estotiland, sont

(1) Voyez Montgomery Martin, *Colonies of the British Empire*. Voyez aussi mes *Indiens Rouges* (collection des *Drames de l'Amérique du Nord*).

(2) Quand les Français découvrirent la Gaspésie et l'Acadie, ils trouvèrent encore des croix plantées sur les hauteurs. Voir la *Nouvelle relation de la Gaspésie*, par le père Chrestien Le Clercq. Paris, M.DC.XCI.

(3) *Description du Groënland*, par le missionnaire Hans Egède.

reconnues vers ce temps. Une escadre de douze barques, dépêchée de Friesland, explore un vaste pays appelé Drogio. Drogio est certainement un nom normand, dit un auteur américain célèbre (1), car nous voyons que *Drogo* était un chef des Normands contre les anciennes baronies de l'Italie vers 787. On présume que Drogio était le continent de l'Amérique. Le voyage de l'escadre eut lieu, paraît-il, vers 1354, plus de cinquante ans après la découverte de l'aiguille magnétique, arrivée en 1300.

Une tempête jeta la flottille sur la côte de Drogio. Les naturels étaient cannibales. Ils n'épargnèrent les naufragés qu'à cause de leur habileté à la pêche. Ceux-ci remarquèrent que Drogio était un pays d'une immense étendue, ou plutôt *un nouveau monde* ; que les habitants étaient nus et barbares, mais que plus au Sud-Ouest, il y avait une région plus civilisée et un climat tempéré où les naturels avaient connaissance de l'or et de l'argent, vivaient dans des villes, élevaient des temples splendides aux idoles et leur sacrifiaient des victimes humaines.... (2).

A ce tableau, qui ne reconnaîtra le Mexique, la Floride ou la Louisiane ici, la Nouvelle-Écosse ou la Nouvelle-Angleterre plus haut ?

Autour de ces découvertes, il se fit si peu de bruit cependant, on y attacha si peu d'importance, qu'elles

(1) Washington Irving, *Vie de Colomb*.

(2) Pour plus amples détails, je renvoie à la relation des frères Zeno, imprimée en 1558 à Venise, dans un recueil intitulé *Découverte des îles de Friesland, Eslanda, etc.*, reproduite dans le *Recueil des navigations* de Ramusio.

ne nous apparaissent qu'à travers la pénombre légendaire. Mais bientôt, comme une éclatante fanfare allait retentir dans le vieux monde étonné, ravi, la nouvelle de l'entreprise merveilleuse conçue et exécutée par Christophe Colomb.

VIII

« Ne disputons point à un grand homme l'œuvre de son génie, dit Châteaubriand dans son magnifique langage. Qui pourrait dire ce que sentit Christophe Colomb lorsque, ayant franchi l'Atlantique, lorsque au milieu d'un équipage révolté, lorsque prêt à retourner en Europe sans avoir atteint le but de son voyage, il aperçut une petite lumière sur une terre inconnue que la nuit lui cachait ! Le vol des oiseaux l'avait guidé vers l'Amérique ; la lueur du foyer d'un sauvage lui découvrit un nouvel univers. Colomb dut éprouver quelque chose de ce sentiment que l'Écriture donne au Créateur, quand, après avoir tiré la terre du néant, il vit que son ouvrage était bon : *Vidit Deus quod esset bonum*. Colomb créait un monde. On sait le reste : l'immortel Génois ne donna point son nom à l'Amérique ; il fut le premier Européen qui traversa, chargé de chaînes, cet océan dont il avait le premier mesuré les flots. Lorsque la gloire est de cette nature qui sert aux hommes, elle est presque toujours punie. »

Réflexion bien amère, trop vraie, hélas ! On sait l'odyssée de Colomb ; on l'a entendu frapper, épuisé de fatigue, de faim, au couvent de la Rabida, proche Palos ; on a écouté ses savants entretiens avec le moine Juan Perez, le médecin Garci Fernandez et le hardi navigateur Martin Alonzo Pinzon ; puis on l'a vu s'embarquer sur le Pinto et aborder dans cette féconde terre d'Amérique à laquelle l'ingratitude de ses contemporains lui refusa même l'honneur de donner son nom. Puis on a admiré sa persévérance, sa fermeté dans l'affliction, comme la hauteur de son génie. L'homme privé s'est montré aussi grand peut-être que l'homme public. Ce n'est pas moi, assurément, qui tenterai jamais d'arracher une feuille à la noble couronne que la postérité a si justement placée sur la tête de Christophe Colomb. La plupart de ses compagnons : Alonzo de Ojeda, Pedro A. Nino, Christ Guerra, Vicente Yanez Pinzon, Vasco de Balboa, Ponce de Léon, sont dignes aussi, malgré leurs fautes, de grands éloges. Je me sens prêt à endosser les paroles de Pierre Martyr (1) : « Pour déclarer ici mon opinion, tout ce qui a jusqu'à présent été découvert par les fameux voyages de Saturne et d'Hercule et de ceux que l'antiquité honorait comme dieux pour leurs actes héroïques, semble affreux, petit et obscur, si on le compare avec les victorieux travaux des Espagnols. »

On les a violemment accusés, et en toute justice, d'avoir, par rapacité, porté la flamme, le glaive, la

(1) P. MARTYR, *Décad.* III, c. 4. Je n'ai pas le texte sous les yeux, mais la traduction anglaise de Loke.

destruction dans ces riches contrées, au milieu de ces populations douces, hospitalières pour la plupart, — toutes incapables de résister aux armes des Européens. Mais peut-être les accusateurs n'ont-ils pas, dans leur réquisitoire, tenu assez compte de l'esprit qui dominait le monde catholique à cette époque. Un observateur très-fin, un historien consciencieux, Washington Irving, a fort nettement esquissé la société espagnole au temps de Colomb.

Écoutons-le.

« La conquête de Grenade mit fin aux guerres de la Péninsule entre les chrétiens et les infidèles : l'esprit de la chevalerie espagnole fut soudainement ainsi privé de sa sphère accoutumée d'action ; mais il avait été trop longtemps nourri et stimulé pour s'effacer soudainement aussi. La jeunesse de la nation, encouragée aux aventures audacieuses, aux exploits héroïques, ne pouvait se réduire aux occupations tranquilles et régulières de la vie commune ; mais elle soupirait pour un nouveau théâtre d'entreprises romanesques.

« C'est alors que le vaste projet de Colomb fut effectué. Son traité avec les souverains fut, en quelque sorte, signé de la même plume qui avait souscrit la capitulation de la capitale mauresque ; et l'on peut presque dire que sa première expédition partit de dessous les murs de Grenade. Beaucoup de jeunes cavaliers qui avaient essayé leur épée dans cette mémorable guerre, encombrèrent les navires des découvreurs, pensant qu'une nouvelle carrière leur était ouverte dans les armes, — une sorte de croisade dans des régions d'infidèles splendides et inconnues. »

Croisade ! voilà la révélation , et , pour ces fanatiques Espagnols , la justification d'une partie des monstruosité s dont ils se souillèrent dans les Indes occidentales . Et voilà aussi pourquoi ils échouèrent , avec les gens du Sud , à fonder des empires durables dans ces régions privilégiées , tandis qu'à une autre extrémité du nouveau monde , froide , déshéritée , pour laquelle la nature semblait s'être montrée une marâtre , les hommes du Nord arrivaient insensiblement , s'établissaient , et , à travers les neiges , les glaces , à travers les sombres forêts , jetaient dans le sol d'indestructibles racines . Aux brillants enfants du Midi il fallait de l'or , des pierreries , quelques fruits délicats et rafraîchissants ; aux grossiers Normands , il fallait de rudes vêtements , une nourriture forte . Ils ont colonisé ceux-ci , ils ont cultivé la terre , ils l'ont rendue productive : la terre les a aimés , ils sont restés ; les autres l'ont dépouillée , ravagée : elle , lasse , irritée , a fini par les repousser (1) .

(1) L'idée de colonisation , les Espagnols l'eurent-ils ? J'en laisse juges ceux qui liront le document suivant , « proclamation adoptée , » dit W. Irving , par les découvreurs espagnols dans leurs invasions des pays indiens .

« Moi , Alonzo de Ojeda , serviteur des puissants rois de Castille et Léon , civilisateurs des nations barbares , leur messenger et capitaine , vous notifie et fais connaître , en la meilleure manière que je puis , que notre Dieu et Seigneur , seul et éternel , a créé les cieux et la terre , et un homme et une femme , dont vous et nous et tous les peuples de la terre avons été et sommes les descendants procréés , et tous ceux qui viendront après nous ; mais le vaste nombre de générations qui ont procédé d'eux , dans le cours de plus de cinq mille ans qui se sont écoulés depuis la création du

IX

J'en voulais venir là.

N'eût-elle pas été favorisée par la puissante et généreuse initiative d'Isabelle de Castille, n'eût-elle pas

monde, fait qu'il est nécessaire que quelque race humaine se disperse dans une direction et une autre dans une autre, et qu'elles se divisent en beaucoup de provinces et royaumes, parce qu'elles ne pourraient se nourrir et conserver dans un seul. Tous ces peuples ont été mis à charge par Dieu notre Seigneur à une seule personne, nommée saint Pierre, qui a été ainsi fait seigneur et supérieur de tous les peuples de la terre et chef de toute la famille humaine, à qui tous doivent obéir, partout où ils vivent et quelle que soit leur loi, secte ou croyance ; il lui a aussi donné tout le monde pour son service et sa juridiction, et quoiqu'il ait désiré qu'il établît sa chaire à Rome, comme un lieu très-convenable pour gouverner le monde, cependant il a permis qu'il établît sa chaire en toute autre partie du monde, et jugeât et gouvernât toutes les nations Chrétiennes, Mauresques, Juives, Gentiles et toute autre secte ou croyance qui puisse exister. Cette personne est dénommée Pape, c'est-à-dire admirable, suprême, père et gardien, parce qu'il est le père et gouverneur de tout le genre humain. Ce Saint Père fut obéi et honoré comme seigneur, roi et supérieur de l'univers par ceux qui vécurent de son temps, et, de la même manière ont été obéis et honorés tous ceux qui ont été élus au pontificat ; et ainsi il en a été jusqu'au jour présent et il en sera jusqu'à la fin du monde.

« Un de ces pontifes, dont j'ai parlé comme seigneurs du monde, a fait donation de ces îles et continents de la mer océane et de tout ce qu'ils contiennent aux rois catholiques de Castille, qui, à cette

été accomplie par le vaste génie de son protégé, la découverte du nouveau monde, aurait encore été pour nous, Européens occidentaux, réalisée vers la fin du XV^e siècle ; car, alors que, opiniâtrément, Christophe Colomb postulait à la cour d'Espagne, son frère Barthélemy se rendait en Angleterre, chez les hommes du Nord, pour les convertir à l'idée de

époque, étaient Ferdinand et Isabelle, de glorieuse mémoire, et à leurs successeurs, nos souverains, suivant la teneur de certains papiers rédigés à cet effet (que vous pouvez voir si vous le désirez). Ainsi, Sa Majesté est roi et souverain de ces îles et continents en vertu de ladite donation, et presque tous ceux à qui cela a été notifié ont reçu Sa Majesté, ont obéi et servi Sa Majesté et lui obéissent et la servent à présent. Et, en outre, comme bons sujets, et avec bon vouloir, et sans résistance ou délai, du moment où ils ont été informés de ce qui précède, ils ont obéi aux religieux envoyés parmi eux pour prêcher et enseigner notre sainte foi ; et de leur franche et agréable volonté, ils sont devenus Chrétiens et continuent de l'être. Et Sa Majesté les a reçus obligeamment et bienveillamment et a ordonné qu'ils fussent traités comme ses autres sujets et vassaux. Vous êtes aussi requis et obligés de faire de même. C'est pourquoi, de la meilleure manière que je puis, je vous prie et je vous conjure de bien considérer ce que je dis et de prendre tout le temps nécessaire pour comprendre le sujet et en délibérer, et de reconnaître l'Église pour souveraine et supérieure du monde universel, et le suprême pontife, appelé le Pape, en son nom, et Sa Majesté en sa place, comme supérieur et souverain roi de ces îles de terre ferme en vertu de ladite donation, et consentir à ce que ces pères religieux vous prêchent les choses susdites ; et si vous faites ainsi, bien vous ferez, et ferez ce à quoi vous êtes tenus et obligés, et Sa Majesté, et moi en son nom, vous recevrons avec tout l'amour et la charité dus, et vous affranchirons vous, vos femmes et vos enfants de la servitude, afin que vous puissiez

Christophe. Mais il est pris par des pirates, pillé, et n'arrive sur les côtes de la Grande-Bretagne que privé de toute ressource pécuniaire. Il ne se décourage pourtant pas, se met au travail et achève, le 21 février 1480, une carte qu'il présentera plus tard avec les vers suivants à Henry VII :

Terrarum quicumque cupis feliciter oras
Noscere, cuncta decens docte pictura docebit,
Quæ Strabo affirmat, Ptolemæus, Plinius atque

faire d'eux et de vous ce qu'il vous plaira et ce que vous penserez convenable, comme ont déjà fait les habitants des autres îles. Et, en outre, Sa Majesté vous donnera beaucoup de privilèges et d'exemptions et vous octroyera beaucoup de faveurs. Mais si vous ne faites pas cela, ou différez malignement et intentionnellement de le faire, je vous certifie que, par l'aide de Dieu, je vous envahirai violemment et vous ferai la guerre de tous côtés et toutes les manières que je pourrai, et vous soumettrai au joug et obéissance de l'Église et de Sa Majesté, et vous prendrai vos femmes et vos enfants et en ferai des esclaves, et les vendrai comme tels et disposerai d'eux comme Sa Majesté pourra commander ; et vous prendrai vos effets et vous ferai tout le mal et nuisance en mon pouvoir, comme vassaux qui refusent d'obéir ou recevoir leur souverain, lui résistent et lui font opposition. Et je proteste que les morts et désastres qui pourront être occasionnés seront votre faute et non celle de Sa Majesté, ni la mienne, ni celle des cavaliers qui m'accompagnent. Et de ce que je vous dis ici et requiers de vous, je somme le notaire ici présent de me donner ici son témoignage signé. »

Telle est la curieuse formule que les Espagnols faisaient lire aux Indiens avant d'envahir leur territoire. Plaisantait-il le philosophe qui s'écriait : « Comment recevrons-nous les habitants de la lune ou d'une autre planète s'ils venaient un jour nous signifier un manifeste de cette sorte ? »

Isidorus ; non una tamen sententia cuique.
Pingitur hic etiam nuper sulcata carinis
Hispanis zona illa, prius incognita genti
Torrida, quæ tandem nunc est notissima multis.

Un peu au-dessous de cette inscription placée sur la carte, on lisait celle-ci :

Pro autore, sive pictore.

Genoa cui patria est, nomen cui Bartholomæus,
Colombus de terra rubra opus edidit istud,
Londiniis, An. Dom. 1480, atque insuper anno,
Octava decimaque die cum tertia mensis
Febr. Laudes Christo cantentur abunde.

L'avare et cupide Henry VII, plus soucieux de trésors que de gloire, pressentit peut-être la grandeur des vues de Colomb, mais il ne risqua rien en sa faveur. Dégouté, après plusieurs années de suppliques infructueuses, Barthélemy « vint, dit Forster, trouver à Paris Charles VIII ; ce prince fut le premier qui lui donna connaissance des importantes découvertes de son frère. » Les Anglais prétendent le contraire. D'après leur version, Henry VII aurait accepté les propositions de Barthélemy et dépêché celui-ci à la « recherche de son frère avec une invitation pour se rendre à la cour d'Angleterre. » Mais une rivalité d'amour-propre, seule, semble avoir donné naissance à cette assertion, qui ne repose sur aucun document authentique. L'esprit inquiet d'Henry VII fut éveillé peut-être par les démonstrations de Barthélemy. Ces démonstrations le préparèrent, le disposèrent à accueillir, quinze ans plus tard environ, la demande des Cabot, alors que l'Eu-

rope résonnait déjà au bruit des richesses rapportées par Christophe des îles qu'il avait découvertes. Je suis cependant porté à croire que le monarque anglais traita alors les Colomb et leur projet comme Napoléon I^{er} traita plus tard l'application de la vapeur à l'industrie et ceux qu'il appelait des *idéologues*.

X

Déjà les Normands, les Bretons, quelques Basques (1) même, dit-on, font la pêche de la morue sur un banc que bientôt nous nommerons Terre-neuve. Quoi de sûr en ce récit? Rien. Quoi d'invraisemblable? Rien non plus. Mais il se trouve, en une ville maritime de l'Angleterre, à Bristol, un marchand vénitien, Gaboto, enrichi par son commerce dans la Méditerranée, très-entreprenant, très-influent, qui ambitionne, jalouse peut-être la gloire de Colomb. Ce que les Génois ne purent obtenir d'Henri VII, les Vénitiens l'achetèrent, — singulière fortune toutefois pour les Italiens.

Les Gaboto — nous disons Cabot aujourd'hui, — partirent, sous pavillon anglais, en aventureuse expé-

(1) Suivant le rapport de Lescarbot. — Il dit que lors de son voyage, en 1606, la langue des habitants de la côte orientale de Terre-neuve était à demi biscayenne. Les *Antiquitates americanæ* vont bien plus loin, car elles affirment que, dès l'an mil, les Normands avaient exploré la plus grande partie de l'Amérique septentrionale.

dition. Leur origine, le lieu de leur embarquement, la date de leur découverte, tout, jusqu'à leur nom, a été sujet de contestation. Maintenant, néanmoins, le jour s'est à peu près fait sur la vie de ces habiles navigateurs. Warden a élucidé la question. Les Cabot étaient quatre : Jean, le père, et trois fils : Louis, Sébastien, Santius. Le second, Sébastien, paraît devoir être le héros. C'est lui qui découvrira le Labrador, Terre-neuve, le 24 juin 1497, et s'élèvera jusqu'au 56^e degré de latitude N., sur son navire, le *Mathew*.

Trois ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis que Christophe Colomb avait, le premier Européen, salué cette île de Guanahani qu'il nomma San-Salvador, et qui fut comme sa première étape sur la route du nouveau monde !

Cabot a amené les Anglo-Saxons, les Northmen, dans la Terre Promise : moins de trois cents ans après, ils seront les maîtres du pays (1).

XI

De nouveau la carrière est ouverte, large, longue, incommensurée, fascinatrice tout ainsi que l'In-

(1) *A Memoir of Sebastian Cabot*, etc. London, 1831. Non signé, mais attribué à D. B. Warden. C'est l'œuvre la plus complète et sans doute la plus vraie qui ait été écrite sur ce sujet.

Le Traité de Paris (la *Paix honteuse*) fut signé le 10 février 1763.



connu. Les compétiteurs, les rivaux, les jaloux, les aventuriers de partout s'y vont précipiter à l'envi.

S'il en fallait croire un ancien manuscrit intitulé : *Abrégé des découvertes de la Nouvelle-France*, en 1504, les Normands et les Bretons trouvèrent, les premiers, le Grand-Banc et les Terre-Neuves (1) ; mais l'expédi-

(1) Ce manuscrit se trouve aux Archives de la Marine, à Paris.

Dans une note, que j'aime néanmoins à reproduire, à titre de renseignement, M. Garneau dit que c'est un extrait de l'ouvrage qui a pour titre : *Us et Coutumes de la mer*. Quand le grand banc de Terre-Neuve a-t-il été découvert par les Basques, les Bretons et les Normands ?

Article 44 des jugements d'Oléron, nos 30 et suivants. L'auteur des *Us et Coutumes de la mer*, ouvrage estimé, rapporte « que les grands profits et la facilité que les habitants du cap Breton, près Bayonne, et les Basques de Guyenne, ont trouvés à la pêche de la baleine, ont servi de leurre et d'amorce à les rendre si hasardeux en ce point, que d'en faire la quête sur l'Océan par les longitudes et latitudes du monde. A cet effet, ils ont ci-devant équipé des navires pour chercher les repaires ordinaires de ces monstres. De sorte que, suivant cette route, ils ont découvert, cent ans avant les navigations de Christophe Colomb, le grand et petit banc des morues, les terres de Terre-Neuve, de cap Breton et de Bacaléos (*qui est à dire morue en leur langue*), le Canada ou Nouvelle-France ; et si les Castellans n'avaient pris à tâche de dérober la gloire aux Français, ils avoueraient, comme ont fait Christophe Witfliet et Antoine Magin, cosmographes flamands, ensemble, Fr. Antoine de Saint-Roman, religieux de saint Benoît (*Historia general de la India*, liv. I, ch. ij, p. 8), que le pilote, lequel porta le premier la nouvelle à Christophe Colomb et lui donna la connaissance et l'adresse de ce nouveau monde, fut un de nos Basques terreneuviers. »

tion de Cabot et son succès, dès 1497, sont aujourd'hui hors de doute. Soyons justes envers l'Angleterre; cette gloire lui revient de droit : elle donna l'éveil à l'Europe occidentale. Les sujets de Louis XII se prirent de belle émulation avec ceux d'Henry VII; et, trois siècles durant presque, le Français et l'Anglais firent assaut d'audace, de bravoure, de témérité pour l'exploration et la domination des contrées nouvellement reconnues (1).

Il est peu douteux qu'après le premier voyage de Cabot s'élancèrent pour les *Terre-Neuves*, des côtes de la Manche ou du canal Saint-Georges, des troupes nombreuses, mais obscures, d'aventuriers, avides, eux aussi, de sonder ce grand mystère d'outre-Atlantique : la plupart, toutefois, cherchant, comme leurs devanciers, le fameux passage du nord-ouest pour se rendre au Cathay (2), ce féérique empire dont Marco Paolo avait, moins de deux siècles auparavant, laissé de si merveilleux récits. Colomb y voulait aller, Cabot aussi. Que d'autres ensuite! N'est-ce point La Salle qui, étant parti, vers 1680, sur le Saint-Laurent, pour cette expédition, fit, par pure raillerie, donner le nom de La Chine à un petit village où il s'embarqua près de Montréal? De nos jours, on l'a

(1) Dans sa judicieuse et savante *American Biography*, le Dr Belknap place même Charles VIII (monté sur le trône en 1483, mort en 1498) au nombre « des souverains des nations européennes qui ont eu des possessions ou des relations en Amérique. »

(2) On peut, entre autres, consulter un *Mémoire sur un nouveau passage de la mer du Nord à la mer du Sud*, par M. Martin de la Bastide. Paris, M. DCCXII.

cherché encore à grand'perte d'or et de vie humaine. cet introuvable passage!

Cependant, si les navigateurs du XIX^e siècle semblent enfin avoir abandonné cette idée, tous ceux des XV^e et XVI^e la professèrent. Elle fut leur inspiratrice, le plus puissant auxiliaire de leurs admirables travaux. Un seul, peut-être, et l'un des plus distingués pourtant, aurait eu, suivant quelques historiens, un mobile peu avouable (1) : c'est le Portugais Gaspar Cortereal, qui, en 1500, visita Terre-Neuve, l'embouchure du Saint-Laurent et une côte qu'il appela *Terra de Labrador*, ou Terre de Labour.

L'année d'après, Cortereal entreprend un second

(1) « Le caractère de ce voyage fut moins honorable à la cause des découvertes, dit Hawkins, qu'aucun des précédents, car il ne fut apparemment entrepris que pour l'avancement de la cause de la science. Cortereal ramena en Portugal cinquante indigènes qui furent froidement destinés à l'esclavage, et dont les aptitudes supérieures pour le travail paraissent avoir été un sujet de grande satisfaction pour les spéculateurs. Dans une lettre écrite, huit jours après leur arrivée, par l'ambassadeur vénitien à la cour de Lisbonne, ces malheureux sont ainsi décrits : « Ils sont extrêmement propres à « supporter le travail, et deviendront probablement les meilleurs « esclaves qu'on ait découverts jusqu'à ce jour. »

N'accusons pas trop les Portugais, nous, Français, car, une année avant la triste Révocation de l'Edit de Nantes, un de nos rois, Louis XIV, surnommé Le Grand, écrivit à Labarre « qu'il lui importait de DIMINUER le nombre des Iroquois, et qu'il fallait les réduire en esclavage pour les faire servir sur ses galères ! »

Banvard affirme cependant, mais j'ignore d'après quelle autorité, qu'un « des objets de Gaspar Cortereal était de découvrir ce passage nord-ouest à la Chine et aux Indes orientales (*Spice Island*). »

voyage : l'on n'entend plus parler de lui. Son frère Miguel court à sa recherche. Il disparaît aussi. Les Portugais s'attribuent l'honneur d'avoir découvert l'entrée du golfe Saint-Laurent. Prétention fort contestable.

Toutefois, à dater de cette époque, nous entrons de plain-pied dans l'histoire. En 1502, des marchands de Bristol, Hugh Elliott et Thomas Ashurt, excités par l'exemple de Cabot, sollicitent et obtiennent d'Henry VII des Lettres Patentes pour établir des colonies à Terre-Neuve. Une pêcherie est installée sur l'île. Nos Normands s'implantent dans le sol américain.

J'emprunte encore quelques lignes à Forster :

« En 1506, Jean Denis partit d'Honfleur pour Terre-Neuve avec son pilote, Camard, de Rouen. On dit qu'il leva et publia le premier la carte de ces contrées. En 1508, un navigateur, nommé Aubert, partit de Dieppe pour Terre-Neuve sur un vaisseau appelé *la Pensée*, et amena de là les premiers sauvages qu'on eût encore vus de ce pays. Le vaisseau appartenait au père du capitaine Jean Ango, vicomte de Dieppe. »

Vient ensuite la tentative du baron de Léry. Forster n'en parle point; il l'a ignorée sans doute; mais, bien que Léry ait échoué, la chronique lui a consacré une mention honorable. Cette tentative prend place dans l'année 1518. Cinq ans après, François I^{er} prononce le mot caractéristique que nous avons rapporté plus haut, et dépêche, avec quatre vaisseaux, Verrazzani,

un noble Florentin (1) à sa solde, vers les Terres-Neuves. Ce Verrazzani, qui, le premier, nomma *Nouvelle-France* le territoire qu'il découvrit, n'a point encore, que je sache, trouvé son biographe. Il le mérite cependant (2). Espérons que la postérité le posera sur le piédestal auquel ses actes l'ont appelé. Il fait deux voyages et périt dans le deuxième, dévoré par les sauvages, assurent le romanesque Lahontan, la Potherie, Le Beau, Hakluyt et leurs plagiaires, mais plus vraisemblablement englouti dans les flots.

« Le roi fut si content du rapport qu'il fit à son retour en France, dit M. Garneau, qu'il le chargea de préparer une nouvelle expédition; le célèbre et infortuné voyageur se remit en route suivant l'ordre de son maître et n'a pas reparu depuis (3). »

(1) Il était né vers 1475, et avait déjà beaucoup voyagé en Syrie et en Egypte. Son départ pour l'Amérique eut lieu près de Madère, le 17 janvier 1524, sur le *Dauphin*.

(2) « Ses découvertes donnèrent à la France droit à de vastes portions du nouveau monde. Il avait longé toute la côte des Etats-Unis et d'une partie considérable de l'Amérique britannique. » — *Novelties of the New-World*.

(3) « Cet aventureux navigateur fit naufrage et périt. » — *British America*, par John Mac-Gregor.

« Je ne trouve, dit Charlevoix, aucun fondement à ce que quelques-uns ont publié qu'ayant mis pied à terre dans un endroit où il voulut bâtir un fort, les sauvages se jetèrent sur lui, le massacrèrent avec tous ses gens et le mangèrent. »

XII

« ACA NADA ! (1) *ici rien !* s'étaient écriés les Espagnols, qui, dit-on, entrèrent les premiers dans la rivière de la Grande-Baie (le Saint-Laurent). L'Amérique du Nord n'offrait pas des mines d'or à l'avidité sanguinaire des Espagnols, des pierreries à la cupidité des Portugais, des épices précieuses aux Hollandais (2).

Et les Espagnols et les Portugais ont fui cette plage ingrate pour eux, laissant à la race normande le soin de la venir fertiliser par ses sueurs, l'enrichir par son patient labeur, lui faire produire, par son ingéniosité, des trésors bien autrement précieux et bien autrement durables que ceux ramassés au prix des plus affreuses cruautés, des hontes les plus infamantes dans les mines du Mexique, du Pérou, ou dans les jungles des Indes orientales.

Osez comparer aujourd'hui l'Amérique méridionale avec l'Amérique occidentale, le nouveau monde, — j'entends celui du Nord, — avec ces royaumes

(1) Cette étymologie, empruntée au père Hennepin, est fort hasardée. Pour moi, je me range à l'opinion de ceux qui, comme Duponceau, tirent le nom *Canada* du terme iroquois *Kannata*, signifiant « amas de cabanes », et se prononçant *canada* : « Comme les sauvages le répétaient souvent, dit M. Cunat, Jacques Cartier pensa que ce nom était celui de la contrée et le lui donna. »

(2) *Tableau statistique et politique des deux Canadas*, par G. Lebrun.

d'Asie, naguère étouffant dans le faste et l'opulence!

Bien plutôt saluez avec moi, saluez, je ne dirai pas le premier découvreur, mais le premier colonisateur français, — un Breton, homme de forte souche, de cœur haut et droit, — qui ait baisé la terre d'Amérique!

Jacques Cartier! une de nos illustrations. Ah! le mot est chétif : un de nos génies, devrais-je dire. Et pas une statue ne lui a été érigée chez nous! A lui pas un monument, pas une inscription, un symbole de la reconnaissance générale! O Athéniens! Athéniens! En France, il n'y a peut-être pas mille personnes sachant qu'il a existé un Jacques Cartier!

Un jour, je me suis pris du pieux désir d'aller visiter la ville natale de ce hardi marin, à qui nous devons la moitié de l'Amérique. Je m'attendais à ce que là, au moins, à Saint-Malo, je rencontrerais quelque chose, un buste, un morceau de pierre, à l'angle d'une rue, un signe qui me rappelât notre Jacques Cartier, lui que connaissent, que vénèrent les plus ignorants des Canadiens-Français, à qui tous ont élevé un autel dans leur cœur, lui dont j'avais vu le portrait, le nom en vingt endroits, dans les édifices publics, sur les places, les routes, les navires, soit à Montréal, soit à Québec ; et à Saint-Malo, rien! je n'ai rien trouvé!... Si..., dans la cour d'une auberge, vous apercevez une misérable effigie en plâtre, qui se dégrade et demain tombera en poussière... Athéniens! Athéniens!

Et cette cour d'auberge, qu'est-ce encore? La cour de l'ancien hôtel de Châteaubriand!

Douleur sur douleur!

A une heure de distance, si votre âme n'est pas navrée assez, vous pourrez voir, enfouie dans le fumier, les immondices, une ferme, une mesure s'en allant, elle aussi, de décrépitude. On la nomme les *Portes-Jacques-Cartier*.

C'est là tout ce qui reste de l'habitation, de la mémoire du grand homme (1), de celui que François I^{er} n'appelait jamais que « nostre cher et bien amé Jaque Cartier. »

XIII

Je ne referai pas ici l'histoire de la vie et des découvertes de Jacques Cartier (2). Récemment encore ses voyages ont été publiés avec de nouveaux et intéressants documents (3). Et ses œuvres, si longtemps négligées, parlent éloquemment pour lui. On sait aujourd'hui qu'il fit trois, peut-être quatre (4) voyages, « croyant s'avancer vers la Chine, » re-

(1) Justice à qui de droit. Dans un excellent ouvrage : *Saint-Malo illustré par ses Marins*, M. Ch. Cunat a rendu à Jacques Cartier un éclatant hommage.

Une rue sur le port de Saint-Malo porte aussi, depuis quelques années, le nom de Jacques Cartier.

(2) J'ai composé ce travail. Il paraîtra prochainement.

(3) *Voyage de Jacques Cartier au Canada*. Librairie Tross, Paris, 1863.

Voyage de Jacques Cartier au Canada, avec deux cartes, publié par M. H. Michelant, avec *documents inédits* par M. Alfred Ramé. — Librairie Tross, Paris, 1865.

(4) Du quatrième il ne nous reste aucune relation. Mais Les-carbot déclare qu'il eut lieu, et Roberval le donne à entendre.

monta le Saint-Laurent jusqu'à Hochelaga, qu'il nomma Mont-Royal (Montréal) (1), jeta les fondements d'une colonie, la première d'un caractère sérieux dans l'Amérique du Nord, ne l'oublions pas, et qu'il vint mourir, en sa soixantième année, à sa propriété seigneuriale, au village de Limoilou, près de Saint-Malo (2).

J'aime entendre un Canadien s'écrier, en terminant l'esquisse de cette existence si belle, si bien remplie : « Pour récompense de ces découvertes, on dit que Cartier fut anobli par le roi de France. Mais sa gloire la plus durable sera toujours d'avoir placé son nom à la tête des annales canadiennes et ouvert la première page d'un nouveau livre dans la grande histoire du monde. »

Qui furent les compagnons de Cartier, les pionniers du Canada? Qui, sinon les descendants de ces Northmans, dont le flot puissant, invincible, inonda, dès le V^e siècle, les côtes de la Bretagne et de la Gaule romaine (3)?

Ah! leur origine apparaît clairement partout et jusque dans « l'incertion desdicts maistres, compagnons mariniers et pillotes, » que M. A. Ramé vient de mettre au jour (4).

(1) Dans son livre, assez estimé, *Cinq années de séjour au Canada*, L. A. Talbot affirme gravement que Cartier remonta le Saint-Laurent jusqu'aux chutes du Niagara, et redescendit de là à Hochelaga! Quelle absurdité!

(2) Voyez l'ouvrage de M. Ch. Cunat.

(3) V. l'*Histoire des Invasions des Normands*, par M. Depping.

(4) On trouve cette curieuse nomenclature dans l'*Appendice au voyage de Jaques Cartier*, publié par la librairie Tross.

Français ou Anglais à présent, ce sont les fils de Nadodd et d'Éric le Rouge qui ont défriché, peuplé l'Amérique septentrionale, qui, tôt ou tard, l'absorberont tout entière.

Oui, oui, Lebrun est dans le vrai quand, de sa plume mordante, mais sûre, mais précise, il trace ces mots :

« Le Canada avait à espérer des colons, seulement des provinces dont les marins déjà s'étaient comme acclimatés à Terre-Neuve; aussi les Basques et les Bretons ne s'éloignent pas de leur pays sans esprit de retour. Mais les descendants des hommes du Nord, après avoir envahi la Neustrie, vendu chèrement leur amitié à la France épouvantée de leurs exploits, font la conquête de l'Angleterre, après avoir ravagé la Guyenne. Quand ils allaient combattre en Palestine, comme à leur retour de la Terre Sainte, ils déposèrent quelques-uns de leurs guerriers sur les bords de l'Italie méridionale pour y fonder le royaume de Naples. Les Normands, aussitôt que dans le nouveau monde le commerce s'offrit à eux avec ses aventures et ses spéculations, furent les plus empressés à explorer l'Amérique du Nord et à s'y établir. »

Une nature d'élite, François de la Roque, seigneur de Roberval, celui que François I^{er} appelait plaisamment le petit roi de Vimeux, partage avec Cartier l'honneur de ses dernières opérations. Leur établissement (1543) est jeté près de Québec, probablement non loin de cette rivière Sainte-Croix, quelque peu plus tard nommée Petite-Rivière-Saint-

Charles, du nom de Charles des Bouës, grand vicaire de Pontoise, fondateur et protecteur de la première mission des Récollets dans la Nouvelle-France.

A leur suite, en dépit ou à cause des troubles qui agitent l'Europe, des révolutions et des persécutions religieuses qui l'ébranlent, s'avance aussitôt une légion de navigateurs, colonisateurs, chasseurs, chercheurs, coureurs d'aventures, esprits inquiets, remuants, avides de changement, de mouvement, amalgame étrange, hétérogène, incroyable, de gens vertueux et de coquins, de noblesse et de crapule, tiré des palais ou des sentines, mais gens du Nord presque tous, — oh ! j'y tiens, — qui, dans ce vaste creuset ayant désignation nouveau monde, finiront par se fondre, à la flamme de la liberté, en un tout harmonieux, et le disputeront tantôt à la patrie-mère par la puissance matérielle tout aussi bien que par l'activité, la grandeur, la droiture intellectuelle.

Ces gens, ils arrivent sous le commandement de :

Jean Ribault (1562), qui tente un établissement dans la Floride et y bâtit un fort ; Laudonnière (1564), collaborateur et continuateur de Ribault ; Gourgues, le brave, le héros, vengeur des Français (1568) (1) ; Martin Frobisher (1576-7-8) ; les neveux de J. Cartier (même époque), poursuivant l'œuvre de leur oncle ; sir Francis Drake abordant au nord de la Californie (même époque encore) ; sir Humphrey

(1) Hélas ! encore un oubli ! Son nom ne figure même pas dans les Fastes militaires de la France. Mais ceux qui ont lu Champlain savent pourtant qu'il fut valeureux à l'égal de Bayard et patriote comme d'Assas, le chevalier de Gourgues !

Gilbert, prenant formellement possession de Terre-Neuve au nom de la couronne d'Angleterre (1579-83-84); John Davis (1585-6-7), explorateur du détroit qui porte son nom; sir Richard Grenville (1585-6), débarquant des colonies dans la Floride; John White (1587-90), faisant de même en Virginie; Juan de Fuca (1592); Henry May (1593), reconnaissant la Bermude; George Weymouth (1594); le marquis de la Roche et sa malheureuse expédition à l'île de Sable (1598); Bartholomeo Gornald. doublant le cap Cod (1602); de Montz, obtenant, en 1603, de Henri IV, des Lettres Patentes pour coloniser l'Acadie et le Canada; Samuel Champlain, remontant le Saint-Laurent la même année, et revenant, en 1603, avec de Montz, Champdore et Poutrincourt, former un établissement agricole.

Ils commencent leurs plantations dans l'Acadie, à Port-Royal, Saint-Jean et Sainte-Croix. L'Angleterre s'inquiète. Elle veut sa part aux conquêtes, aux usurpations des Français. George Weymouth, par elle dépêché, découvre la rivière Kennebec, en 1605; trois ans plus tard, en 1608, fondation de Québec par Champlain. « J'arrivay, dit-il, à Québec, le 3 juillet, où estant, je cherchay lieu propre pour nostre habitation; mais je n'en pus trouver de plus comode ny mieux situé que la pointe Québec... Proche de ce lieu est une rivière agréable où anciennement hyverna Jacques Cartier (1). » Presque en même temps, Hudson remonte le beau fleuve auquel il a

(1) La librairie Tross a sous presse une nouvelle édition du Voyage de S. Champlain.

servi de parrain ; en 1610-11-12, les Anglais se fortifient à Terre-Neuve, en Virginie, dans la Floride. Leurs sentiments d'hostilités contre les Français percent, sur divers points de l'Amérique, comme ils font explosion en Europe ; la guerre est bien près d'éclater entre les rivaux. Et c'est alors (1615) qu'arrivent au Canada les premiers Récollets ; c'est alors aussi que commence l'*Histoire* de frère Sagard dont nous avons entrepris la réédition.

XIV

Loin, trop loin vous l'avez laissé, me dira-t-on. De grand cœur je confesse mon tort ; de grand cœur aussi j'aurais pris ce brave Récollet au berceau pour le conduire sur son « champ de labour ; » et, pas à pas, nous l'eussions suivi à l'école, au séminaire, à travers les études, les émotions de la cléricature, puis au monastère. En sa cellule, devant sa lampe fumeuse, sur ses veilles, silencieusement, avec profond intérêt pourtant, nous nous serions penchés. Mais, je l'avoue encore, j'ai cherché, scruté, fouillé, remué, ressassé livres, manuscrits, papiers, et, de lui, je ne sais que son œuvre : l'*Histoire* et le *Voyage*, imparfaitement encore, car sa candeur ne manque pas de finesse ; et, sous une bonhomie charmante, on démêle, sans les pouvoir préciser toujours, certaines cachotteries, quelques traits aigus au possible, et visibles à peine. L'abeille confit en miel le suc des fleurs, mais sans perdre, sans émousser son aiguillon.

Il est crédule, grandement : de très-bonne foi dans sa crédulité, cela n'est pas douteux. Pour lui, le diable et sa démoniaque légion sont d'existence autre qu'idéale. S'il ne les a pas vus, il a été témoin de leurs œuvres *matérielles* (1); et vous seriez mal venu de discuter avec lui sur ce point. Frère Sagard se montre intraitable. Ses notions en histoire naturelle feront sourire un oublieux de l'époque où écrivait notre digne Récollet. Mais je suis convaincu que la plupart des lecteurs reconnaîtront qu'il était à peu près au niveau de la science du XVII^e siècle, et qu'il joignait à un véritable talent d'observation et à une instruction solide, un esprit d'une vivacité allant parfois jusqu'à la malignité. Déjà frondeur à ses moments, du reste, et même légèrement rabelaisien. « Il n'y a pas, dit-il (p. 11), jusqu'à de certaines devotes et de petites servantes de Jésus-Christ, qui veulent pindariser et faire les scavantes en matière de bien dire. Il vaudroit bien mieux, disoit sainte Thérèse, qu'elles usassent du langage des hermitresses, sceussent peu parler et bien opérer, que de s'amuser à ces cajoleries ou discours affetez. »

Voulez-vous un échantillon de son libéralisme, lisez sa véhémence apostrophe aux rois, aux grands, aux juges de la terre, laquelle débute ainsi : « Le iuste pâtit et le réprouvé se resiouit. L'un est touiours heureux et l'autre touiours malheureux, etc... (2). »

L'obéissance lui pèse aux épaules. Sa robe est celle

(1) Voir entre autres le tome II, chap. xxxiv, de l'*Histoire du Canada*.

(2) P. 49-50.

de Nessus à son corps. On le voit bien aux efforts involontaires que lui arrache de temps en temps la nature pour l'en dépouiller. Mais lui ne le pouvait ni ne le voulait, je crois, quoique secrètement il se révoltât contre quelques misérables exigences de sa profession.

Il faut se souvenir que Sagard pensa et écrivit ses ouvrages vers 1633-4, juste au moment où Rome condamnait Galilée pour avoir, d'après Copernic, affirmé le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil. Il faut se souvenir encore qu'il n'avait ni le droit ni le pouvoir de contrôler les lois, règles ou préjugés conventuels.

Très-serrante fut sa gêne, très-puissants les ennemis que lui suscitèrent ses livres. On le sent dès les premières pages de son avis *Au lecteur*, dans l'*Histoire du Canada*.

« Je peux donc, à bon droit, dire que ce volume peut profiter non-seulement aux dévots et personnes portées à la piété, mais à tous ceux qui ne sont portez que d'une simple curiosité de cognoistre les choses étrangères et non communes. Pour les esprits blessez ou enyurez du mal-heureux péché d'enuie qui perce iusques aux plus fortes et secrètes merueilles du monde, il m'est indifférent qu'ils m'ayent en considération ou en mespris : suffit que l'on sache que ce sont personnes qui ne sçauraient souffrir en autrui le bien qu'ils ne peuvent faire eux-mesmes. »

En maintes autres lignes, Sagard laisse voir un cœur ulcéré, sans toutefois que sa franchise, sa candeur et

sa tendresse pour l'humanité en soient altérées. De lui, on peut dire en vérité, et c'est son plus bel éloge : il croit, il aime, il espère. Assurément, il commet de plaisantes erreurs en zoologie, en botanique ou en minéralogie. Vous le verrez prendre, par exemple, des cristaux de quartz pour des diamants, « et peux dire, écrit-il, en avoir amassé et recueilly moy-mesme vers nostre couuent de Nostre-Dame-des-Anges dont quelqu'uns semblaient sortir de la main du lapidaire, tant ils estoient beaux, luisants et bien taillez ; » mais il ne se trompe sans doute pas quand il rapporte avoir vu ou trouvé d'abondantes mines de cuivre, de fer, et même de l'or : car, si l'on a pu le railler jadis au sujet de cette dernière assertion, il est notoire aujourd'hui que l'or se rencontre en quantité assez considérable dans le Bas-Canada, principalement aux environs de Québec (1).

Ce qui m'a paru, à moi, en le lisant, c'est que Sagard était un homme simple et bon, franc du collier, — je demande bien pardon pour l'expression, — et qui se peint tout entier dans le chapitre I^{er} du livre second de son *Histoire*. Il me semble les voir, lui et son compagnon de route, le P. Vieil, cheminant, le froc au dos, le bourdon à la main, quand, après leur entrevue avec le nonce du pape, il dit : « Munis de sa bénédiction, des conseils et de l'autorité d'un si grand prélat, nous receumes aussi celle de nostre reverend père prouvincial et partismes de notre couuent de Paris le 18^e iour de mars l'an 1623, à l'apos-

(1) Rapports de la Commission géologique du Canada pour 1853-4-5-6-7-8, traduits par H.-E. Chevalier.

tolique, à pied et sans argent, selon la coustume des pauvres mineurs Recollects, et arrivâmes à Dieppe en bonne santé, où à peine pusmes-nous prendre quelque repos qu'il nous fallut embarquer le mesme iour peu auant my-nuit, etc... »

De recherche là dedans, il n'y en a pas. C'est rondement dit. Tout est sur ce ton. Et l'on voudrait que je fisse à Sagard un procès parce que, çà et là, il fait craquer cette chemise de force que nous appelons correction grammaticale; et l'on voudrait que je dressasse un réquisitoire contre ses petites erreurs, ses menues superstitions monacales? Non certes. Comme, d'ailleurs, ils sont compensés, ces défauts, par un style aimable, un pinceau délicat, une palette fréquemment chargée des plus brillantes couleurs! A moi, Gabriel Sagard rappelle assez souvent le spirituel frère Jéhan, de Monteil, alors même que l'un ou l'autre s'évertue à nous raconter les fredaines de monsieur Satanas :

« Frère, nous avons le diable dans la maison. Tous les soirs il entre dans la cellule d'un jeune novice, dès qu'il est endormi. Le novice, qui est fort et vigoureux, se débat avec lui et finit par le terrasser. Mais aussitôt il se change en une belle demoiselle vêtue de satin blanc, etc., etc. (1). »

Voilà un bref récit emprunté à frère Jéhan. Sagard en a, de pareils, besace pleine. Parcourez plutôt le chapitre XXXII de l'*Histoire du Canada*, lequel porte

(1) *Histoire des Français*, par A. Monteil, t. I, ép. IV.

pour titre : *De la sainte Oraison. De l'apparition des Esprits et du grand capitaine Auoindaon*. Mais la mine, le trésor en ce genre, il est dans le *Grand voyage du pays des Hurons*.

Je veux réparer complètement mon tort envers Charlevoix, tort grave, on en va juger : j'ai presque affirmé qu'il avait voulu écraser frère Sagard sous le poids silencieux de son *Histoire de la Nouvelle-France*. Cependant, tout à la fin et en un coin de cette histoire, dans ce qu'il intitule *Fastes chronologiques*, le R. P. Charlevoix sacrifie quelques lignes à l'*Histoire du Canada*, par Sagard (1).

Je les cite textuellement :

« L'auteur de cet ouvrage avait demeuré quelque
« temps parmi les Hurons et raconte naïvement tout
« ce qu'il a vu et ouï dire sur les lieux; mais il n'a
« pas eu le temps de voir assez bien les choses, encore
« moins de vérifier tout ce qu'on lui avait dit. Le
« vocabulaire huron qu'il nous a laissé prouve que
« ni lui ni aucun de ceux qu'il a pu consulter ne
« savaient bien cette langue, laquelle est très-diffi-
« cile; par conséquent, que les conversions des sau-
« vages n'ont pas été en grand nombre de son temps.
« D'ailleurs, il paraît homme fort judicieux et très-
« zélé, non-seulement pour le salut des âmes, mais
« encore pour les progrès d'une colonie qu'il a vue
« presque étouffée dans son berceau par l'invasion

(1) *Histoire de la Nouvelle-France*, par le P. F.-X. de Charlevoix. — Paris, Didot, 1744, in-12, vol. IV, p. 396.

« des Anglais. Du reste, il nous apprend peu de choses intéressantes. »

Ici Boileau exprime ma pensée :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ?

Qu'avait-il fait aux Jésuites pour en être si rabroué, ce pauvre Sagard ? Il vous l'a dit au commencement de cet article : il avait aidé à les introduire en la Nouvelle-France. Toujours et éternellement la déplorable histoire de la Lice et de sa Compagne.

Voici donc Charlevoix qui l'accuse non-seulement d'avoir écrit un livre insignifiant, mais même d'avoir, comme missionnaire, médiocrement servi les intérêts du catholicisme. Telle n'est point notre opinion, quant au premier chef du moins. L'ouvrage de Sagard embrasse une période de quinze années à peu près, et il dessine dans ses détails comme dans son ensemble un portion intéressante de l'histoire de l'Amérique septentrionale. Je n'en voudrais pour preuve que la lettre du P. Denis Jamet (t. I, p. 68 et suiv.), où, par la minutieuse et saisissante description du premier monastère des Récollets, sur les rives du Saint-Laurent, on peut fort bien se rendre compte de l'état de la colonisation canadienne au commencement du XVII^e siècle. Tableau frais, net, accentué comme ceux de Rembrandt que celui-là ! Mais ce n'est point tout. Sagard, je le dis hautement, nous a fourni, sur les Hurons, les Montagnais, les Iroquois et une partie des tribus indiennes du nouveau monde, des renseignements de la plus grande précision. Il les a

étudiés sincèrement, patiemment, avec un soin particulier. Il les connaît. Il sait leur langage comme leurs habitudes, leurs mœurs. Charlevoix proteste ! Sur quoi appuie-t-il son protêt ? Il s'est, ma foi, bien gardé de nous le dire. Lui qui des Hurons n'a guère connu que les métis réfugiés au village de Lorette, tout près de Québec, il déclare gravement que « Sagard ni aucun de ceux qu'il avait pu consulter ne connaissaient la langue huronne. » Où Charlevoix l'a-t-il apprise ? Je voudrais vraiment entendre sa réponse. Où donc se trouvait-elle, l'ancienne et formidable peuplade des Hurons, quand il arriva au Canada ? Détruite, annihilée, ou abâtardie. Elle essayait de s'affirmer encore dans les Bois-Brûlés de Lorette, peut-être ; dans quelques débris épars sur les îles de Manitoulin, dans le lac Huron et aux alentours. Mais, dès le milieu du XVIII^e siècle, son identité originelle n'était plus. *Miscégénéation* ! c'est le mot nouveau pour exprimer en Amérique le mélange des races. C'eût été, au temps de Charlevoix, le mot applicable à la race huronne. La langue ? Elle avait suivi la veine qu'avait prise le sang ; elle était obli-térée, adultérée (1). Le témoignage ? Je l'ai même dans la comparaison du Dictionnaire de Sagard avec les

(1) Sagard lui-même se plaint des modifications que, dès son temps, recevait chaque jour la langue huronne :

« Nos Hurons, et généralement toutes les austres nations, ont la mesme instabilité de langage, et changent tellement leurs mots qu'à succession de temps, l'ancien huron est presque tout austre que celui du présent, et change encore... » T. II, *Dictionnaire de la Langue huronne*, p. 9.

quelques mots en langue huronne que le baron de Lahontan nous livrait cinquante ans après les publications de notre savant Récollet (1).

XV

Sans m'arrêter plus à ce sujet, je détacherai de la *Biographie universelle* quelques passages de juste appréciation relatifs à Sagard.

« Il a, dit Michaud, soigneusement décrit les mœurs des sauvages parmi lesquels il avait vécu ; il raconte naïvement tout ce qu'il a vu et ouï dire... Les renseignements donnés par Sagard, de même que tous ceux que contiennent les relations données par les Missions, sont intéressants en ce qu'ils donnent l'état social de peuples aujourd'hui détruits ou réduits à un petit nombre d'hommes. La relation de Sagard fut bien accueillie. Il en publia une nouvelle édition et y donna l'histoire du Canada, depuis quinze ans que les Récollets étaient allés y établir des missions.

« Il voulut joindre à ce volume des pièces touchant les missions, avec des dictionnaires et des dialogues en langue canadoise, algoumequine et huronne.
« Mais, dit-il, l'ayant vu grossir suffisamment sous ma plume, j'ai cru, au conseil de mes amis, qu'il valait mieux laisser toutes ces pièces et ces diction-

(1) *Nouveaux Voyages de M. le baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale*. La Haye, M. DCC IX.

« naires pour un tome à part. » Ce tome n'a point paru. Le livre est intitulé *Histoire du Canada*. Paris, 1636, in-12. Cet ouvrage est divisé en quatre livres : le premier contient les travaux des Récollets au Canada avant l'auteur ; le second, le voyage de Sagard : il offre quelques particularités nouvelles sur les mœurs des sauvages ; le troisième traite de l'histoire naturelle, il renferme aussi le retour de l'auteur en France ; le quatrième apprend comment les Jésuites succédèrent aux Récollets dans la mission du Canada et comment les Anglais s'emparèrent de Québec en 1629. Tous les religieux qui étaient au Canada furent amenés en Angleterre. »

XVI

Ajoutez à l'*Histoire du Canada* le *Grand Voyage du pays des Hurons*, et vous avez l'œuvre complète de frère Gabriel Sagard Théodat, car ces « Dictionnaires et Dialogues, » qu'il avait annoncés et qui nous seraient aujourd'hui si précieux, ou n'ont pas été terminés, ou n'ont pas été retrouvés.

Le *Grand Voyage* est, quoi qu'il en soit, plus curieux peut-être encore que l'*Histoire du Canada*. Les grandes promesses de son titre, il les tient entièrement : mœurs, coutumes, usages des Indiens, y sont « pourtraicturés » avec une fidélité extrême, et parfois avec une élégance de langage à laquelle les chroniqueurs du commencement du XVII^e siècle ne nous ont guère accoutumés. La topographie ne manque pas d'exactitude ;

et ce que j'ai vu du pays et des aborigènes pendant les dix années que j'ai passées dans l'Amérique septentrionale m'autorise à dire que Sagard se trompe rarement dans ses peintures ou ses relations, quand le bigotisme ne lui ferme pas les yeux. Mais il était venu au Canada pour y prêcher l'Évangile. Il demeure attaché à son mandat, comme la hampe au drapeau. Aussi, dès qu'il s'agit de religion, frère Gabriel oublie son rôle d'historien très-véridique, d'annaliste impartial, de narrateur sérieux, et se laisse aller aux suppositions les plus invraisemblables, aux réflexions les plus étranges, aux assertions les moins admissibles. La première partie du *Grand Voyage du pays des Hurons* est d'ailleurs une reproduction un peu trop servile de son *Histoire du Canada*. Hormis cela, il mérite plus de louanges que de reproches. Parti pour porter chez les sauvages l'étendard de la foi romaine, Sagard a inauguré, avec les Récollets, le triomphe du catholicisme sur le protestantisme dans la Nouvelle-France. C'est là, pour beaucoup, un de ses meilleurs titres à la célébrité. Si le succès eût couronné les desseins de Coligny avant la Saint-Barthélemy, d'odieuse mémoire, la colonisation européenne au Canada aurait été essentiellement liée à la Réforme. L'introduction des Récollets en 1615 a imprimé, dans ce pays, au mouvement religieux, la vigoureuse direction catholique qu'il a conservée, sans dévier presque, jusqu'à la prise de Québec, en 1759.

Sagard fut un des apôtres, un des serviteurs dévoués de la cour de Rome. Il le dit, le répète, le montre à chaque instant; il s'en fait honneur et gloire. Pour-

quoi non? Ne serait-il donc pas de mauvais goût, d'injustice criante, de le traduire au tribunal de la critique pour son honnêteté, pour sa franchise, pour sa foi?

Je me résume. Quels que soient les lecteurs de son œuvre, elle leur commandera l'estime comme elle commande l'intérêt : car c'est l'œuvre d'un esprit instruit, sagace, primesautier, lumineux souvent, d'un cœur simple, aimant et croyant toujours (1).

H.-E. CHEVALIER.

Paris, 27 décembre 1865.

(1) On remarquera, dans l'édition que nous publions, les quatre pages de musique à quatre voix, qui se trouvent uniquement dans l'exemplaire de la bibliothèque du Jardin des Plantes, à Paris.

NOTA. — *Par une regrettable omission typographique, la note suivante n'a pas été placée sous la page 1 de cette notice.*

En son chapitre IV, M. Garneau dit bien : « Le Canada fut dans l'origine un pays de missions, desservi d'abord par les Franciscains, qui y vinrent en 1615. » Mais cette assertion (p. 170) arrive après coup et laisse l'esprit dans la confusion. Sagard, au contraire, déclare positivement (p. 38-39) que, *dès le 25 juin 1615*, les Récollets avaient « tout leur petit faict disposé dans l'habitation » de Kébec.

HISTOIRE DU CANADA.

HISTOIRE DU CANADA ET VOYAGES

QUE LES FRERES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR
LA CONUERSION DES INFIDELLES

DIVISEZ EN QUATRE LIURES

Où est amplement traité des choses principales arriüées dans le pays depuis l'an 1615 iusques à la prise qui en a este faicte par les Anglois.—Des biens & commoditez qu'on en peut esperer.—Des mœurs, ceremonies, creance, loix & coustumes merueilleuses de ses habitans. — De la conuersion & baptesme de plusieurs, & des moyens necessaires pour les amener à la cognoissance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui se remarquent en la suite de l'histoire.

FAIT ET COMPOSÉ PAR LE

F. GABRIEL SAGARD THEODAT,

*Mineur Recollet de la Prouince
de Paris.*

A PARIS

*Chez Claude SONNIUS, ruë S. Jacques à l'Escu de
Basle & au Compas d'or.*

M. DC. XXXVI

Auec Priuilege & Approbation.

A TRES-AUGUSTE

ET

SERENISSIME PRINCE

Henry de Lorraine, Archeuefque & Duc de Rheims,
premier Pair de France, nay Legat du S. Siege &
Abbé des deux Monafteres S. Denis & S. Remy, &c.

MONSEIGNEUR,

*Il n'y a rien qui charme tant les affections des
hommes, & qui les attache plus puiffamment aux
grands Princes que la vertu & bon exemple qu'ils
doiuent || à leurs fuiets. Voſtre naiſſance de la tres-* 1 v

ancienne, tres-Auguste & royale maison de Lorraine, vous est d'un si grand avantage que ie ne m'estonne point de l'opinion de plusieurs que vostre grandeur sera un iour un saint. La perfection peut estre petite au commencement, mais elle s'esleue comme les Cedres du Liban, & va tousiours croissant à mesure qu'elle est arroufée des benedictions du Ciel, que le Seigneur verse abondamment en vous dont on en voit tous les iours des effects.

*L'histoire nous apprend (Monseigneur) qu'autrefois il n'estoit pas permis à aucun d'aller saluer les Roys de Perse, que l'on n'eust quelque chose à leur donner, non pour les enrichir : car ils estoient des plus grands & puissans Princes de toute la terre, mais seulement pour obliger les suiets à rendre
v quelque tesmoignage de l'affection || qu'ils portoient à leur Prince. C'est pourquoy considerant les grandes obligations & bienveillances tres-estroites que vostre sainte & Royale maison, a acquis sur tous les Religieux du monde dont elle a tousiours esté le support & l'asyle assure, j'ai pris la hardiesse de presenter aux pieds de vostre grandeur cest ouvrage avec son Auteur, qui sera s'il vous plaist pour un assure tesmoignage de l'affection que j'ai à vostre service, & une foible recognoissance de l'obligation que vous ont les Recollets de vostre ville de saint-Denis, & moy en particulier m'ayant autrefois fait l'honneur me commander de luy discourir des mœurs des Sauvages, & du pays de Canada.*

S'en est un traité (Monseigneur) & des choses principales qui s'y sont passées pendant quatorze

ou quinze || années que nos Peres y ont demeuré ^{vi}
pour la conuersion du pays. Si vostre grandeur le
reçoit comme ie l'en supplie en toute humilité (orné
sur son frontispice de vostre Auguste nom) il sera
bien venu & chery de tout le monde, & verra-on qu'a
l'imitation de tous les Princes de vostre maison,
vous cherissez la conuersion des infidelles comme ils
ont tousiours esté portez pour l'accroissement de
l'Empire de Iesus-Christ, l'extirpation des herefies,
la paix & le salut des peuples.

Ce sont ces vertus là (Prince tres-illustre) qui
vous acquereront un grand Empire dans le Ciel, &
vous feront aymer de tous les courtisans du Para-
dis. La terre n'est qu'un petit point, & ce petit point
diuisé en tant d'autres que ie m'estonne comme les
Princes, à qui Dieu a donné un cœur si relevé puis-
sent mettre leur affection à chose || si basse, & ^{vii}
comme un neant deuant les yeux de Dieu.

La vostre n'y est point attachée (Monseigneur)
vos pensées sont toutes autres, & croy pour moy
ayant confidere la douceur & bonté de vostre na-
turel, qu'un iour on dira le cœur de ce Prince estoit
tout en Dieu, ce n'est point ma croyance seule, mais
de beaucoup d'autres qui sçavent qu'il est permis aux
grands de paroistre avec un grand esclat exterieur,
tandis que leur interieur traicte de paix avec ce
Dieu duquel ils sont les images.

Aggreez donc, Monseigneur, s'il vous plaißt, mes
bonnes volontez, & recevez ce petit present de la
mesme affection que ce grand Prince receut le verre
d'eau d'un pauvre villageois: ce n'est point à la va-

leur du don qu'on regarde, mais à l'affection du
viii cœur d'où il part, mon histoire mal polie ne || me-
rite pas de vous estre offerte n'y qui employe au-
cune heure de vostre loisir, la lecture vous en seroit
ennuyeuse comme mon stile grossier trop importun,
mais puis que vostre clemence ne desdaigne person-
ne pour petit qu'il soit & ne mesprise le donneur
pour son petit don, suffit que vostre grandeur luy
fasse l'honneur de le recevoir avec un doux accueil,
& le protege à l'encontre de tous ses enuieux, & les
langues mesdifantes de ceux qui comme des arai-
gnes veneneuses tirent du venin de la fleur d'où l'a-
beille succe le miel. C'est la tres-humble priere que
ie fais à vostre excellence qui est la sagesse, la bonté
& la courtoisie mesme, & tellement accomplie que
pour faire un Prince aussi parfait que vous estes, il
faudroit recueillir ceste perfection de plusieurs. Ce
sont dons que Dieu vous a faits lesquels ie prie sa
ix divine || bonté vous accroistre, & conseruer ses be-
nedictions en vostre Auguste maison, qui suis

Monseigneur,

A Paris ce 1 Septembre 1636,

Vostre tres-humble & tres-affectionné
seruiteur en I. C. F. Gabriel
Sagard Recollect.

AU LECTEUR.

x

Ce grand Appelles (amy Lecteur) que la venerable antiquité a admiré entre tous les plus excellens Peintres de son temps estoit tellement amateur de la perfection de ses œuvres qu'il les exposoit à la censure d'un chacun pour en cognoistre les fautes, & en corriger tous les deffauts, mais comme il arriue ordinairement que les plus impertinens s'emportent facilement en toutes choses, il arriua que le cordonnier fut de fort bonne grace repris par cet admirable Appelles qu'ayant iugé du foulier, il vouloit encor controller le reste du vestement.

A l'exemple de cet excellent || Peintre i'ai libre-
ment présenté au publique le premier crayon de mon voyage des Hurons dédié au tres-valleureux & puissant Prince Monseigneur le Comte d'Harcourt Generalissime de l'armée Nauale du Roy, lequel a esté parfaitement bien receu, & veu en diuerses nations estrangeres, car tant s'en faut que les personnes sages & de bon esprit, & ceux qui ont quelque cognoissances dans le pays y ayent trouvé à redire, qu'au contraire ils m'ont supplié de l'amplifier, & de descrire l'histoire entiere des choses principales qui se sont passées

xi

en tout le Canada, pendant quatorze ou quinze années que nos freres y ont demeuré pour la conuerſion du pays, la lecture de laquelle vous ſera d'autant plus
xii utile qu'elle vous || portera à une recognoiſſance enuers ce Dieu de tout le monde qui vous a fait naiſtre dans un pays Chreſtien, & de parens Catholiques. Les plus deuots y trouueront de quoy occuper leurs bonnes œuvres & charité à l'endroit de tant de pauvres ames eſgarées & eſloignées du chemin de ſalut. Les affligez leur conſideration endurent pour le Paradis, où les pauvres barbares ne ſouffrent que pour l'enfer. Les eſprits curieux, & qui n'ont autre but que leur propre diuertiffement y verront de quoy ſe ſatisfaire allechez par l'aggreable aſpect & diuerſité des choſes y contenuës, & ceux qui ont voyagé dans le pays comme a fait depuis moy le R. P. Brebeuf, Iéſuite, pourront auoir le meſme ſentiment que ce bon Pere
xiii teſmoigna de || mon premier Liure, lequel il iugea non ſeulement digne de voir le iour, mais s'offrit d'en donner ſon approbation s'il eut eſté neceſſaire.

Je peux donc à bon droit dire que ce Volume peut profiter non ſeulement aux deuots, & perſonnes portées à la pieté, mais à tous ceux qui ne ſont portez que d'une ſimple curioſité de cognoiſtre les choſes eſtrangères & non communes. Pour les eſprits bleſſez ou enyurez du mal-heureux peché d'enuie qui perce iuſques aux plus fortes & ſecretes murailles du monde, il m'eſt indifférent qu'ils m'ayent en conſideration ou en meſpris, ſuffit que l'on ſçache que ce ſont perſonnes qui ne ſçauroient ſouffrir en autrui le bien qu'ils ne peuuent faire eux-meſmes.

|| On me pourra dire que ie devois auoir emprunté xiv
une plume meilleure que la mienne pour polir mes
escrits, & les rendre recommandables, mais c'est de
quoy ie me foucie le moins, & vous assure que quand
bien ie l'aurois pu faire ie ne l'aurois pas fait, car il
n'est pas raisonnable qu'un pauvre frere mineur
comme moy, se pare des riches thresors de l'eloquence
d'autrui, & puis ie n'ay pas entrepris de contenter
les amateurs de beaux discours, mais d'edifier les
bonnes ames qui verront en cette Histoire une grande
exemple de patience & modestie en nos Sauvages, un
cœur vraiment noble, & une paix & union admira-
ble, car que seruent tant de mots nouveaux & inuentez
à plaisir sinon pour uider l'ame de la deuotion || & la xv
remplir de vanité. Il n'y a pas iusques à de certaines
deuotes & de petites seruantes de Iésus-Christ, qui
veulent pindariser & faire les sçavantes en matiere de
bien dire. Il vaudroit bien mieux, disoit saincte The-
rese, qu'elles usassent du langage des hermitresses,
sçeussent peu parler & bien operer, que de s'amuser à
ces cajoleries ou discours affetez.

On demanda un iour à Demosthenes par quel
moyen il estoit plus excellent que les autres en l'art
de bien parler, il respondit en consommant plus d'huyle
que de vin. Je pourrois rendre la mesme responce à
ceux qui m'interrogeroient du moyen d'auoir pu tra-
uailer à mon Histoire, estant si occupé d'ailleurs en
d'autres commissions. Que la lampe m'a seruy || de xvi
Soleil, & qu'a peine ses rayons m'ont ils veu compo-
ser mes escrits qui portent le pardon de mes fautes
s'il s'en trouue dans le corps de ce Liure, car il est

bien difficile qu'ayant l'esprit partagé en tant d'endroits & preoccupé de tant de différentes affaires il ne s'y foit glissé quelques redites ou trop de sentences & d'exemples, qui portent la rougeur au front de ceux qui se qualifient du nom de Chrestiens, & vivent presque en payens. Tout le monde abonde en son sens & en ses sentimens, quelqu'un me dira que i'ay plustost allegué les sentences des sages payens que non pas des vertueux Chrestiens. Je l'ay fait pour ce qu'elles me sembloient plus à nostre confusion, car quand ie considere la vie & mœurs d'un Phocion
xvii ou || d'un Socrates, ou les riches documens d'un Marc-Aurelle, & d'un Seneque Payens, ie suis plus esmeu pour la vertu que non pas par la consideration d'un saint Iean-Baptiste, ou les belles sentences de quelque autre Saint qui n'ayent point eu de vices. De mesme ie reste plus confus en la pensée de la vie d'une sainte femme, que d'un saint homme, à raison de la fragilité du sexe feminin, qui me donne quelque esperance de pouvoir paruenir à la vertu, l'homme ayant naturellement plus de courage, & la femme moins de resolution.

Mon intention a tousiours esté bonne, & ne voudrois pour rien avoir offensé qui que ce soit, car pour la reprehension que ie fais aux vices, perfonnes'en
xviii peut || offencer que les vicieux mesmes desquels ie ne dois pas craindre le mespris, n'y appeter les loüanges: Si i'ay parlé aduantageusement pour mes Sauuages contre ceux qui negligeoient leur conuersion, ç'a esté par deuoir, & non pour interest que de celui de mon Dieu. I'ay blasmé le peu de soin qu'on

a eu du pays, & ie les ay deu faire pour la mesme intention, & faire veoir les choses comme elles se sont passées pour y apporter les remedes, car ç'a esté une chose bien déplorable que quelques Marchands des Compagnies anciennes, auant cette nouuelle, qui a pris tout un autre esprit y ayent apporté si peu de soin, & plustost nuits que favorisez nos pieux desseins de les conuertir, rendre sedentaires, & peupler le païs.

|| Je remonstre avec raison combien il seroit neces- xix
saire pour le bien du public d'imiter en quelque chose les loix Chinoises, & regler les pauvres & vagabonds, non contre la charité que ie dois aux vrais pauvres & membres de Iesus-Christ, mais pour remedier aux abus qui se glissent sous ce nom de pauvres ; car en verité il se trouue en beaucoup de choses de la tromperie, qui seroit besoin de cognoistre pour le soulagement des vrais pauvres, & corriger les abus.

Ie fais mention des trois Ordres establis par saint François, non pour en releuer le lustre ; car il parle assez de soy-mesme, mais pour nostre repos & contenter ceux qui en désirent sçauoir les distinctions i'auois aussi dessein d'inferer en ce || volume plusieurs pieces xx
importantes touchant nostre establissement & mission és terres du Canada avec nos Dictionnaires & phrases de parler és langues Canadoise, Algoumequine, & Huronne ; mais l'ayant veu grossir suffisamment sous ma plume, j'ay creu avec le conseil de nos amis qu'il valloit mieux laisser toutes ces pieces & ces Dictionnaires pour un autre Tome à part, que de grossir inconsiderement ce liure, autrement il m'eust fallu

contre le sentiment de plusieurs retrancher de mon liure de belles autoritez, lesquelles si elles ne plaisent aux uns, pourront contenter les autres, car il y a des esprits qui se delectent au meslange, & en la diuersité, xxi principalement les simples pour lesquels i'escriis & || non pour les doctes qui n'ay de quoy leur satisfaire.

Voyla, amy Lecteur, mon petit labour, l'Histoire du Canada que ie vous prie d'aggréer & prendre en bonne part: Si elle nemerite vostre entretient*, qu'elle aye part à vostre amitié qui la deffendra contre tous ses enuieux. La bonne vefue au temple ne fut pas mesprisée pour son petit denier, ie n'ay pû faire mieux, ou il m'eust fallu du temps pour rappeler mon esprit, & mes pensées souuent esloignées du cours de ma plume, & embarassées aux deuoirs de l'obeissance que i'ay tousiours preferés à mes propres interests, pourueu que Dieu soit lotié, & mes pauvres Canadiens assistez, xxii c'est tout ce que ie demande, & puis souhaiter auec vos bonnes || prieres, lesquelles i'implore à ce que Dieu me fasse la grace de pratiquer pour son amour les mesmes vertus que les barbares exercent pour l'amour d'eux mesmes, & qu'à la fin ie vous puisse voir dans le Paradis, où nous conduise le Père, le Fils, & le Saint Esprit. Amen.

xxiii || APPROBATION DES DOCTEURS.

Nous soubsignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions auoir leu le liure intitulé, *Histoire de Canada*, composé par le Frere Gabriel,

de l'Ordre des Recollets, auquel nous n'auons rien trouué contraire à la Foy Catholique, Apostolique & Romaine, ny aux bonnes mœurs, en foy de quoy nous auons signé le present tesmoignage, ce unzième Iuillet mil fix cent trente fix.

Le Maïstre

PEAN.

|| *Permission du P. Commissaire
général.*

XXIV

Nous soubsignez Frere Cherubin de Marcigny de l'Ordre des Fr. Mineurs Recollets, Pere des Prouinces de S. François, & de S. Bernardin en France, & Commissaire General en cette Prouince de S. Denys du mesme Ordre, permettons à Fr. Gabriel Sagard, Profez dudit Ordre, & de ladite Prouince, de faire imprimer un liure intitulé, *Histoire du Canada ou les voyages que les FF. Mineurs Recollets y ont faicts en diuers temps pour la conuerfion des Sauuages, avec un Dictionnaire des langues Françoisse, Huronne & Canadienne*. En gardant ce qui est determiné par le sacré Concile de Trente, Ordonnances du Roy, & Constitutions de l'Ordre touchant l'impression des liures. Faict en nostre Conuent de l'Annunciation de la glorieuse Vierge à Paris, sous nostre sein, & seau de la Prouince, le 19. iour du mois de May l'an de grace 1635.

DE CHERUBIN DE MARCIGNY
Commissaire General.

xxv

|| *Permission des Superieurs.*

I'ay foubigné Frere Antoine Des Moynes, Diffiniteur de la Prouince de Paris, Ordre de S. François des FF. Mineurs Recollects, certifie avoir veu, & leu par le commandement de nostre Reverend P. Prouincial, le R. P. Ignace Legault, un liure intitulé, *Histoire du Canada, ou les voyages que les FF. Mineurs Recollects ont faits en diuers temps pour la conuersion des Sauvages en l'Amerique, avec un Dictionnaire des langues Françoisse, Algoumequine, Huronne, & Canadienne : fait & composé par Fr. Gabriel Sagard, Religieux de la mesme Prouince & du mesme Ordre*, & n'y auoir trouué rien decontraire à nostre sainte Foy, ny aux bonnes mœurs, ains l'ay iugé fort utile & profitable d'estre mis en public, pour exciter les cœurs des fidels Catholiques, Apostoliques & Romains, à assister ces pauvres idolatres, touchant leur conuersion au vray Dieu. Fait en nostre conuent de S. Germain en Laye, ce jour S. Denys Areopagite 9. Octobre 1635.

FR. ANTOINE DES MOYNES.

xxvi

|| I'ay foubigné Theologien, Predicateur & Confesseur des Peres Recollects de la Prouince de saint Denys en France, certifie avoir leu le liure intitulé *Histoire du Canada & voyages que les FF. Mineurs Recollects y ont faits pour la conuersion des Sauvages, avec un Dictionnaire des langues Françoisse, Canadoise, Algoumequine, & Huronne : fait & com-*

posé par le Frere Gabriel Sagard, Religieux de nostre mesme Ordre & Institut. Auquel ie n'ay rien trouué contraire à la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, la lecture duquel fera recognoistre aux ames chrestiennes l'extreme obligation quelles ont à Dieu du don de la Foy, voyans la barbarie ès mœurs prophanes, & brutalité de vie de ces peuples : ce que les Chrestiens feroient si Dieu ne les avoit polis par la cognoissance de son nom & lumiere de la foy. J'ai iugé que ce liure pourroit estre utile au public. En foy de quoy j'ay signé de ma main, ce vingt septiesme iour de Decembre 1634. A nostre Conuent de Paris.

F. ANGE CARRIER
qui supra

|| EXTRAICT DU PRIUILEGE DU ROY. xxvii

Par grace & priuilege du Roy, donné a Paris le 17 iour de May 1635. signé par le Roy en son conseil, Croiset, & scellé du grand sceau de cire jaulne, il est permis à Fr. Gabriel Sagard, Theodat, Religieux Recollet, de faire imprimer un liure intitulé, *Histoire du Canada, ou les voyages que les Freres Mineurs Recollets y ont faits en diuers temps pour la conuersion des Sauvages avec ung dictionnaire des langues Françoisse, Huronne & Canadienne.* Et defenses à tous Imprimeurs & libraires de ce Royaume, pays & terres de nostre obeyssance d'imprimer ledit liure, d'en vendre, ny distribuer d'autre impression

que celle que ledit Fr. Gabriel Sagard Theodat, aura fait imprimer durant le temps de six ans, à compter du iour que la premiere impression fera acheuée, sur peine de confiscation des exemplaires, de deux mille liures d'amende, & de tous despens, dommages & interests, ainsi que plus au long est contenu audit Priuilege.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le dernier Aoust 1636.

xxviii || Et ledit Fr. Gabriel Sagard, a transporté le droit de son Priuilege à Claude Sonnius Marchand Libraire à Paris, pour en iouyr selon la teneur d'iceluy.

I

HISTOIRE
DU CANADA
ET
VOYAGES DES PERES RECOLLECTS
EN LA
NOUVELLE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

*Diuers motifs des voyageurs & de l'intention des
F.F. Mineurs Recollects à l'entreprinse de leurs
voyages ez païs des Canadiens & Hurons.*

CHAPITRE I.

La pratique de voyager d'un païs en un autre est fondée sur diuers motifs & desseins. Les uns y sont poussés par une certaine instabilité & inquietude d'esprit qui ne leur permet d'arrester long temps en un mesme lieu comme un Caïn || lequel après auoir commis ce meschant acte de fraticide, qu'il tua par enuie de ce qu'il estoit plus homme de bien que luy, & fauori de Dieu, en demeura tout troublé & plein d'inquietude (effect du peché) qui le rendit vagabond & errant par le monde, sans sçauoir où il alloit que pour penser éuiter le courroux & la vengeance de Dieu avec

2

la mort, qui * à toute heure il apprehendoit & luy aduint en punition de son forfait.

Les autres voyagent par neceſſité comme un Abraham & ſon fils Iſaac pour eüter la famine, ſortent de la terre de Chanaan, l'un pour aller en Egypte, & l'autre en la terre des Philiftins, car la famine & la neceſſité eſt une maraſtre ſi preſſante & facheuſe, qu'elle conduit les plus foibles au tombeau & contrainct les plus robuſtes à de longs voyages pour trouver remede à leur neceſſité.

Les autres ſortent de leur païs attirez par le profit & gain temporel, comme les Marchands qui courent d'un polle à l'autre, la mer & la terre, l'Orient & l'Occident, le Septentrion & le Midy, pour paruenir à leur deſir infatiable d'amaſſer richeſſes.

D'autres ſont portez d'un deſir d'apprendre en voyageant, comme Epimenide Peintre, lequel partit de Rhodes, & s'en alla en Aſie, là où il demeura long-temps, puis s'en reuint à Rhodes, ſans que iamais perſonne luy entendit dire aucune choſe de ce qu'il
3 auoit veu & faiſt en Aſie, de quoy s'es || merueille-
lant les Rhodiens, le prierent qu'il leur vouliſt conter quelque cas de ce qu'il auoit veu, auſquels il reſpondit en telle ſorte: i'allay dix ans ſur la mer pour me faciliter à patir, ie demeuray autre * dix ans en Aſie pour apprendre à peindre, & fix autres eſtudiay en Grece pour accouſtumer à me taire, & partant n'eſperez pas grand diſcours de moy; ce qu'ayant dit il ſe teut; & laiſſa les autres dans leur bon appetit, ce qui me fait reſouuenir de ce qui m'a eſté dit depuis peu, que la Royne d'Eſpagne à preſent regnante, ayant

esté pour entrer dans l'un de nos Conuents & sceut qu'il estoit l'heure du silence, se donna la patience d'attendre dans l'Eglise que les Religieux l'appellassent, sans s'en plaindre d'un petit mot.

Il y en a d'autres qui veulent courir les mers & la terre pour se rendre plus illustres & diuins entre les hommes, par la cognoissance des choses les plus belles & magnifiques de l'uniuers, comme un Apollonius Thianeus, lequel ayant tournoyé toute l'Asie, l'Afrique & l'Europe, depuis le pont du Nil où fut Alexandre, iusques en Gades où sont les colonnes d'Hercules, estant arriué en Ephese au Temple de Diane, les Prestres de la Deesse luy demanderent qui estoit la chose de laquelle il s'esmerueilloit plus par le monde: car il est certain que l'homme qui a beaucoup veu, note plus une chose que l'autre.

Et combien que ce Philosophe fust || plus estimé en 4
faict qu'en parolle, si leur fit-il ceste responce digne d'estre nottée. Prestres sacrez, i'ay cheminé longuement par les Royaumes des Gaulois, des Anglois, des Espagnols, des Germains, des Latins, des Lidians, des Hébreux, des Phrigiens, des Corinthiens, & des Perses, mesme par le grand Royaume des Indiens, que i'appelle le Royaume sur tous les autres Royaumes, car luy seul vaut mieux que tous les autres ioincts ensemble: mais ie vous aduise qu'ils sont tous differens; à sçauoir en langages, personnages, bestes, metaux, eaux, chairs, coustumes, loix, terres, edifices, vestemens, contenances, & sur tout en Dieux & en temples, pour ce qu'il y a autant de difference d'un langage à autre, comme les Dieux & les temples d'Eu-

rope sont differens à ceux d'Asie. Toutesfois entre toutes les choses que i'ay veuës, de deux seules suis esmerueillé. La premiere est, que partout ou i'ay esté, i'ay tousiours veu le superbe commander à l'humble, le querelleux au pacifique, le tyran au iuste, le cruel au pitoyable, le coüard au hardy, l'ignorant au sçavant; & le pis encores, i'ay veu les plus grands larrons pendre les plus innocens. La seconde chose dont ie me suis esmerueillé, est qu'en tant de païs que i'ay trauerfé, ie n'ay sceu parler à ung homme perpetuel, ains les ay trouué tous mortels, prenans fin aussi tost
5 le moindre, que le plus || grand; car maints sont mis du soir en la sepulture que le iour pensoient auoir la vie plus asseurée.

Il y en a d'autres qui voyagent par une sainte deuotion de visiter les saints lieux, comme un S. Hierosme la terre Sainte. Et les autres pour porter le flambeau de l'Euangile par tout le monde, suiuant le commandement que le Sauueur donna à ses Apostres. Allez par tout le monde, & preschez l'Euangile à toute creature. C'est ce dernier motif qui sous la sainte obediace nous a fait entreprendre le voyage des Hurons & Canadiens, non à la maniere d'Appolonius, pour y polir nos esprits & en deuenir plus sages & considerables entre les hommes, mais pour en secourant nos freres du Canada, y porter le flambeau de la cognoissance du fils de Dieu, & en chasser les tenebres de la barbarie & infidelité, afin que comme nos peres de nostre Seraphique Ordre de S. François auoient les premiers porté l'Euangile dans les Indes Orientales & Occidentales, & arboré l'estendart de nos-

tre redemption ès peuples qui n'en auoient iamais ouy parler ny eu cognoissance, à leur imitation nous y portassions nostre zele & deuotion, afin de faire la mesme conqueste, & eriger les mesmes trophées de nostre salut, où le diable auoit demeuré paisible iusques à present.

Ce n'a donc pas esté pour aucun autre interest que celui de Dieu & la conuersion des || Sauuages, que nous auons visité ces larges Prouinces, où la barbarie & la brutalité y ont pris tels avantages, que la fuite de ce discours vous donnera en l'ame quelque compassion de la misere & aueuglement de ces pauvres peuples, où ie vous feray voir quelles obligations nous auons à nostre bon Iesus, de nous auoir delivrez de telles tenebres & brutalité, & poly nostre esprit iusques à le pouuoir cognoistre, aymer & esperer l'adoption de ses enfans : vous verrez comme un tableau de relief & en riche taille-douce, la misere de la nature humaine, vitiée en son origine, priuée de la culture de la foy, destituée des bonnes mœurs, & en proye à la plus funeste barbarie que l'esloignement de la lumiere celeste peut grotesquement concevoir. Le recit vous en fera d'autant plus agreable par la diuersité des choses que ie vous raconteray auoir remarquées pendant plus de quatorze années que nos freres y ont demeuré, que ie me promets que la compassion que vous prendrez de la misere de ceux qui participent avec vous de la nature humaine, tireront de vos cœurs des vœux, des larmes, & des soursours, pour coniurer le ciel à lancer sur ces cœurs des lumieres celestes, qui seules les peuuent affranchir de la captiuité du diable, em-

- bellir leurs raisons de discours salutaires, & polir leur rude barbarie de la politesse des bonnes mœurs, afin qu'ayant cognu qu'ils sont hommes, ils puissent
- 7 || deuenir Chrestiens, & participer avec vous de cette foy qui nous honore du riche tiltre d'enfans de Dieu, coheritiers avec nostre doux Iesus, de l'heritage qu'il nous a acquis au prix de son sang, où se trouuera cette immortalité veritable, que la vanité d'Appolonius après tant de voyages, n'auoit peu trouver en terre, où aussi elle n'a garde de se pouuoir trouuer.
-

*Comme les Religieux ont partout esté les premiers
employez à la conqueſte des ames, & de la Miſſion
des Peres Recollets en Canada.*

CHAPITRE II.

La diuine prouidence a diſpoſé ainſi des choſes, que tous ceux qu'il a enuoyé à la conqueſte des ames fidelles, ont eſté Apoſtres ou gens Apoſtoliques. La doctrine & ſaincteté deſquels il a pleu à Dieu de confirmer par miracles authentiques & irreprochables, & depuis l'an 600 à peine ſe trouuera il aucune conuerſion de peuples infidelles, qui n'ait eſté entrepriſe par des Religieux, faiſans profeſſion d'obeiſſance, pauureté & chaſteté, & ſi vous prenez la peine de lire les hiſtoriens vous verrez qu'il n'y a coin où l'Euangile

ait esté presché depuis || quatre cens ans, que ce n'ait 8
esté des Religieux de Sainct François qui en ayent
faict l'ouverture aux despens de leur propre vie.

Les Religieux ont donc cet aduantage & prerogative
par dessus tous les Ecclesiastiques seculiers, qu'ils ont
partout esté les premiers à passer les mers, s'exposer aux
perils & porter l'Euangile de Nostre Seigneur en toutes
les nations de la terre habitable, où ils ont exercé indif-
feremment toutes les fonctions de Curé ou Pasteur,
administrant les Sacremens, comme il estoit bien ne-
cessaire, puisqu'eux seuls s'estoient employez & s'em-
ploient à la conuersion des infidelles & barbares, de
forte que l'on peut dire que sans les Religieux les deux
Indes, & le reste des peuples barbares conuertis, fe-
roient encores à conuertir, & que les Eueschés qui y
sont à present, y ont esté establies de l'autorité des
Papes par les Religieux qui y ont esté les premiers
Euesques, comme ils y auoient esté les premiers Pre-
dicateurs après les Apostres, & où les Apostres mesmes
n'auoient point penetré.

A la verité le temps qui deuoit nous auoir rendu
sages, n'a pu qu'après de longues années faire co-
gnoistre à nos Marchands François, qui auoient la
traicte & le gouuernement du grand fleuve de Canada
(descouvert depuis l'an 1535 par Jacques Cartier) que
sans l'ayde de quelques colonies de bons & vertueux
Catholiques, ils n'y pouuoient || rien aduancer. La 9
seule auarice leur faisoit passer la mer pour en rap-
porter des pelleteries, & les huguenots & heretiques
participoient egallement du profitauec les Catholiques;
si les Catholiques auoient un Prestre, les huguenots

auoient un Ministre, & pendant qu'ils s'amusoient à leur dispute, les Sauvages restoient confirmez dans leur irreligion pour voir & se scandalizer des disputes de religion, car ils ne sont pas bestes iusques là, qu'ils ne voyent bien nos differents & ceux qui sont le signe de la S. Croix ou non, comme ils m'ont eu dit quelquefois.

En ces commencemens que les François furent vers l'Acadie; il arriua qu'un Prestre & un Ministre moururent presque en mesme temps, les matelots qui les enterrent, les mirent tous deux dans une mesme fosse, pour veoir si morts ils demeureroient en paix, puisque viuants ils ne s'estoient pû accorder, toutes choses se tournoient en risée, les Catholiques sans deuotion s'accommodoient aysement à l'humeur des huguenots, & ces heretiques malicieux se maintenoient dans leur vie libertine, point d'obstacle ny d'empeschement à leur tyrannie qui forçoit mesme les Catholiques d'assister à leurs prieres & chants de Marot, autrement ils n'estoient point admis dans leurs vaisseaux ny employez en leurs manufactures, de quoy ie me suis sou-
10 uente fois plaint, mais en vain, car || Dieu n'est pas respecté iusques là, que son Eglise ait partout le dessus.

C'estoit une chose digne de compassion de veoir tant de defordres, la terre ne se cultiuoit point, le païs ne s'habituoit * pas, & point du tout de conuersion ny d'enüie de conuertir, & neantmoins à ouyr les Marchands vous eussiez dit qu'ils n'aspiroient rien tant que la gloire de Dieu, la conuersion des Sauvages & le bien du païs, ie veux bien croire qu'ils eussent

quelque bonne volonté & eussent esté bien ayse d'y veoir de l'aduancement, mais tousiours sans effect, à cause de leur interest temporel auquel ils estoient attachez principalement.

Ces belles apparences firent refoudre le Sieur Houel, secretaire du Roy, personnage tres-affectionné au service de Nostre Seigneur d'estre de la partie, & s'associer avec eux, mais comme il estoit homme iudicieux & dans le dessein d'une personne qui ne respiroit rien moins que ses propres interests, il reconnut aussitost les deffauts de la Compagnie, à laquelle il proposa que sans Religieux rien ne se pouuoit aduancer ny esperer, & que leur intention principale deuoit estre la gloire de Dieu & la conuersion des Sauuages, autrement Dieu ne benirait point leur labeur, car il faut premierement chercher le Royaume de Dieu & sa iustice, & puis toutes choses nous seront administrées

|| Ces messieurs trouuerent ces propositions bonnes, 11
aduouèrent leur manquement, & le prierent de faire choix avec eux, des Religieux les plus utiles & de moindre charge à la Compagnie pour cette Mission. La memoire encore toute recente des plus grands fruiçts que les Recollets auoient operé dans l'Amerique Orientale & au Royaume du Toxuqued'autres disent Voxu, qu'ils auoient depuis nagueres conuertý à la foy, leur fist iecter l'œil sur eux & s'adresser au R. P. Chapoin, Prouincial Recollets * de la Prouince de S. Denis, pour obtenir de luy quelque * Religieux pour une si necessaire & glorieuse Mission.

S'adressant à un Pere si zélé, ils n'en pouuoient

espérer que tout contentement, aussi en receurent ils les fruits qu'ils esperoient, i'auois l'honneur pour lors d'estre son compagnon & d'auoir part à ses soins, aussi me fist-il la faueur de m'en communiquer ses sentimens, & la bonne volonté qu'il auoit pour le service de nostre Seigneur en ceste affaire, i'eusse bien désiré deslors d'estre de la partie, si ma bonne volonté & mon insuffisance eussent merité cette grace, mais il en falloit de meilleurs que moy & capables d'un plus grand service, & par ainsi il me fallut auoir patience iusqu'en un autre temps, que Dieu couurit d'un voile mes imperfections & furent nommez pour la Mission, le R. Pere Denis Jamet, pour Commissaire
12 le || P. Jean Dolbeau, pour successeur en cas de mort, le P. Joseph le Caron, & le P. F. Pacifique du Pleffis, qui furent les quatre premiers Religieux qui passerent la mer pour la conuersion des peuples du Canada.

Mais pour ce que la chose estoit d'importance & qu'elle ne pouuoit estre bien faicte que par les voyes ordinaires & bien seantes aux Religieux de S. François, nous eufmes recours à Sa Sainteté pour en auoir les permissions necessaires, lequel agreant nostre zele en escriuit à son Nonce residant en Cour de France, duquel nosdits Religieux destinez pour la Mission receurent avec sa benediction, une permission verbale d'aller dans les terres infidelles & Canadiennes pour trauailler à leur conuersion, en attendant le Bref que par negligence on ne receut que deux ou trois ans après nostre entrée au Canada comme il se verra cy après.

Guydo Bentivole, par la grace de Dieu & du S.

Siege Apostolique Archeuesque de Rhodes, de la part de nostre S. Père le Pape Paul cinquiesme au Tres-Chrestien Roy de France & de Nauarre Louys treiziesme, Nonce Apostolique &c., & spécialement choisi, commis & deputed de par nostre S. Père Paul cinq, pour Iuge ou Commissaire en ces quartiers. A N. bien aimé || le Venerable Pere Ioseph le Caron Prestre, Religieux profez Recollet de l'Ordre de S. François, Prouince de Paris, ou S. Denis, & à tous autres Peres & Freres Recollets profez dudit Ordre de S. François constituez en l'ordre sacré de Prestriſe & Confesseurs approuuez par l'ordinaire, lesquels sont sur le point de recevoir Mission & obediencia de leur Pere Prouincial, pour s'acheminer avec vous en quelques contrées des Payens & infidelles pour moienner leur conuerſion à la vraye foy & Religion Catholique, où que vous pouvez prendre avec la permission & licence du susdit Pere Prouincial, salut & sincere dilection en nostre Seigneur. Vous pourrez ſçauoir qu'autrefois le Reuerendiſſime Archeuesque Comte de Lyon, Ambassadeur de Sa Maieſté Tres-Chrestienne vers Nostre S. Pere, ayant requis le S. Siege Apostolique & supplié sa Saincteté, que sous le bon plaisir de sadite Saincteté, & avec les conditions cy deſſous ecrites, il fut loisible au Reuerend Pere Prouincial des Religieux Recollets du susdit Ordre S. François, d'enuoyer quelques Religieux du meſme Ordre & de sa Prouince de S. Denis en France, lesquels fussent suffisans & idoines pour || prescher & estendre la foy Catholique dans les terres & regions infi-

13

14

delles, & d'autant que cest œuvre estoit de foy meri-
toire, & qu'il auoit pleu à sadite Saincteté de nous
donner plein pouuoir de conceder les moyens com-
petens & necessaires pour l'exécution de tout ce que
dessus par les causes & raisons sus alleguées, par au-
thorité & commission Apostolique, nous auons donné
& accordé, donnons & accordons à vostre R. P. Pro-
uincial, & à vous qui auez esté nommez, choisis & de-
putez par luy, les facultez & priuileges suiuiants,
desquels vous pourrez vous seruir & preualoir au
cas que dans ces lieux, il ne se trouue personne qui
en aye de semblables & dont le temps ne soit encore
expiré, & pour le temps seulement que vous, frere
Ioseph Caron & vos associez demeurerez dans ces
pays de payens & infidelles, & sont les susdit* Pri-
uileges de la teneur, vertu & pouuoir qui s'ensuit,
sçauoir est, de receuoir tous les enfans nais de pa-
rens fidelles & infidelles, & tous autres de quelque
condition qui soyent, lesquels après auoir promis de
garder & obseruer tout ce qui doit estre gardé &
obserué par les fidelles, voudront embrasser la ve-
rité de la foy Chrestienne & Catholique, de bap- ||
15 tizer mesmes hors les Eglises en cas de necessité,
d'entendre les confessions des penitens, & icelles
diligemment entenduës, après leur auoir imposé
une penitence salutaire selon leurs fautes, & enioint
ce qui doit estre enioint en conscience, les deslier &
absoudre de toutes sentences d'excommunication &
autres censures Ecclesiastiques, comme aussi de
toutes sortes de crimes, excez & delicts, mesme des
reseruez au Siège Apostolique & de ceux qui sont

contenus dans les lettres lesquelles ont accoustumé d'estre leuës le iour du Ieudy saint, d'administrer les Sacremens d'Eucharistie, Mariage & extrême Onction, de benir toute sortes de paremens, vases & ornemens où l'onction sacrée n'est pas neceffaire, de dispenser gratuitement les nouueaux conuertis qui auroient contracté ou voudroient contracter Mariage en quelque degré de consanguinité & affinité que ce soit, sauf au premier & second, ou entre ascendans & descendans, pourueu que les femmes n'ayent point esté rauies, que les deux parties qui auroient contracté ou voudroient contracter soient Catholiques, & qu'il y ait iuste cause tant pour les mariages des-ja contractez, || que pour 16
ceux que l'on desire contracter, declarer & prononcer les enfans nais & issus de tels Mariages legitimes. D'auoir un Autel que vous puissiez porter avec bienseance, & sur iceluy celebrer ès lieux decens & honestes où la commodité des Eglises vous manquera.

En foy & tesmoignage de tout ce que dessus, nous auons commandé les presentes lettres soubscrites & soubsignées de nostre main, estre faites, signées & scellées de nostre seau par nos aimez Louys Sauamutius, nostre Auditeur & Docteur en l'un & l'autre droit & messire Thomas Gallot clerc à Paris licencié ès droicts canon & civil, Notaire public & iuré tant de l'autorité Apostolique que de la venerable cour Episcopale de Paris, & suiuant l'Edit du Roy descrit & immatriculé ès Registres de l'Euesché & Cour de Parlement de Paris, demurant ausdit Paris, rue Neuue Nostre-Dame, & nostre Notaire en

ce quartier. Donné à Paris l'an de Nostre Seigneur mille six cens dix-huit le vingtiesme du mois de Mars. Ainsi signé G. Archeuesque de Rhodes, Nonce Apostolique & plus bas par commandement du susdit
17 *Illustrissime || Reuerendissime Seigneur, Nonce Apostolique & Commissaire delegué, Th. Gallot Notaire public comme dessus, & Louys Sauanutius Auditeur.*

En suite de la permission de sa Saintete donnée à nos Peres, i'ay trouué coppie d'une lettre patente du Roy, par laquelle sa Maïeste donne la mesme permission à nostre R. P. Prouincial de la Prouince de S. Denis, privatiuement à tous autres, de pouuoir envoyer des Religieux Mineurs Recollects dans les terres du Canada pour la conuersion des Sauuages, & qu'aucun autre du mesme Ordre n'y puisse aller qu'avec sa permission & sous son obediencce, pour euitier aux desordres & confusions que la diuersité des commissions & superiorité pourroit apporter, dont voicy la teneur de la patente.

Louis par la grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre. A tous ceux qui ces presentes lettres verront salut. Les feuz Roys nos predecesseurs se sont acquis le tiltre & qualité de Tres-Chrestien en procurant l'exaltation de la sainte foy Catholique, Apostolique & Romaine, & en la deffendant de toutes oppressions, maintenant les Ecclesiastiques en leurs
18 *droits, & receuans en leur Royaume tous les Ordres de Religieux, qui avec une pureté de vie se mettoient à enseigner les peuples & les endoctriner, tant de viue voix que par exemple. Et soit ainsi que nous soyons remplis d'un extreme desir de nous maintenir*

& conferuer ledit tiltre de *Tres-Chrestien*, comme le plus riche fleuron de nostre couronne, & avec lequel nous esperons que toutes nos actions prospereront, voulans non seulement imiter en tout ce qui nous sera possible nosdits predecesseurs, mais mesmes les surpasser en desir d'establir ladite foy Catholique, & icelle faire annoncer ès terres loingtaines, barbares & estrangeres où le S. nom de Dieu n'est point inuoué. Nostre cher & deuot Orateur, le Pere Prouincial de la Prouince de S. Denis en France, des Religieux de S. François de l'estroide obseruance vulgairement appelez Recollets, se soit cy-deuant, & en secondant nos desirs, offert d'enuoyer ès pais de Canada des Religieux dudit Ordre, pour y prescher le saint Euangile & amener à la sainte foy, les ames des habitants dudit pais, qui sont errantes & vagabondes dans leurs fantasies, n'ayans aucune cognoissance du vray Dieu, & à cest effect y en ayant en || uoyé nombre, leur la-
19
beur (par la grace de Dieu) n'auroit point esté inutile, au contraire quelqu'uns * desdits habitants de Canada recognoissans leur viel erreur ont embrassé avec ardeur la sainte Foy & y ont receu le saint Baptesme, nouuelle qui nous a esté aussi agreable qu'aucune qui nous peult arriuer, & ne reste à present qu'à affermir ce qui a esté commencé par lesdits Religieux, ce qui ne peut mieux estre qu'en permettant ausdits Religieux de continuer ensemble de s'habituer audit pays & y bastir autant de conuents qu'ils iugeront estre necessaires selon les temps & lieux, tous lesquels conuents, monasteres & Reli-

gieux feront sous l'obedience dudit Pere Prouincial de la Prouince de S. Denis en France & non d'autre, & ce pour empescher toute confusion qui pourroit suruenir, si chaque Religieux à son premier mouuement se portoit de passer audit pays de Canada, à quoy desirans remedier pour l'aduenir, nous auons dit & déclaré, disons & declarons par ces presentes signées de nostre main, nostre intention & volonté estre que le Pere Prouincial de ladite Prouince de S. Denis en France seul, puisse
20 & luy soit loisible d'enuoyer audit pays de Canada, autant de ses Religieux Recollets qu'il iugera estre necessaire, & quand bon luy semblera, ausquels Religieux Recollets nous auons permis & permettons par cesdites presentes de soy habiter audit pays de Canada, & y faire construire & bastir un ou plusieurs conuents & monasteres, selon & ainsi qu'ils iugeront estre à faire & auquel pays de Canada aucuns autres Religieux Recollets ne pourront aller, si ce n'est par l'obedience qui leur sera donnée par ledit Prouincial de ladite Prouince de saint Denis en France, & ce afin d'euiter toute dissention qui pourroit suruenir, faisant deffence à tous les maistres des ports & hautes de permettre qu'aucuns Religieux de l'Ordre de S. François s'embarquent pour passer & aller audit pays de Canada, sinon sous l'obedience dudit Prouincial & de celui qu'il commettra pour superieur. Et en tesmoignant plus particulièrement nostre affection enuers lesdits Religieux, nous auons iceux, ensemble leurs conuents & monasteres pris en nostre protection & sauuegar-

de. Si donnons en mandement à nostre tres-cher & aymé cousin le sieur de Montmorency Admiral de France ou ses Lieutenants sur tous les ports || & 21
*haures de cestuy nostre Royaume, & à tous nos autres iusticiers, & officiers qu'il appartiendra, que le contenu cy-dessus ils ayent à faire garder & observer de point en point selon la forme & teneur, & faire publier ces presentes par tous les ports & haures, & lieux de leurs iurisdicitions, sans permettre qu'il y soit contrevenu. Mandons en outre à nostre Viceroy de Canada, ses Lieutenants ou autres nos officiers des lieux, qu'ils ayent à maintenir lesdits Religieux Recollets de ladite Prouince de Saint Denis en France audit pays, sans qu'ils y en puissent recevoir aucuns qui n'ayent l'obedience dudit Prouincial de la Prouince de France tenant au surplus la main à l'exécution de ceste nostre volonté, non obstant quelconque * lettres à ce contraires, ausquelles nous auons desrogé & desrogeons par cesdites presentes. Car tel est nostre plaisir. En tesmoing de quoy nous auons faict mettre nostre seal à cesdites presentes donné.*

Voila toutes les pièces principales & necessaires, que l'on pouuoit desirer des puissances souveraines iointes à l'autorité de nostre R. P. Prouincial, pour pouvoir affermir & rendre assésurée une si glorieuse & meritoire || Mission, de laquelle le Saint-Esprit auoit esté 22
le premier autheur & inspirateur comme d'une œuvre qui estoit toute de luy & non des hommes, car qui peut aller à Iesus si Dieu ne l'attire.

De l'embarquement des quatre premiers Recollets, qui annoncerent la parolle de Dieu en Canada. La maniere de cabaner des Montagnais, où le P. Dolbeau hyuerna & le P. Ioseph aux hurons.

CHAPITRE III.

Ces bons Peres s'estant tous disposez par frequentes oraisons & bonnes œuures à une entreprise si pieuse & meritoire, se mirent en chemin pour commencer leur glorieux voyage, à pied & sans argent à l'Apôstolique selon la coustume des vrais freres Mineurs, & s'embarquerent à Honfleur l'an 1615, le 24 d'Auril enuiron les cinq heures du soir que le vent & la marée leur estoient fauorables.

Dieu qui leur auoit donné ce bon sentiment & la volonté d'entreprendre ce penible voyage, leur fist aussi la grace de passer ce grand Ocean & d'arriuer heureusement à la Rade de Tadoussac où ils prirent quelques heures de repos, & de là coulerent dans le port
23 à la fa||ueur de la marée où ils mouillerent l'anchre le 25 de May iour de la translation de nostre Pere S. François qui fut pris à bonne augure.

Si-tost que ces bons Peres furent à terre ils rendirent graces à Dieu de les auoir assisté & conduit si à propos au port de salut, & ayant donné un peu de respis à leur corps fatigué des tourmentes & vapeurs de la mer, ils considerent * la contrée, laquelle ils trouuerent d'abord fort sterile, seiche, deserte & pleine

de montagnes & rochers avec une solitude si profonde qu'il leur sembloit estre au milieu des deserts de l'Arabie pierreuse, ils auoient desia veüs plus de cent cinquante lieuës de païs aussi miserable & affreux, & doutoient encöre que le reste du Canada fut de mesme, neantmoins à tout euenement ils se resolurent d'y demeurer sous l'esperance que Nostre Seigneur leur feroit descouurir quelque lieu propre pour si establiir, comme il a faict avec le contentement & consolation interieure de tous ceux qui y ont faict quelque seiour.

Il me souuient que lors que i'estois en mer pour le mesme voyage, que plusieurs Huguenots sembloient auoir pris à tasche de me descrier la laideur du païs, & disoient qu'à la premiere veüe i'en conceurois un desplaisir fort grand à l'encontre de tous ceux qui n'auoient porté à un si laborieux voyage où rien n'estoit capable de pouuoir contenter en son obiect, les yeux ny l'esprit de qui que ce fut; mais au contraire ie m'y trouuay fort satisfait & pre-||nois un singulier plaisir de voir ces solitudes, comme i'eusse peu faire les aspres deserts de la Thebayde où residoient anciennement ces grands peres Hermites & Anacorettes. 24

Le R. P. Dolbëau après auoir seiourné un iour ou deux à Tadoussac, partit pour Kebec dans la premiere barque qui se mit à voile, & les autres peres cinq ou six iours après dans d'autres vaisseaux pour le mesme lieu. Dès qu'ils arriuerent au Cap de Tourmente & veu ces belles prairies esmaillées en Esté de quantité de petites fleurettes, les bonnes terres de Kebec, & l'agreable contrée où est à present basti

nostre petit conuent, ils reprirent nouueau courage, iugerent la contrée bonne & capable d'y bastir, non seulement un Monastère de pauvres freres Mineurs, mais d'y establir des Colonies voir de très-bonnes villes & villages s'il plaisoit au Roy d'y contribuer de ses liberalitez royales & aux marchands une partie du profit qu'ils en retirent tous les ans, qui leur vaudroit au double à l'aduenir.

La premiere chose que ce bon Pere fist estant arriué à Kebec, fut de rendre graces à Dieu, disposer une chapelle pour y celebrer la S. Messe, & des chambrettes pour se loger, mais comme en un païs tres-pauvre beaucoup de choses luy manquans * il auoit recours à la patience du pauvre Iesus dans la creiche de Bethleem. Il y dit la premiere Messe le 25 iour de
25 Iuin de la mesme année & nos autres Reli-||gieux en suite, avec des contentemens d'esprit qui ne se peuvent expliquer, les larmes leur en decouloient des yeux de ioye, il leur estoit aduis d'auoir trouué le Paradis dans ce païs sauuage où ils esperoient attirer les Anges à leur secours pour la conuersion de ce pauvre peuple plus ignorant que meschant.

Mais comment & par quelle inuention pourrons nous faire comprendre à une infinité de Prestres & Religieux les merites & les graces qui accompagnent inseparablement ceste diuine Mission, la plupart craignent de patir & ne veulent mettre en compromis leur petite consolation. Toute la France bouillonne de Religieux, de Beneficiers & de Prestres seculiers, mais peu se peinent pour le salut des meschans. Il y en a une infinité qui demeurent icy oyifs mangeans

le bien des pauvres & courans les benefices, que* s'ils passioient aux Indes & dans les païs infidelles y pourroient profiter & pour eux & pour autrui, mais il y a tousiours ce mais, nous ne voulons rien endurer, fuyons le martyre & prenons des excuses qu'il y a assez à trauailler icy où la vanité & le vice a pris tel pied qu'il semble incorrigible & se va dilatant comme une mauuaise racine. Il y resteroit tousiours assez d'ouuriers neantmoins quand la moitié de tous les Religieux & des Prestres seculiers seroient enuoiez prescher la foy aux Gentils, qui manquent de ce que nous auons de trop icy, mais il faudroit que ceste eslection se fist des plus vertueux, pour || qu'un aueugle conduit par un autre aueugle ne tombent tous deux dans le fossé. 26

Nos Religieux de Kebec, ayans tout leur petit faict disposé dans l'habitation, aduiferent aux moyens de profiter non seulement aux François, ausquels ils seruoient des-ia de Chappelains, Curez & Religieux, leur conferans tous les Sacremens, mais principalement aux Sauvages, pour le salut & conuersion desquels ils s'estoient particulierement acheminez en leur païs.

Le P. Dolbeau tousiours plein de zele, prit le premier l'effor pour les Montagnais, car il ne pouuoit viure sans exercer la charité laquelle Dieu auoit infusé dans son ame. Il partit le second iour de Decembre pour y cabaner, apprendre leur langue, les catechiser & courir les bois avec eux, mais ayans par la grace de Dieu surmonté toutes les autres difficultés qui se rencontrent en semblables occasions, la fumée

qui est en grande abondance dans leurs cabanes, notamment lors qu'il fait un temps nebuleux & de neige, luy pensa perdre la veuë qu'il n'auoit des-ja gueres bonne, & fut plusieurs iours sans pouuoir ouurir les yeux qui luy faisoient une douleur extreme, tellement que dans l'apprehension que ce mal augmentast il fut contraint de les quitter après deux mois de temps & reuenir à l'habitation viure avec ses freres, car nostre Seigneur ne demandoit pas de luy la perte
27 de sa veuë, ains qu'en le seruant il mesnageat prudemment sa santé laquelle est necessaire dans un si grand trauail.

Or quelqu'un me pourroit demander la raison pourquoy il auoit plustot choisi l'Hyuer, temps fort incommode & fascheux pour aller avec eux, que la saison d'Esté plus gaye & supportable à la piqueure des mousquites pres: La principale raison qu'on en peut donner est à mon aduis, que les Montagnais n'ont pas de quoy viure en Esté comme ils ont en Hyuer, car l'Eslan qui est leur principale manne ne se prend que pendant les grandes neiges qui tombent en abondance dans les montagnes du Nord, où ils font leur chasse au poil, & à cause d'icelles montagnes les Sauvages qui les hantent sont appelez Montagnais.

Ie ne scay si ie me trompe, mais il me semble que ces pauures gens viuent encore de la mesme sorte de nos premiers parens après le peché. Ils n'ont ny maison ny buron & ne s'arrestent en aucun lieu qu'où ils trouuent de quoy viure, la viande faillie ils leuent le camp qu'ils posent en autre endroit où ils croient trouuer de la beste, ou du poisson & quelques

racines, qui est ce de quoy ils vivent principalement.

Le Pere Ioseph le Caron touché du mesme zele du Pere Dolbeau, choisit pour son lot le país des Hurons auquel il s'achemina avec quelqu'uns de la nation qui estoient descendus à la traicte. De la façon qu'il fut traicté en son voyage & receu dans le país ie n'en scay pas les particularitez pour ne m'y estre pas || trouué, mais il m'a assuré qu'il souffrit en chemin, 28
autant que son naturel pouuoit porter, car outre toutes les difficultez des autres qu'il luy fallut deuorer, il eut tousiours l'auiron en main & nageoit comme les Sauvages, à quoy ie n'ay iamais esté obligé, autrement ie fusse mort en chemin, i'appelle mort en chemin non la mort mais une peine qui meust esté insupportable, puis que exempt de cest incommodité arrivant au port il ne me restoit plus que la peau & les os, dont ie m'estonne de la nature mesme, laquelle à son dire est tousiours sur le point de mourir & ne peut mourir tant elle se flatte elle-mesme. O mon Dieu que nous faisons souuent gagner le medecin sans cause vraye que de la seule imagination, qui nous persuade souuent des grands maux où il n'y en a que de bien petits.

Ce bon Pere fut grandement bien receu des Hurons à leur mode, & luy tesmoignerent l'ayse & le contentement qu'ils auoient de sa venue. Ils pensoient le loger dans leurs cabanes pour pouoir iouir plus commodement de sa presence, & de ses diuines instructions mais comme cela repugnoit à sa modestie religieuse, après les en auoir humblement remercié & remonstré que les choses qu'il auoit à traicter avec Dieu pour leur

29 salut, deuoient estre negociées en lieu de repos & hors le bruit des enfans, ils luy en accommoderent une à part à la portée de la fleche hors de leur village ou les Sauuages l'alloyent iournellement || visiter & luy de mesme leur rendoit leur visite dans leurs cabanes & par les bourgades où il se trouuoit souuent avec eux.

Il se transporta iusques à la nation des petuneux où il eut plus de peine que de consolation en la conuersation de ses barbares, qui ne luy firent aucun bon accueil ny demonstration que son voyage leur aggreait, peut estre par l'induction de leurs Medecins ou Magiciens, qui ne veulent point estre contrariez ny condamnez en leurs sottises. De maniere qu'après quelque peu de seiour ce bon Pere fut contraint de s'en retourner à ses Hurons où il seiourna iusque au temps qu'ils descendirent à la Traicte. Tellement que tout ce qu'il pû * faire en ce premier voyage, fust seulement de cognoistre les façons de faire de ce peuple, d'apprendre passablement leur langue & les disposer à une vie plus honneste & ciuile, qui n'estoit pas peu trauaillé en ce premier essay, car il ne faut pas tousiours reprendre & arguer au commencement, mais bien edifier & doucement captiuer en attendant le temps propre à la moisson qui doit estre arrousee des benedictions du Ciel & fomentée d'une sainte & agreable conuersation.

|| Comme le Pere Ioseph reuint en France & de son 30
retour en Canada avec le P. Paul Huet. Des
dangers qu'ils coururent en chemin & de la sainte
messe qu'ils celebrerent pour la premiere fois à
Tadoussac.

CHAPITRE IIII.

Le Pere Ioseph ayant passé une année entiere dans le païs des Hurons & faict tout ce qui estoit en luy pour les disposer à une vraye conuersion à laquelle peu de choses repugnent. Il iugea par les choses qu'il auoit veuës & recognues estre expedient de faire un voyage en France, pour en donner aduis à Messieurs de la Compagnie, afin qu'ils y pourueussent & donnassent les ordres necessaires pour une si belle moisson, de laquelle ils pourroient recueillir plus decouronnes & de gloire, que de toute autre action qu'ils embrassoient pour le Canada.

Ce bon Pere partit donc de son village pour Kebec le 20 de May 1616 dans l'un des canots Hurons destinez pour descendre à la Traicte, & firent tant par leurs diligences qu'ils arriuerent aux trois Riuieres le premier iour de Iuillet ensuiuant, où ils trouuerent le P. Dolbeau qui si estoit rendu dans les barques || 31
des nauires nouuellement arriuées de France pour la mesme Traicte.

Après qu'ils se furent entrefaluez & rendu les actions de graces à Dieu Nostre Seigneur, le bon Pere

Dolbeau leur apprit comme dès le 24 iour du mois de Mars passé, il auoit ensepulturé un François nommé Michel Colin avec les ceremonies usitées en la sainte Eglise Romaine, qui fut le premier qui receut cette grace là dans le païs.

La Traicte estant finie, tous se rendirent à Kebec l'unzième de Iuillet, d'où au 20 du mesme mois après auoir inuouqué l'assistance du S. Esprit, le Pere Ioseph se mit en chemin avec le Pere Denis Iamet pour Tadoussac, & de là pour la France dans les mesmes nauires nouvellement arriuées, qui furent conduits d'un vent si fauorable, qu'en moins de sept semaines ils se rendirent à Honfleur, où ayans rendu graces à ce Seigneur, qui les auoit preserué de tant de perils & hazards où ils s'estoient exposez pour son seruice, ils partirent pour Paris, où nous les irons reprendre presentement après que ie vous auray dit, que le 15 du mesme mois, le Pere Dolbeau donna pour la premiere fois l'Extreme-Onction à une femme nommée Marguerite Vienne, qui estoit arriuée la mesme année dans le Canada avec son mary pensans s'y habituer, mais qui tomba bientoit malade après son débarquement, & mourut la nuit du 19 puis enterrée sur le soir avec les ceremonies de la Sainte Eglise.

32 || Messieurs de le Societé furent fort ayse de voir le bon Pere Ioseph comme une personne de creance & d'apprendre de luy mesme du succez de son voyage, du bien qu'il leur faisoit esperer pour le spirituel & temporel du païs, & du zele qu'il auoit pour la conuersion des Sauuages, neantmoins avec tout cela, il ne

peut obtenir d'eux autre chose qu'un remerciement de ses trauuaux & une reïteration de leur bonne volonté à l'endroit de nos Peres, sans autre effect

C'est ce qui obligea ce bon Pere de chercher ailleurs le secours qu'il n'auoit pû trouuer en ceux qui y estoient obligez, & de penser de son retour en Canada en la compagnie du P. Paul Huet, puisque de parler de peuplades & de Colonies, estoit perdre temps, & glacer des cœurs des-ia assez peu eschauffez, iusques à ce qu'il pleut à Nostre Seigneur inspirer luy mesme les puïssances superieures d'y donner ordre, puisque les subalternes n'y vouloient entendre, & ne s'interessioient qu'à leur interest propre.

Tres-mal satisfaits & avec peu d'esperance pour l'aduenir, ils se mirent en chemin pour repasser la mer, & partirent du port de Honfleur dans le nauire du Capitaine Morel, Dieppois, l'unziesme iours* de Mars 1617. Il est vray que l'on a quelque fois le temps propre & fauorable nauigeant en mer; mais c'est dans une inconstance si grande & une bonace si subitement changeante, que l'on n'a pas à peine ||
gousté de l'agreable faueur d'un petit zephir qui enfle
doucement nos voiles, que l'on experimente les furies
de la mer, les flots bondissans & la cholere de quel-
que orage qui vous va menacant d'une prochaine
ruine.

33

C'est l'humeur de la mer, & l'instabilité des vents qui vous mettent souuent dans les extremitez du desespoir en l'esperance, & de la ioye dans la tristesse; ô bon Iesus la Croix & la douceur s'entresuiuent tousiours, & comme fidelles ne se quittent iamais

que pour un peu, c'est Lya & Rachelle, la laide & la belle, le bon & le mauvais temps, le soleil & la gresle.

Nos pauvres voyageurs n'y pensoient pas lors qu'après avoir vogué heureusement un long-temps ils se trouuerent enuironnez des glaces enuiron soixante lieuës au-deça du grand banc, qui leur fermerent entierement le passage de plus de cent lieuës d'estendues, sans qu'il y eut apparence aucune de pouuoir percer de si fortes murailles, ou d'exquiuier le malheur de ses rencontres, car les vents en auoient detaché des pieces & morceaux qui sembloient des villes & chasteaux, puissans au possible, & qui eut pû sans une assistance particuliere de Dieu, euter le choq de ses montagnes de glaces.

Tous pleuroient & s'affligeoient & n'y auoit celuy, qui ne fut dans les affres de la mort: ô bon Dieu disoient-ils, ayez pitié de nous, nous sommes perdus sans vostre secours, car les maux nous enuironnent de toutes parts, & puis les meilleurs Catholiques s'adressans à nos Peres, les prioient de les confesser & se || mettoient en estat comme s'ils deussent mourir, la femme du sieur Hebert ne se contenta pas d'estre elle mesme bien disposée, elle esleua encore ses deux enfans par les coutils pour receuoir leur benediction qu'un chacun imploroit.

Chose estrange, comme si le dyable eut minuté la ruyne totale de tous, plus les Catholiques se mettoient en estat de salut & s'humiloient * deuant Dieu, & plus les perils & dangers sembloient augmenter & les menacer d'une prochaine ruine.

Aux bons iours de Pasques mefine & à l'Ascension, Pentecofte, & autres feftes principales, c'estoit lorsqu'ils n'efperoient plus autre fepulture que le ventre despoiffons, puis que plus grands & eminents estoient les dangers & les tourmentes, que plus grandes estoient les feftes.

On auoit def-ia prié Dieu pour eux à Kebec les croyans morts & fubmergez, lorsque Dieu leur fist la grace de les deliurer & leur donner paffage pour Tadouffac, où ils arriuerent à bon port le 14 iour de Iuin, après auoir esté treize semaines & un iour en mer dans des continuelles apprehensions de la mort, & si fatiguez qu'ils n'en pouuoient plus.

D'exprimer les actions de graces qu'ils rendirent à Dieu, à la Vierge & aux Saincts, il feroit impossible, puisque leur obligation estoit comme des morts reffuscitez en vie par leur beneficence.

Le P. Ioseph monta à Kebec dans les premieres barques appareillées, pour aller || promptement as- 35
seurer les hyuernants de leur deliurance, & comme Dieu auoit eu soin d'eux au milieu de leurs plus grandes afflictions & les auoit protégé.

Le P. Paul resta à Tadouffac, où il celebra la sainte messe pour la premiere fois dans une chapelle qu'il bastit à l'ayde des Mattelots & du Capitaine Morrel, avec des rameaux & feuillages d'arbres le plus commodement que l'on peut. Pendant le S. Sacrifice deux hommes decemment vestus estoient à ses costés avec chacun un rameau en main pour en chasser les mousquites & cousins, qui donnoient une merueilleuse importunité au Prestre, & l'eussent aueuglé ou

faict quitter le S. Sacrifice fans ce remede qui est assez ordinaire & autant utile que facile.

Le Capitaine Morel fist en mesme temps tirer tous les canons de son bord, en action de grace & reiouissance de voir dire la Sainte Messe où iamais elle n'auoit esté celebrée, & après les prieres faictes, pour rendre le corps participant de la feste aussi bien que l'esprit, il donna à dîner à tous les Catholiques, & l'après midy on retourna de rechef dans la chapelle, chanter les vespres solemnellement, de maniere que cet aspre desert en ce iour là fut changé en un petit Paradis, où les louanges diuines retentissoient iusques au Ciel au lieu qu'auparauant on n'y entendoit que la voix des animaux qui couuent ces aspres solitudes.

36 Lorsqu'on batissoit la chappelle, il y auoit plaisir de voir les Sauuages se mettre en peine || pourquoy on vouloit là cabaner (pensant que ce fut pour une habitation), & disoient qu'est-ce que l'on pensoit faire de se mettre en lieu si miserable, où eux mesmes ne se cabanoient iamais (à cause des excessiues froidures) sinon pour la Traicte & la pesche & aucunement pour la chasse, qui n'estoit bonne que dedans les bois; mais quand ils eurent appris que c'estoit pour y chanter les loüanges de nostre Dieu, & pour le remercier d'auoir deliuré nos freres du peril des glaces, ils approuuerent nostre dessein & y voulurent assister eux mesmes (en dehors) avec une attention & un silence plus louable que celui des heretiques, qui en grondoient entre leurs dents.

Cette chappelle a subsisté plus de six années suspiéd, bien qu'elle ne fust bastie que de perches & de ra-

meaux comme i'ay dit, mais la modestie & retenuë de nos Sauvages n'est pas seulement considerable en cela, mais ce que i'admire encore dauantage, est : qu'ils ne touchent point aux barques ny aux chaloupes, que les François laissent sur la greue pendant les hyuers ; modestie que les François mesme n'auroient peut estre pas en pareille liberté, s'ils n'auoient l'exemple des Sauvages.

Il me semble que la Tourterelle & le Rossignol sont le vray symbole des reprouuez & predestinez, car la premiere ne faict que pleurer & l'autre de se resioir. Le iuste pâtit & le reprouué se resioit, l'un est toujours heureux & l'autre tousiours mal-heureux, mais ce tousiours n'est qu'un moment deuant l'eternité. O

|| mon Dieu voicy une verité cognuë de bien peu de personnes, car on ne faict estat aujourd'hui, que de ceux qui ont de quoy & qui sont en faueur, ô richesses & richars vous perirez, vous mourrez & serez enseuelis aux enfers, si vous usez mal des biens que Dieu vous a donné. Et vous ô Roys, oyez & entendez ; & vous ô Iuges de la terre apprenez que ceste puissance laquelle vous exercez maintenant, vous a esté donnée par ce Dieu tout puissant, qui demandera compte de toutes vos œuvres, & espluchera vos pensées, d'autant que vous estans les Ministres de son Royaume, n'aurez iugé selon droiture & equité ny gardé la loi de iustice, moins aussi cheminé conformément à la volonté de vostre Dieu, pourquoy bien-tost & fort horriblement, il s'apparoistra à Vous, à cause de la rigueur du iugement, qui sera faict à ceux là qui commandent : car la misericorde est pour les pauvres :

37

mais les puissans seront punis puissamment, pourquoy gardez-vous, vous autres qui aspirez au commandement, puisqu'il vous doit servir de condamnation.

Le bon Capitaine Morel, fort homme de bien & tresbon Catholique, estoit celuy par le moyen duquel nos Peres maintenoient un chacun dans leur deuoir & en bon Chrestien, car l'exemple d'un chef sert d'un grand commandement aux suiects, mais tous n'ensuiuoient pas neantmoins ses traces & ses conseils, pour ce que tous n'estoient pas Catholiques & seruiteurs de Dieu comme luy, comme il a bien tesmoigné du *depuis, aux
38 despens de sa propre || vie, en un voyage qu'il fit au Leuant, auquel ayant esté pris par les infidelles & barbares, on m'a dit qu'il fut par eux cruellement traicté, & enfin impallé pour n'auoir voulu renier la foy comme auoient faicts plusieurs de ses compagnons Mariniers, & partant peut estre conté au nombre des Martyrs.

L'ay dit cy-dessus qu'il semble que Dieu n'en vueille qu'aux bons, & laisse en prosperité les meschants, comme les prisonniers des Hurons qu'on engraisse pour le feu, mais c'est ce qui nous doit encourager & non point affliger, disans avec l'Apostre en toute humilité. A Dieu ne plaise que ie me glorifie en autre chose qu'en la Croix de mon Sauueur.

A mon voyage de la Nouuelle France ie communiquay souuent avec un bon Catholique nommé le Capitaine Cananee, qui auoit receu des disgraces en mer autant qu'homme de sa condition. Il auoit esté pris & repris des Pirates tant d'Alger qu'autres, qui l'auoient mis au blanc & reduit à seruir ceux qu'il auroit pû au-

paravant commander. Retournant de Canada pour la France le sieur de Caen General de la flotte luy donna le gouuernement & la conduite d'un petit nauire, avec 12 ou 13 Matelots Catholiques & huguenots pour conduire à Bordeaux.

Je desirois fort passer dans son bord, tant pour la deuotion que i'auois à la sainte Magdeleine de laquelle le vaisseau portoit le nom que pour le contentement particulier que ie receuois à la communication de ce bon & ver- || tueux Capitaine, mais ledit sieur de Caen 39 General & le sieur de Champlain avec quantité de nos amis me dissuaderent de m'embarquer dans un si petit vaisseau, plus aysé à perir qu'un plus grand, outre l'incommodité de balotage.

Je me resolus donc à leur conseil & me teins à ce qu'ils en voulurent, pendant que ce pauvre Cananee print vers la Manche la routte de Bordeaux, d'où nous ne l'eufmes pas à peine perdu de veuë qu'il fut enleué par les Turcs, & mené en captiuité, où il est mort comme ie croy en bon Chrestien, après auoir souffert au-delà des forces humaines, & gagné le Paradis par la Croix.

Faute d'alimens necessaires, la pluspart des François tomberent malades à Kebec. Deux de tuez par les Sauvages qui auoient encore dessein sur

*les autres & d'un huguenot qui voulut trop tard
différer sa conuersion.*

CHAPITRE V.

Les affaires du Capitaine Morel estant expédiées à Tadoussac, on se mist sous voile pour Kebec, où la nécessité de toutes choses commençoit à estre grande & importune aux hiuernants, qui ne furent neantmoins gueres foulagez pour la venuë des barques qui ne || donnerent pour tout rafraischissement, à 50 ou 60 personnes qu'ils estoient, qu'une petite barrique de lard, laquelle un homme seul porta sur son espaule depuis le port iusques à l'habitation, de maniere qu'auant la fin de l'année, ils tomberent presque tous malades de la faim & d'une certaine especede maladie qu'ils appellent le mal de terre, qui les rendoit miserables & languissans, & ce par la faute des chefs qui n'auoient pas fait cultiuer les terres, ou eu moyen de le faire.

Tout l'equipage estant arriué à Kebec, chacun se consola le mieux qu'il peut des biens de Dieu, car il n'y en auoit gueres d'autre, force croix & peu de pain. Le retour du P. Ioseph minuta un autre pareil voyage au P. Dolbeau qui croyoit y pouuoir dauantage, & représenter mieux les necessitez du païs, mais il eut affaire avec les mesmes esprits, & tousiours aussi mal disposez au bien, & partant n'y fist rien dauantage que perdre ses peines & s'en retourner de rechef en Canada en qualité de Commissaire avec le frere Modeste Guines, aussi mal-satisfait de ses messieurs qu'auoit esté le P. Ioseph.

Ce peu d'ordre les fist à la fin refoudre de recom-

mander le tout à Dieu, sans se plus attendre aux marchands, & faire de leur costé ce qu'ils pourroient, puisqu'il n'y auoit plus d'esperance de secours. En suite de quoy un chacun des Religieux se proposa un pieux & particulier exercice avec l'ordre du R. P. Commissaire, les uns d'allerhyuerner avec les Monta || 41
gnais, les autres d'administrer les Sacremens aux François, & ceux qui ne pouuoient davantage chantoient les loüanges de nostre Dieu en la petite Chappelle, instruisoient les Sauvages qui les venoient voir & vacquoient à la sainte Oraison, & à ce qui estoit des fonctions de Religieux.

Pendant le voyage du P. Dolbeau, le P. Ioseph fist le premier mariage qui se soit fait en Canada avec les ceremonies de la S. Eglise, entre Estienne Ionquest Normand, & Anne Hebert, fille aînée du sieur Hebert, qui depuis un an estoit arriué à Kebec, luy, sa femme, deux filles & un petit garçon, en intention de s'y habituer & y perseuerent encores à present, notwithstanding les grandes trauerses des anciens marchands qui les ont traictez avec toutes les rigueurs possibles, pensans peut estre leur faire perdre l'enuie d'y demeurer & à d'autres mesnages de s'y aller habituer qu'en condition de seruiteurs ou plustost d'esclaves, qui estoit une espece de cruauté aussi grande que de ne vouloir pas qu'un pauvre homme iouïsse du fruit de son travail. O Dieu partout les gros poissons mangent les petits.

Messieurs les nouveaux associez ont à present adoucy toutes ces rigueurs & donné tout suiet de contentement à ceste honneste famille qui n'est pas peu à son ayse, &

promettent encores de tres-fauorables conditions & un bon traictement à toutes les autres familles qui s'y voudront aller ranger qui de pauvres icy, se peuuent rendre là facilement accommodés, s'ils sont gens de
42 bien || & soigneux de trauailler, car les mauuais, ny les faineans, ne sont bons nulle part.

Pour un surcroy de mal-heur, avec les maladies & les necessitez qui estoient tres-grandes dans l'habitation, on estoit menacé de huit cens Sauuages de diuerses nations, qui s'estoient assemblez ès trois Riuieres à dessein de venir surprendre les François & leur couper à tous la gorge, pour preuenir la vengeance qu'ils eussent pû prendre de deux de leurs hommes tuez par les Montagnais enuiron la my A-
uril de l'an 1617.

Mais comme entre une multitude il est bien difficile qu'il n'y aye diuers aduis. Cette armée de Sauuages pour auoir esté trop long-temps à se refoudre de la maniere d'affaillir les François, en perdirent l'occasion, plus par diuine permission, que pour difficulté qu'il y eut d'auoir le dessus de ceux qui y estoient des-ja plus de demi morts de faim & abattus de foiblesse. Le Capitaine La Foriere (que i'ay fort cognu) fin & cault entre tous les Sauuages & capable de conduire quelque bonne entreprinse, voyant leur coup failli, & bien certain que les François auoient retrouué les corps morts sur le bord de la riuere, & sceu le mauuais dessein de leur assemblée, vint à l'habitation où un nommé Beauchefne commandoit pour lors, & faisant de l'effaré & comme ne sçachant pas que les François eussent des-ia esté aduertis, dit qu'il luy

vouloit parler en secret & à tous ceux de ses gens qui auoient de l'esprit, c'est-à-dire quelque autorité, || 43 charge ou office au Conseil, & que les autres n'en entendissent rien : voyez la finesse du bon homme, pour descourrir une chose qu'on sçauoit des-ia & qu'il ne pouuoit taire qu'en se rendant coupable.

Il leur dit donc, comme deux François auoient esté tuez par des Sauvages particuliers qu'il ne cognoissoit point, & de plus qu'il y auoit aux trois Riuieres environ huit cens ieunes hommes de diuerses nations, assemblez pour leur venir coure sus & se rendre maistre de l'habitation, & que pour son particulier il n'auoit iamais esté consentant d'une si meschante resolution, de laquelle il les auoit bien voulu aduertir, afin qu'ils se donnassent sur leur garde, & que pour un plus euident tesmoignage de sa fidelité, il vouloit cabaner auprès d'eux, & moyenner quelque accommodement entr'eux & les Sauvages.

Nos Peres & tous ceux du Conseil, iugerent bien à la contenance du bon homme & en tous ses discours, qu'il traictoit pour son interest particulier, d'estre continué dans l'amitié des François auxquels il n'auoit peu nuire, & n'estre pas déclaré ennemy de ceux de sa patrie qu'il sembloit abandonner pour se ioindre à nous, mais d'un procedé si subtil & une inuention si gentille, qu'il eut par ceste sagesse des presens de toutes les deux parties.

Or après plusieurs allées & venuës, l'armée sauuagesse considerant, que difficillement pourroient ils prendre les François sans ar- || mes, comme ils eussent 44 pù faire quelque temps auparauant, & n'ayant plus de

quoy viure, ny moyen de chasser ny pêcher, pour n'en estre la faison. Ils enuoyerent le mesme la Foriere demander pardon & reconciliation avec les François, avec promesse de mieux faire à l'aduenir, ce qu'ils obtindrent d'autant plus facilement que la paix estoit necessaire à l'une & à l'autre des parties. En fuite ils enuoyerent quarante canots de femmes & d'enfans pour auoir de quoy manger, disans qu'ils mouroient tous de faim, ce que considéré par ceux de l'habitation, ils leur distribuerent ce qu'ils purent, un peu de pruneaux & rien plus, car la necessité estoit grande partout entre nous aussi bien qu'entre les Sauvages : laquelle fut cause de nous faire tous filer doux & tendre à la paix.

La chose estant reduite à ce point, il ne restoit plus qu'à conclure les articles, mais pour ce que les Sauvages demeuroient tousiours à leur ancien poste, on enuoya sauf conduit à leurs Capitaines pour descendre à Kebec, où ils arriuerent chargez de presens & de complimens avec des demonstrations de vraie amitié, pendant que leur armée faisoit alte à demi lieuë de là.

Les harangues ayans esté faictes & les questions necessaires agitées avec une ample protestation des Montagnais qu'ils ne cognoissoient les meurtriers des François, ils offrirent leurs presens & promirent qu'en tout
45 cas ils fatisferoient à ceste mort. Beauchefne & || tous les autres François estoient bien d'auis de les recevoir à ceste condition ; mais le P. Ioseph le Caron & le P. Paul Huet, s'y opposerent absolument, disans qu'on ne deuoit pas ainsi vendre la vie & le sang des Chrestiens pour des pelleteries, & que ce feroit tacitement

autoriser le meurtre, & permettre aux Sauvages de se vanger sur nous & nous mal-traicter à la moindre fantaisie musquée qui leur prendroit, & que si on receuoit quelque chose d'eux, que ce deuoit estre seulement en depost & non en satisfaction, iusques à l'arriuée des nauires, qui en ordonneroient ce que de raison. Ainsi Beauchefne ne recut qu'à ceste condition.

De plus nos Peres insisterent que les meurtriers deuoient estre representez, mais ne l'ayant pû obtenir sur l'excuse que les Sauvages faisoient de ne les cognoistre point. Ils leur demanderent deux ostages pour asseurance qu'ils les representeroient venans à leur cognoissance, & estant interpellé, ce qu'ils promirent faire, puis nous donnerent les deux ostages qui furent deux garçons, l'un nommé Nigamon, & l'autre Tebachi, assez mauuais garçon bien qu'il fust fils d'un bon pere, pour le premier ilestoit assez bon enfant & se porta tousiours au bien. Nos Peres l'instruirent à la foy & aux lettres pendant tout un hyuer qu'il demeura avec nous, & à l'arriuée des nauires il eut esté bien ayse d'aller en France pour viure parmi les Chrestiens, mais ny luy ni eux ne le peurent obtenir des || Marchands, non 46 plus que pour plusieurs autres ; pour le second il s'enfuit après auoir esté quelque temps à l'habitation, de quoy on ne se mit guere en peine, aussi n'y auoit il guere d'esperance de pouuoir faire d'un si mauuais garçon un bon Chrestien.

Les Nauires qu'on attendoit au Printemps arriuerent fort tard particulièrement le grand dans lequel commandoit le sieur du Pont Graué, le petit arriua assez fauorablement, mais si peu muni de victuailles

qu'il n'en auoit quasi que pour son voyage, cependant on ne sçauoit plus que manger, tout le magasin estoit desgarni & n'y auoit plus de champignons par la campagne, ny de racines dans le iardin; on regardoit du costé de la mer & on ne voyoit rien arriuer, la saison se passoit & tous se desespoient du salut du sieur du Pont & d'estre secourus assez à temps. Les Religieux estoient assez empeschez de consoler les autres pendant qu'eux mesmes patissoient plus que tous. Leur recours principal estoit à la sainte Oraison & aux larmes qui leur seruoient en partie de pain, & taschoient de consoler les pauures hyuernans en leur preschant la patience & d'esperer en Dieu qui n'abandonne iamais les siens au besoin, & comme le P. Paul leur eut recommandé de prier pour ledit sieur du Pont, pendant que luy mesme disoit la sainte Messe à son intention, ils se prirent tous à plorer & se lamenter avec tant de vehemence qu'ayant flechi Dieu à exaucer leurs vœux
47 il leur fist la || grace de voir peu de iours après ledit sieur du Pont avec le grand Nauire qu'ils pensoient estre perdus, estre dans leur port asseuré, ce qui leur causa une ioye telle que l'on peut penser.

Si iamais ils deussent loier Dieu ce fut lors, car le subiect y estoit grand & puissant, comme des personnes secouruës au temps qu'ils croioient tout perdu & les choses plus desesperées, les louanges qu'ils en rendirent à Dieu furent accompagnées non plus de larmes de tristesses, mais de ioye avec un tel excès qu'ils en estoient comme hors d'eux mesmes, dont la nature par ses deux passions fut quasi estouffée & comme n'ayant plus de sentiment. Le sieur du Pont

entra dans la chappelle avec les autres pour y rendre luy meſme ſes vœux & accompagner leur deuotion comme il fiſt avec un rare exemple, car comme ils auoient eſté dans le hazard de mourir de faim, luy d'autre coſté auoit penſé perir dans les eauës, & eſtre enſeuely dans le ventre des poiſſons.

De ceſte quantité de malades que la neceſſité auoit alité, n'en mourut neantmoins aucun fors un hugenot Elſcoſſois, qui ſelon les apparences ne deuoit pas ſi toſt mourir, ie croy que ce pauvre homme eſtoit héretique pluſtoſt par reſpect humain, & peur de deſplaire à ſon maïſtre qu'autrement, puis qu'eſtant d'une religion ſi contraire à la noſtre il deſiroit neantmoins auoir le P. Paul à ſa mort & non pluſtoſt, comme ſi Dieu luy eut donné || parole & choix de l'heure de ſa conuerſion, & en auoit fort enchargé la dame Hebert, laquelle ne voulant manquer à une œuvre ſi charitable & qui concernoit la conuerſion & le ſalut d'une ame egarée, en fiſt ſon deuoir & pria le Pere de ſ'y trouuer, ce qu'il fiſt à l'inſtant meſme, mais comme il penſa luy parler de ſon ſalut & de ſe remettre dans le giron de la S. Eglife par une vraye conuerſion à Dieu, il luy reſpondit d'une voix affreuſe, ſouuent reïteree ; mon Pere il eſt trop tard, il eſt trop tard, & n'en pû iamais tirer autre reſponce pendant trois quarts d'heure de temps qu'il demeura là auprès de luy, & mourut ainſi deſeſperé de la miſericorde de Dieu, rendant ſon ame miſerable entre les mains de Sathan, qui l'emporta au profond des enfers en punition de ſon ingratitude & pour auoir refusé la grace au temps que Dieu la luy preſentoit. Pour nous ap- 48

prendre à nous autres, de n'attendre point si tard nostre conuerſion & l'amendement de nostre vie, peur de ne pas trouuer Dieu quand nous le chercherons, s'il ne nous a trouué quand il nous a cherché.

Le ſieur du Pont ayant mis ordre à tout ce qui eſtoit neceſſaire pour l'habitation & conſolé un chacun de ſes victuailles, il monta aux trois Riuieres pour la Traicte, où le P. Paul fiſt dreſſer une Chappelle avec des rameaux pour la ſaincte Meſſe qu'il y celebra tout le temps qu'on fut là. Il excita auſſi Beauchefne & tous les autres François de faire les feux de la S.
49 Pierre & de tirer en l'honneur du Sainct || tous les perriers de la barque. Le Borgne de l'Isle Capitaine Algoumequin y eſtoit preſent, mais comme on luy vint à dire de ſe retirer de derriere le perrier qu'on alloit tirer, il ſ'en ſcandaliza & n'en vouloit rien faire, diſant que les vrais Capitaines n'auoient point de peur, mais on le contraignit pourtant de ſe retirer, qui fut bien à la bonne heure pour luy & pour les François, car le perrier creua & ietta ſa culaffe par le meſme endroit d'où on l'auoit faiçt ſortir, & s'il luy fut meſ-arriué nonobſtant l'aduertiſſement qu'on luy auoit donné ceux de ſa nation l'euffent creu tué à deſſein, & nous euſſent faiçt la guerre unis avec tous les autres Sauuages, leſquels quoy que moins armez que les François eſtoient capables de nous troubler & venir à main armée iuſques à l'habitation, où on n'eſt pas ſi fort qu'on aye beſoin d'ennemis plus forts que les mouſquites & la faim. La Traicte eſtant finie & les Sauuages partis, chacun rentra dans les barques qui ſe rendirent promptement à Kebec, où il fut iugé à

propos & necessaire aux PP. Paul & Pacifique du Pleffis, de faire un voyage en France dans les premiers Nauires qui se mettroient sous voile, pour le bien du païs, ce qu'ils executerent comme bons Religieux, la mesme année, & reuindrent la suiuaute avec le Pere Guillaume Poulain, sans auoir pû gagner sur l'esprit des Marchands non plus que les autres Religieux precedens.

Du premier Iubilé gagné en la Nouvelle France. 50

De la mort du Frere Pacifique, & du commencement de nostre Conuent de Saint Charles en Canada, avec une lettre du P. Denis Jamet, Commissaire traitant de nostre establissement.

CHAPITRE VI.

Il ne suffit pas au malade d'auoir une bonne medecine pour se faire quitte de son mal, il la faut aualler si l'on en veut receuoir guerison. Dieu est mort pour tous, mais tous ne cooperent point à la grace, & par ainsi tous ne seront pas sauuez. Je m'esioüy maintenant en mes souffrances pour vous & accomplis le reste des afflictions de Iesus-Christ, en ma chair pour son corps qui est l'Eglise, disoit le S. Apostre aux Coloss. 1.

Le R. P. Dolbeau comme un bon pere spirituel

qui a soing de ses oüailles, apporta de France un Iubilé obtenu de nostre S. Pere le Pape pour la Nouvelle France, lequel il publia le 29 Iuillet 1618 dans la Chappelle de Kebec (car il n'y a pas encore d'Eglise) & en fist faire la procession pour l'ouuerture cinq ou six iours après son arriuée, au grand contentement & consolation d'un chacun, pour estre le premier qui se soit iamais gagné dans le Canada. || Le
51 P. Ioseph qui des-ia auoit passé une année entière dans le pays des Hurons, desira aussi d'aller hyuerner avec les Montagnais pour apprendre leur langue & les instruire par après en la foy, il partit le 9 de Nouembre 1618 avec un ieune garçon François, qui desiroit se rendre capable de seruir un iour de truchement à la compagnie des marchands. Les peines & les incommoditez qu'ils souffrirent furent tres grandes à la verité, car outre qu'il leur falloit souuent changer de place, & faire tous les iours de nouveaux trous dans le profond des neiges pour se pouuoir coucher & y passer les longues nuicts de l'hyuer, la fumée & les grands froids luy donnoient encore bien de la peine, mais beaucoup plus la faim & la necessité lors que manquans de chasse, ils ne sçauoient de quoy se rassasier, & cela leur arriuoit assez souuent par le mauuais mesnage des Sauages, car lorsqu'ils auoient de quoy ils faisoient iour & nuict bonne chère & bon feu, sans se soucier du lendemain, mais quand tout estoit dissipé & que la chasse & la pesche ne leur en disoit point, vous eussiez veu alors des gens bien empeschez à contenter des ventres qui n'auoient point d'oreilles.

Quand on veut aller demeurer ou hyuerner avec les

Sauuages errants, on se met sous la conduite d'un de leur chef de famille, lequel a soing de vous nourrir & heberger comme son domestique, ou comme son enfant, car de se mettre au commun on ne feroit || pas 52 bien, & si on n'y pourroit subsister longuement, pour ce qu'ils se separent souuent pour la chasse, les uns d'un costé & les autres d'un autre, & par ainsi ne pouuant faire vostre cas à part, faudroit que mourussiez de faim ou que retournassiez avec les François.

Celuy avec lequel le P. Ioseph hyuerna se nommoit Choumin, qui signifie en langue Montagnatte un Raisin, les François l'appelloient le Cadet à cause qu'il est fort propre & net de sa personne, sent peu son sauuage, & rend tout le seruice qu'il peut aux François qu'il aymecordialement & veritablement, & non feintement ou avec dissimulation comme l'on faiët pour le iourdhuy.

Pendant cet hyuernement, la femme de Choumin accoucha d'un garçon qu'il voulut estre nommé Pere Ioseph, qui estoit le plus grand signed'amitié qu'il eut pû temoigner à ce bon Pere, car en effect il l'aymoit de cœur & d'affection. Il luy dit doucement : Pere Ioseph mon frere (ainsi l'appelloit-il) voilà ma femme qui est accouchée d'un garçon, comment l'appellerons nous, ie voudrois bien qu'il se nommast Pere Ioseph. A quoy le Pere luy repartist qu'il vaudroit mieux qu'il luy donnast le nom de monsieur du Pont l'un des Capitaines & Chefs de la Traicte, qui seroit un bon moyen de se faire aymer de luy & de profiter en ses visites. Car disoit le Pere Ioseph, mon amitié t'est des-ia toute acquise & t'aymeray tousiours sans cette gratification, &

53 en outre ie suis pauvre & hors de la puissance de te ||
pouoir faire du bien comme peut monsieur du Pont,
aduise donc bien à ce que tu dois faire, afin que tu ne
t'en repente *point par après : car ie te dis de rechef que
ie t'ayme & ne te peux faire riche. Il n'importe, res-
pondit Choumin, j'ayme bien monsieur du Pont &
tous les François, mais ie t'ayme encore plus qu'eux
tous. C'est pourquoy ie veux qu'il se nomme Pere Io-
seph, & quand il fera grand ie te le donneray pour l'inf-
truire & demeurer avec toy, car ie ne veux point qu'il
soit marié, ains qu'il soit habillé & viue comme toy.

Et puis luy monstrant son autre fils qui estoit celuy
qui a esté depuis baptisé à nostre Conuent de Kebec, &
trauillé par le demon, luy dit : en voicy encore un
autre que ie te donneray quand il sera un peu plus
grand pour enuoyer en France, & veux qu'il soit bap-
tisé & viue encore comme toy, sans femme & en mesme
habit. Ils eurent plusieurs autres entretiens sur ce su-
jet, dans lesquels le P. Ioseph prenoit occasion de luy
parler de Dieu & de nostre croyance, & le Sauuage de
l'entretenir de leurs resueries & superstitions ausquelles
il recognoissoit luy mesme par les raisons du Pere, un
grand aueuglement. Puis fut conclud que le nouveau
né se nommeroit Pere Ioseph, & y est encore appelé
par les François & par tous ceux de sa nation.

Le 30 de Novembre parut sur leur orizon la mesme
commette qui paroissoit en France iusqu'au 22 de De-
cembre, qu'elle ne se vit plus, tellement qu'on pouoit
54 donner là la || mesme interpretation qu'on en donnoit
icy. Plusieurs escriuains ont employez leur plume &
leur temps pour descrire des effects des commettes, &

bien que se soit chose naturelle & contingente selon les Astrologues, si est-ce qu'ils nous font croire qu'elles font ordinairement comme un signal donné de Dieu , de plusieurs grands mal-heurs qui nous doivent arriver, comme les evenemens passez & presens nous le tesmoignent assez, car depuis la dernière qui parut l'an 1618 nous n'avons veu que guerres & miseres dans une partie des Prouinces de la Chrestienté & en verrons encore de bien grandes, car le glaive de Dieu n'est pas encore rengainé, ny ses verges iettées au feu, ce fera pour quand il vous plaira Seigneur, qui cognoissez les meschans & ceux qui molestent vostre Eglise & vostre peuple.

L'Hyuer estant passé, & le Printemps pluvieux commençant à descouvrir les terres partout auparavant couverte *de neiges, le bon Pere Ioseph prit congé de ses Sauvages & en partit pour reuenir entre ses freres l'unzième de Mars 1619.

La vie & la mort sont entre les mains de Dieu , & personne n'est certain de l'heure de son trespas, non plus que de son salut, ou de sa condamnation, car comme dit l'Apostre, personne ne sçait s'il est digne d'amour ou de hayne, du feu ou de la gloire, du bien ou du mal, de l'enfer ou du Paradis, car pour parfait qu'on soit il y a tousiours à craindre, iusques à || ce 55 qu'on aye passé le pas, mais pas espouventable : Pinstant de la mort, qui nous doit faire trembler au seul resouuenir de nos pechez, bien-heureux sont les Morts au Seigneur & qui ont vescu en leur vie comme ils ont desiré d'estre trouué en la mort, car comme nous ne mourons qu'une fois, il faut tascher de bien mourir, &

on ne peut bien mourir qu'en bien viuant, comme a fait nostre bon frere Pacifique decedé à Kebec le 23 d'Aouft l'an 1619.

Ce bon Religieux estoit doüé de beaucoup de belles vertus & des qualités requises en un vray frere Mineur, mais il auoit sur toutes la charité en singuliere recommandation, car quand il estoit question d'assister le prochain il y alloit comme un homme pour gagner des pistoles, mais des pistoles du Paradis. J'ay quelquefois veu les Superieurs le reprendre de ceste trop grande ardeur, mais il les prioit de si bonne grace que cognoissant ceste grande compassion qu'il auoit dans son ame, laquelle s'estendoit iusques aux animaux mesmes auxquels il ne pouuoit faire de mal, ils le laissoient faire ses œuvres de charité, & à la fin estant tombé malade Dieu le voulant remunerer de ses trauaux passez, il deceda ledit 23 iour d'Aouft après auoir receu tous ses sacremens en grande deuotion, & fut enterré à la Chapelle de Kebec avec les ceremonies de la S. Eglise, regretté d'un chacun & pleuré presque de tous, tant des Chrestiens que des Sauuages, qui perdirent en
56 luy un grand support || & la principale de leur consolation en maladie.

Le 7 Septembre de la mesme année 1619, plusieurs de nos amis nous ayans asseuré de quelques aumosnes, & entre autres le sieur des Boues, Grand Vicaire de Pontoise nostre Sindique (encor que la qualité ne luy en fut donnée que l'année d'après) & le sieur Houel Secretaire du Roy, nos deux principaux bien-facteurs pour le Canada, l'on commença d'amasser les materiaux & de ioindre la charpenterie de nostre Conuent

de Nostre Dame des Anges, où le Pere Dolbeau fist mettre la premiere pierre le 3 Iuin 1620.

Nos Religieux trouuerent l'inuention de faire conftruire un four à chaux, qui leur seruoit merueilleusement pour adoucir les frais de nostre bastiment. Il n'y eut que les iournées & l'entretien de dix ou douze ouuriers que nous eufmes peines de faire payer par de nouuelles questes, que nous fîmes à Paris & partout ailleurs chez de nos amis, car les marchands ne ne nous'y assistoient presque en rien (excepté le sieur du Pont Graué en ce qu'il pouuoit de son particulier) & se contentoient de nous donner la nourriture de six Religieux comme ils y estoient obligez dès nostre entrée audit païs, & depuis par articles accordez par Monseigneur le Duc de Montmorency Vice-Roy de Canada, &c.

Lesdits de Caen ou leur dite Societez sera tenuë de nourrir six Peres Recollects à l'ordinaire, compris deux qui seront souuent aux || descouuertes dans le païs parmy les Sauuages. Faict & arresté double entre nousfoubsignez esdits noms, à Paris le huiëtiefme iour de Nouembre 1620. Dolu de Caen, ainsi signé.

57

Or, en ce temps là estoit pour Commissaire de nos Peres de Canada, le R. P. Denis Iamet, lequel apportoit tout le soing possible à l'advancement tant pour le spirituel que pour le temporel du païs, & pour ce que la lettre qu'il en escriuit à Monsieur le Grand Vicaire de Pontoise le sieur de Boues, vous en peut dire les vrayes particularitez mieux que ie ne scaurois de mon inuention & de ma plume baiguaiente ie l'ay icy descrire pour vostre contentement.

Lettre du P. Denis Lamet Recollet au sieur des Boues,
Grand Vicaire de Pontoise.

Pax Christi.

Monfieur,

Comme il n'y a rien qui charme & agree mieux
aux esprits genereux que les hautes entreprises,
aussi n'ayment ils personne que ceux qui poussez de
mesme generosité, secondent leurs volontez. Vous
sçaués, Monfieur, quel est nostre dessein ie le vous ay
58 manifesté sans vous en rien cacher, il est petit en ||
son principe, mais si Dieu y continuë ses benedictions,
il sera sans doute grand, puisque Dieu vous a imprimé
en l'ame le desir de bien faire en la Nouvelle
France (comme vous faictes tous les iours en l'an-
cienne), & de seconder ceux qui pour l'amour de Dieu
& du salut des ames, quittent la douceur de leur pa-
trie pour s'establir en un pays sauuage & inculte,
afin qu'en cultiuant les terres, l'on trouue moyen de
cultiuer les ames. Je ne puis que ie ne vous honore, &
que ie ne prie Dieu cent & cent fois pour vostre prof-
perité & santé & que ie ne vous escriue de nostre
voyage & comment nos entreprises ont mieux reuf-
sy que nous ne pensons, en nostre partement, donc
nous nous diuisames en deux bandes. Je partis le
premier avec l'un de nos freres appellé F. Bona-
uenture, dans le premier Nauire qu'on nomme le

*Sallemande, nous sortîmes du Haure de Honfleur le Dimanche de la Passion & nous arriuâmes le samedi des Octaves de l'Ascension, dans le port de Tadoouffac, qui est un port naturel, où ils ont accoustumé de retirer les Nauires, ce pendant qu'avec les barques ils montent amont la riuere pour traicter avec les Sauvages. A nostre arriuée nous sçeumes que le sieur du Pont Graué Capitaine pour les Marchands dans l'habitation, auoit commencé à nous faire || bastir une maison (laquelle depuis nostre arriuée nous auons fait acheuer) dont ie fus fort re- 59
sioüy tant pour l'assiette du lieu, que de la beauté du bastiment, le corps du logis donc est fait de bonne & forte charpente, & entre les grosses pièces une muraille de 8 & 9 pouces iusque à la couuerture, sa longueur est de trente quatre pieds, sa largeur de vingt deux, il est à double estage: nous diuîsons le bas en deux: de la moitié nous en faisons nostre Chappelle en attendant mieux: de l'autre une belle grande chambre, qui nous seruira de cuisine & où loggerons nos gens: au second estage nous auons une belle grande chambre, puis quatre autres petites: dans deux desquelles que nous auons fait faire tant soit peu plus grandes que les autres, il y a des cheminées pour retirer les malades, à ce qu'ils soient seuls: la muraille est faite de bonne pierre, bon sable & meilleure chaux que celle qui se fait en France, au dessous est la caue de vingt pieds en carré & sept de profond.*

Nous auons aussi fait faire trois guarittes pour la deffence de nostre logis, une de cinq pieds en

carré, dans le milieu du pignon qui regarde le Septentrion & deux autres de quatre pieds aux deux coings d'iceluy qui regarde le Midy, nous ferons
60 une demy lune de- || uant nostre porte avec des boises fortes, afin qu'elle ne soit aisée à attaquer. Quant à l'assiette du lieu elle est des plus belles du pays, car le fonds de la terre est tres-bon, & sans pierre aucune, les arbres y sont clairs & pour tant aisez à defterter, nous auons du costé du Septentrion la petite Riuiere qui neantmoins n'est pas petite, principalement quand la mer est pleine, mais elle se nomme ainsi en comparaison de la grande, dans laquelle elle se va emboucher, nous auons un fossé du costé de l'Orient, & fort profond & large, un autre du costé de l'Occident, dans lesquels y a des ruisseaux d'eau qui se vont presque rencontrer du costé du Midy, il se s'en faut pas plus de cinquante pieds : si bien que nous sommes presque comme dans une isle de fort belle estenduë. Tout le pays de-ça & delà la Riuiere est de mesme façon de terre, nous auons aussi la commodité des prés le long de ceste petite riuiere, au bord de laquelle nous sommes bastis : ne
aut qu'arracher certaines broussailles qui rompent les faux quand on fauche, si bien que la nourriture du bestail nous sera fort aysee : nous auons amené un Asne & une Aneffe pour nostre commodité, nous nourrissons aussi des Pourceaux, un couple d'oyes masle & femelle, sept paires de volailles, quatre paires de Canes.

61 || Quand aux vaches & cheures, nous ne sommes pas en volonté d'en nourrir que l'année prochaine

que nous ferons mieux accommoder : entre la rivière qui est fort poissonneuse & les fosses, nous ferons faire quatre autres fosses, de douze pieds de large en hault, de six en bas & de huit de profond, tant pour faire euacuer les eaux qui degoustent de tous costez dans nostre caue, que pour nous fortifier contre tous ennemis.

Nous auons trois Maistre * Charpentiers avec un Maistre Masson & son fils, quatre autres hommes pour trauailler à la terre, & des viures pour les bien nourrir un an, au bout duquel si nous sommes assistés nous prendrons cinq ou six bons deserteurs qui ne cesseront de deserter la terre, & esperons que dans deux ans nous pourrons nourrir douze personnes sans rien mandier de la France, parceque nous auons du grain suffisamment pour faire du pain, & de la biere, & des cochons assés pour faire lard sans les autres viandes, que nous nourrirons comme Poules, Oyes, Cheures & Vaches, sans aussi l'abondance du poisson qui se pesche es riuieres, & l'abondance des Canards & Oyes sauues qui viennent tout deuant nostre conuent, depuis la fin d'Aoust iusques à la Toussaincts, sans en fin l'anguille || que nous sallerons 62
au commencement de Septembre, & l'Elan que nous aurons pour un peu de pain des Sauues, quand les neiges seront grandes, & autres mille petites commodités : toute sorte de légumage, d'herbages & racines viennent grandement bien, nous sommes esloignés enuiron une petite demy lieuë de l'habitation, la chaux se fait à cinq cens pas de nous, rien ne nous manque graces à Dieu, que moyen d'entre-

tenir pour deux ans six ou huit bons garçons pour trauailler à la terre. Pour nous au bout desquels nous pourrons entretenir des familles sans beaucoup de frais, & aussi peu à peu peupler le païs & faire ce que nous pretendons, sçauoir est un seminaire pour y nourrir & instruire les enfans des Sauvages, nous en aurions des-ja plus de six si nous auions moyen de les nourrir, se seroit une belle amorce pour en prendre dauantage, nous nous sommes contentés d'un ieune enfant aagé de douze ans, lequel nous auons enuoyé en France par l'un de nos Peres, qui le donnera à quelque personne pieuse pour le faire instruire.

Ie vous escriis clairement de tout, afin que vostre pieuse volonté que vous auez aux peuples de la Nouuelle France sçache & cognoisse qu'encore que nostre
63 *entreprise soit petite || en son commencement, qu'elle est pourtant pour deuenir grande avec le temps, si Dieu nous continuës benedictions, & si nous sommes secondez des gens de bien (le sieur Guers Commiss-
ionnaire de Monseigneur de Montmorency Vice-Roy de ce païs de la Nouuelle France, porteur de la presente, vous dira de bouche ce que ie vous escriis, ie vous repete donc la priere que ie vous fis estant chez vous, laquelle tendait à vous persuader de vous ioindre avec nous, vous ne serez pas des moindres, ains le premier & chef de l'entreprise. Nous vous prions d'accepter le tiltre & qualité de Syndic & Procureur du Seminaire de Canada, & ce pendant qu'en France vous aurez le soin de nous amasser, nous ferons en Canada à prudemment em-*

ployer le tout, nous vous rescrirons tous les ans par des hommes dignes de foy, comment le tout se passera & ne croyez pas que ceste charge vous soit à peine pour ce que nous trouuerons assez de gens de bien, qui feront tout ce que vous leur commanderez, pour nous seulement nous serions trop-heureux si un homme de merite comme vous prenoit la qualité de chef de l'entreprise de Canada, & croyons qu'à vostre exemple plusieurs se rangeroient de nostre part, & ferions des merueilles deuant six ans.

|| L'année prochaine le R. P. Georges retournera 64
en France pour nos affaires, vous cognoistrez quel homme c'est, ce qu'il peut, & l'esperance que nous auons de faire choses grandes, si dès ceste année vous nous voulez ayder, & de ioindre vos pieuses volontez avec les nostres vous vous adresserés à Monsieur Houel, lequel ledit sieur Guers vous fera voir, nous restons trois Religieux Prestres en la Nouvelle France, avec le F. Oblat que vous auez veu, resolu de ne iamais abandonner ledit pais, ains d'y faire ce que nous pourrons pour le seruice de Dieu, du Roy & du bien public, ce qui nous releue le cœur est le bon commencement que nous voyons, & l'apparence belle de faire de grands fruiçts, si le tout ne reüssit pour n'estre secondez nous ne laisserons pas d'auoir gloire deuant Dieu, & deuant les hommes, ie souhaite avec passion que vous soiez le premier participant de ce bien.

Nottez sil vous plait Monsieur, qu'il y a treize ans que l'habitation subsiste sans que iamais aucuns estrangers & moins encore les Sauvages qui nous de-

65 firent & nous reçoivent à bras ouverts, ayent rien
attenté à l'encontre en laquelle habitation nous
auons semblablement une maison & Chappelle, où
nos Peres ont faict depuis six ans & font tous les
iours le seruice Diuin || pour la consolation des
François qui sont en icelle, i'espere des lettres de
vous l'année prochaine, qui m'apprendront vostre
dernière resolution, ce pendant nous viuons en espe-
rance que Dieu fera reüssir par vostre moyen cet
auguste dessein, & offrirons à sa diuine misericorde
iournellement nos prières pour tous ceux qui y con-
tribueront, & particulièrement pour vous, à qui ie
suis & seray toute ma vie, Monsieur, tres-humble &
obeissant seruiteur en Iesus, Denis Iamet indigne
Commisfaire des PP. Recollets de Canada. De Ke-
bec ce 15 d'Aoust, 1620.

On peut cognoistre en abregé par cette lettre tout
l'estat de nos Religieux en Canada, lequel ie dedui-
ray plus amplement cy-après, mais parcequ'il est porté
en icelle que nos Religieux y ont fortifié nostre mai-
son, faict labourer les terres & nourry du bestail pour
nostre Seminaire, qui sembleroit contreuenir à nostre
profession, i'ay trouué à propos de ne vous donner en
cela autre reponce que celle que ledit sieur grand Vi-
caire fist à celle cy-dessus, laquelle vous esclaircira vos
doutes, & vous assurera que la necessité nous y ayant
contraint pour y pouuoir esleuer & instruire les en-
fans des Sauuages, & les Peres mesmes en la loy de
Dieu, il y a eu du merite, & non du manquement,
autrement il nous eut fallu tout quitter & abandon-

ner la conuerſion des Sauuages, qui eut eſté une grande
faute.

*Lettre de Monſieur le grand Vicaire de Pontoife, 66
au Pere Denis Iamet Commiſſaire des PP. Re-
collects en Canada.*

Mon Reuerend Pere,

*J'ay receu voſtre lettre dattée de Kebec en Cana-
da du quinzième Aouſt mil ſix cens vingt, pour reſ-
ponce ie vous diray que j'ay grandement admiré
la prouidence Diuine, de ce que comme vous me fiſtes
ce bien de me voir icy allant en Canada, ie vous
feis entendre mon ſentiment ſur ceſte entrepriſe, &
voſtre Reuerence me teſmoigna auoir le meſme, lors
que nous en traictons & deliberions enſemble à Pon-
toife, y craignant beaucoup d'obſtacles. Dieu neant-
moins l'exécutoit exactement en Canada, ce qui eſt
comme un petit miracle, qui me faiſt bien eſperer ;
ie louë & remercie Noſtre Seigneur, qu'auyez prati-
qué le dire de S. Paul, que ie vous auois tant repeté.
Prius quod animale deuide quod ſpiritale. Ayant || 67
une maiſon à part hors l'habitation, qui ſera un
Conuent où vous & vos Peres & Freres ſeruirez à
Dieu, en l'oſſeruance reguliere, en prieres, contem-
plations, ſacrifice & penitence, & qui pourra ſeruir
d'un Seminaire de Sauuages, & d'un lieu pour exer-*

cer la charité vers les malades. Et en quatriesme lieu sera une forteresse comme ie vous disois. Une remarque que j'ay fait, que anciennement les Monasteres, estoient Conuents de personnes religieuses, qui seruoient à Dieu iour & nuict, & les ieunes y estoient instruits comme il se voit en la Regle de S. Benoist, & en la vie de S. Anselme, & estoient aussi hospitalux, ce qui appert en tous les anciens Monasteres, ausquels il y a ioint un hospital ou le lieu où il souloit estre, & l'on voit dedans les chartres en ces maisons-là, des legz laissez par les fondateurs & bien-faicteurs, tant pour les Religieux, & tant pour l'hospital, puis c'estoient forteresses, pour se preualoir contre les incursions des ennemis, soit de la part des infidelles ou autres, en signe de quoy nous les voyons encore aujourd'huy clos & fermez de murs crenetez, accompagnez de machicoulis & de tours, qui estoient des fortifications du passé. Nous voyons cela à Sainct Denis en France, à Sainct Germain des Prés, à Saincte Geneuiefue, au || Temple, à Sainct Martin des Champs, à Paris & en plusieurs autres lieux ; c'est pourquoy vous deuez zeler que ces quatre choses soient en vostre maison, & faicte* tres-bien de faire cultiuer la terre & mesnager pour vous ayder à fournir aux choses necessaires à une telle entreprise, i'en ay communiqué avec des plus celebres Docteurs en theologie, seculiers & reguliers reformez, lesquels n'y trouuent aucune difficulté ny scrupule nonobstant vostre regle parceque c'est en ordre & à ceste fin d'y planter nostre sainte foy, ce qui ne se pourroit pas faire autrement selon l'ex-

perience que vous en auez depuis six ans, que vos Peres sont là sans y auoir faiçt beaucoup de fruiçt, faute de prendre ceste voye pour introduire le Chriftianisme au milieu de ses Sauuages, qui ne cognoissent & n'adorent aucune Diuinité. C'est un desseing tres-auguste, que dis-ie, il est tout diuin. C'est un œuvre d'un incomparable merite, mais aussi il est besoin d'estre particulièrement aydē de Dieu, car Nisi Dominus ædificauerit domum in vanum laborauerunt qui ædificant eam. Non est volentis neque curientis miserantis sed Dei, il faut estre tout Apostolique & demander instamment à Dieu que fa- || ciat 69
nos idoneos Ministros, pour executer une si haute & diuine entreprise, & que tous ceux qui vous assistent là les François soient pierres vifues fondamentales pour le bastiment de ceste nouuelle Eglise que vous voulez assembler là à nostre Seigneur. Il est besoin que leur vie puisse edifier & instruire à salut ces Sauuages, & dauantage en vos sacrifices tenant nostre Seigneur, luy demander misericorde pour ces infidelles, à ce qu'il leur ouure le cœur pour receuoir la sainte foy & qu'il y prenne pied, comme le prenez pour luy dans leurs terres. Quæ adaperiat Dominus cordi illorum in lege sua & in præceptis suis faciat eos ambulare. Et dresserez tous vos exercices & disciplines à ceste fin, enuoyant continuellement des aspirations & souspirs vers Dieu à ceste intention le demandant à la diuine bonté avec prostrations & quelquefois les bras esleuez ou les bras estendus en Croix. Et quand vous sortez de ces redoutables Autels du grand Dieu viuant, soufflez en la face de ces

*Sauuages cet esprit de vie, que vous y venez recevoir, leurs * mettant quelquefois vos mains lesquelles viennent de toucher & contracter ces diuins Miseres du precieux corps & sang de nostre Seigneur, || les mettant, dis-ie, sur leurs testes, d'autre-*
70 *fois leur imprimer au front ce signe terrible de nostre redemption la Croix, car mon Reuerend Pere, fides est Donum Dei, he ! qui sommes nous pour penser faire un œuvre & de si importante consequence, ny mesmes un de moindre sans le concours de Dieu. Il nous faut croire que nous y nuyrons plustost par nos pechez que d'y seruir, c'est son œuvre Domini est salus, Domini est assumptio nostra. Il nous y faut touteffois employer diligemment & fortement. Quelle ioye à la mort à auoir acquis en grand peuple à Iesus Christ. Quelle gloire dans le ciel de tirer après*
foy, ces Nations. Je vous rends infinies graces de ce que vostre Reuerenée a daigné m'y donner part, m'honorant de la commission que vous m'auiez adres-
sée par la vostre, ie l'ay acceptée & accepte tres-
volontiers m'en iugeant fort indigne, i'en espere touteffois quelque bon succès, veu que Dieu faict ordinairement ses œuvres de rien, & par de foibles & quasi contraires moyens, comme ie suis tel. Et sa diuine Maieslé, vous ayant inspiré de vous seruir de
moyen en ce s. œuvre ie luy recommande & faicts recommander, par tous ses seruiteurs & seruantes. Pour le temporel, i'ay baillé à Monsieur Houel 200
71 *escus || pour commencer un Seminaire de six petits Sauuages dès ceste année presente, lequel s'appellera le Seminaire de S. Charles, au moins que ce grand*

Reformateur vous protege, ie vous enuoyrai tous les ans pareille somme pour ce suiedt, & bien dauantage pour vous accroistre & dilater, car i'espere l'année prochaine vous enuoyer plus de mil escus. Ledit fleur Houel m'a dit, qu'il vous enuoye pour plus de 1200 liures de viures & commoditez des aumosnes qu'il auoit à vous, c'est un bon seruiteur de Dieu, homme d'honneur & de merite, qui s'employe fidellement & infatigablement pour ceste affaire, Monsieur Guerre vous dira le reste de ce que i'ay faiet & feray Dieu aydant, car ie suis du tout dedié à vous seruir & assister en ceste Apostolique entreprise. Je prie nostre Seigneur la benir & vous conseruer longuement & heureusement pour y trauailler fidellement & aduantageusement., & demeure Mon. R. P. vostre bien-humble & tres-affectionné à vous seruir. Charles de Boues, Grand Vicair de Pontoise ce 27 Feurier 1621.

Comme le R. P. George fut deputé Commis des habitants de Canada vers le Roy, & de la Requeste qu'il presenta à sa Maieslé pour les affaires dudit Canada. 72

CHAPITRE VII.

· *Je n'ay point obserué ny le temps ny l'année que le R. P. George passa en Canada, ny le sejour qu'il*

y a faict, non plus que de son gouuernement, mais i'ay remarqué qu'il y estoit en grand estime par les lettres, que le Roy luy faisoit l'honneur d'escrire, dont on peut inferer de son merite. Or comme les affaires du Canada n'ont iamais esté bien prises, & qu'il y a tousiours eu des desordres causez de son premier fondement, qui n'auoit pas esté entrepris par les marchands pour la gloire de Dieu (comme i'ay dit en quelque endroit de ce volume.) Le sieur de Champlain & tous les principaux habitans François du Canada, y desirans remedier & apporter quelque ordre dans ces desordres, firent une assemblée generale, en laquelle ils deputerent le R. P. George vers Sa Maiesté tres-Chrestienne, pour luy en faire les tres-humbles remonstrances, & negocier enuers icelle tout ce qu'il cognoistroit estre expedient au bien & à l'aduancement
73 du Canada, s'en || rapportant à sa prudence, à laquelle ils passerent acte & procuration autentique pour luy valoir & seruir en temps & lieu, dont en voicy coppie qui me seruira plus que suffisante * de tout ce que i'ay escrit des mesmes desordres qui ont duré iusqu'à la venuë de cette nouvelle Compagnie qui fait & promet quelque chose de mieux, dont ils auront de la gloire.

Sachent tous qu'il appartiendra que l'an de grace 1621 le 18 iour d'Aoust, du Regne de tres-haut, tres-puissant & tres-chrestien Monarque Louys 13 du nom, Roy de France, de Nauarre & de la Nouvelle France ditte Occidentale, du Gouuernement de haut & puissant Seigneur Messire Henry Duc de Montmorency & de Dampuill, Pair & Admiral de

France, Gouverneur & Lieutenant General pour le Roy en Languedoc, & Viceroy des païs & terres de la Nouvelle France ditte Occidentalle, de la Lieutenance de noble homme Samuel de Champlain, Capitaine ordinaire pour le Roy en la Marine, Lieutenant General esdits pays & terres dudit Seigneur Viceroy, que par permission dudit sieur Lieutenant se feroit faite une assemblée generale de tous les François habitans de ce païs de la Nouvelle France, afin d'auiſer des moïens les || plus propres sur la ruyne 74
& desolation de tout ce païs, & pour chercher les moïens de conſeruer la Religion Catholique, Apostolique & Romaine en son entier, l'autorité du Roy inuiolable & l'obeissance deüe audit Seigneur Viceroy, après que par ledit sieur Lieutenant, Religieux & habitans, presence* du sieur Baptiste Guers Commissaire dudit Seigneur Viceroy, a esté conclud & promis de ne viure que pour la conſeruation de laditte Religion, obeissance inuiolable au Roy & conſeruation de l'autorité dudit Seigneur Viceroy, voyant cependant la prochaine ruine de tout le pays, a esté d'une pareille voix deliberé que l'on feroit choix d'une personne de l'assemblée pour estre deputé de la part de tout le general du pays, afin d'aller aux pieds du Roy, faire les tres-humbles submissions auxquelles la nature, Christianisme & obligation, rendent tous ſuieſ redueables, & presenter avec toute humilité le cahier du pays, auquel seront contenus les desordres arriuez en ce pays, & notamment ceste année mil fix cens vingt-un. Et aussi qu'iceluy deputé aille trouuer noſtre dit Seigneur Viceroy, pour*

- luy communiquer semblablement des mesmes de-
dres, & le supplier se ioindre à leur complainte ||
- 75 pour la demande de l'ordre neccessaire à tant de mal-
heurs qui menacent ces terres d'une perte future, &
finallement pour qu'iceluy député puisse agir, re-
querir, conuenir, traicter & accorder pour le Ge-
neral dudit pays, en tout & par tout ce qui sera l'ad-
uantage dudit pays. Et pour ce que tous d'un pareil
consentement & de la mesme voix cognoissant la
saincte ardeur à la Religion Chrestienne, le zele in-
uiolable au seruice du Roy & de l'affection passion-
née à la conseruation de l'autorité dudit Seigneur
Viceroy, qu'a tousiours constamment & fidellement
tesmoigné le Reuerend Pere Georges le Baillif Re-
ligieux de l'Ordre des Recollets, ioint sa grande
probité, doctrine & prudence. Nous l'auons commis,
député & delegué, avec plain pouuoir & charge de
faire, agir, représenter, requérir, conuenir, escrire
& accorder, pour & au nom de tous les habitans de
ceste terre, suppliant avec toute humilité Sa Maiesté,
son Conseil & nostre dit Seigneur Viceroy d'agreer
ceste nostre delegation, conseruer & proteger ledit
R. Pere en ce qu'il ne soit troublé ny molesté de quel-
que personne que ce soit, ny sous quelque pretexte
que ce puisse estre, à ce que paisiblement il puisse
- 76 faire, agir & poursuiure les affaires || du païs, au-
quel nous donnons de rechef pouuoir de reduire tous
les aduis à luy donnez par les particuliers en un ca-
hier general & à iceluy apposer sa signature avec
ample declaration que nous faisons, d'auoir pour
aggreable & tenir pour valable tout ce qui sera par

iceluy Reuerend Pere fait, signé, requis, négocié & accordé pour ce qui concernera ledit pays, & de plus luy donnons pouuoir de nommer & instituer un ou deux aduocats au Conseil de Sa Maiesté, Cours Souueraines & Iurisdiccions, pour & en son nom & au nostre escrire, consulter, signer, plaider & requérir de Sa Maiesté & de son Conseil, tout ce qui concernera les affaires de ceste Nouvelle France, si requerrons humblement tous les Princes, Potentats, Seigneurs, Gouverneurs, Prelats, Iusticiers & tous qu'il appartiendra, de donner assistance & faueur audit Reuerend Pere, & empescher qu'iceluy allant, venant, ou seiournant en France, ne soit inquieté ou molesté en ceste delegation avec particuliere obligation de recognoissance, autant qu'il sera à nous possible. Donné à Kebec en la Nouvelle France sous la signature des principaux habitans, faisans pour le general, lesquels pour auten- || tiquer d'auantage ceste delegation, ont prié le tres-Reuerend Pere en Dieu Denis Iamet, Commissaire des Religieux, qui sont en ces terres d'apposer son sceau Ecclesiastique ce iour & an que deffous* signé Champlain, Frere Denis Iamet Commissaire, Frere Ioseph le Caron, Hebert Procureur du Roy, Gilbert Courseron Lieutenant du Preuost, Boullé, Pierre Roye, le Tardif, I. le Groux, P. Desportes, Nicolas Greffier de la Iurisdiction de Kebec & Greffier de l'assemblée, Guers Commissionné de Monseigneur le Viceroy & present en ceste eslection, seellée en placard du seel dudit Reuerend Pere Commissaire.

77

Le bon Pere Georges ayant ses despesches & pris

les aduis de tout ce qu'il auoit à faire, s'embarqua dans les premiers Nauires fretez pour le voyage de la France, où estant arriué il employa la viuacité de son esprit, à faire valoir sa commission & remonstrer que si Sa Maieité n'auoit un soin particulier du Canada & de contribuer aux frais necessaires, pour pouuoir mettre le pays en bon estat, que iamais on n'en tireroit gloire ny profit non plus que d'une terre abandonnée & deserte, quoy que bonne de soy & de grande esperance, & afin d'y pouuoir plus ||
78 pressamment persuader le Roy, il luy faict une deduction des richesses du pays en la Requeste & ès aduis iuiuans qu'il luy presenta, lesquels s'il* eussent esté accomplis & effectués de point en point, comme on luy auoit faict esperer, la Nouvelle France seroit à present un beau & riche pays, & la pluspart de ses peuples conuertis, au lieu que ce n'est encor qu'un desert presque inhabité, sinon d'un peuple errant dans la pauvreté & la faineantise, rendent egallement leur conuersion difficile.

79

AU ROY.

Sire,

Les pauvres Religieux Recolleâs habituez à Kebec en la Nouvelle France vous remonstrent tres-humblement, que depuis six années en ça, qu'il a

pleu à Dieu se seruir de leur Ministère sous l'autorité de Vostre Maiesté, tant au voyage de ceste terre estrangere, descouuertes du pays, qu'en la conuerſion des peuples plus sauuages en la cognoissance de Dieu, qu'en leur conuerſion ciuile. Ils ont differé de donner leur aduis touchant cette entreprise, iusqu'à ce que l'experience ſecondant leur bonne volonté, ils peuſſent avec tant plus de certitude qu'il importe de ne parler aux Roys que d'affaires bien digerées & meurement conſiderées, proposer à Vostre Maiesté ce qui est neceſſaire en ceste affaire : & bien qu'il ſemblaſt eſtre de leur deuoir, des les premieres années de leur ſeiour audit pays, aduertir Vostre Maiesté de ce qui || eſtoit à faire pour la continuation 80 de cet auguſte deſſein. Ils ont eſtimé que les lettres annuelles qu'ils ont eſcrit depuis leur arriuée ſuffiſſoient, iusques à ce que le pays & les peuples leur fuſſent dauantage cogneus, afin que ſelon qu'ils trouueroient tant de la diſpoſition des peuples que des profits que l'on pourroit eſperer de la terre, ils iugeaſſent ce qui ſeroit plus à propos ; or eſt il qu'à preſent que la hantiſe des peuples les a rendus ſçauans en leur recherche, & que les voyages qu'ils ont fait de cinq à ſix cens lieues dans les terres en la compagnie du ſieur de Champlain, Lieutenant ſous voſtre autorité de Monſeigneur de Montmorency Viceroy du pays, leur ont acquis la cognoissance tant deſirée des peuples de diuerſes contrées. Et voyans les grands & manifeſtes profits, qui peuvent reuſſir à la gloire de Dieu, augmentation du ſceptre & de l'Empire des François contentement

*singulier de Vostre Maieité & profit & utilité de tous
ses suieûs. Les supplians ont iugé estre expedient,
voire grandement necessaire de declarer ce que en
conscience ils recognoissent estre de toute ceste entre-
prise, afin qu'il plaise à Vostre Maieité leur accorder
le contenu leur * en memoire cy attaché. ||*

- 81 *Les supplians doncques sont avec la grace de
Dieu, Sire, dans une terre nommée par le commun
Canada, mais mieux la Nouvelle France, en un lieu
appellé Kebec, basti par la diligence & industrie
singuliere du sieur Champlain, fort auant le fleuve
de Saint Laurens. Oû ayant seiournez, ils ont ap-
pris les richesses de ce quartier & speciallement de
ce fleuve accompagné de plusieurs belles & fertiles
isles, peuplé d'une telle abondance de toutes sortes
de poissons qu'elle ne se peut descrire, bordée de
costaux plains d'arbres fructiers, comme noyers,
chastagniers, pruniers, cerisiers, & vignes agrestes,
avec quantité de prairies qui ornent & embellissent
ses vallons, le reste de la terre garny & peuplé de
toute sorte de chasse & plus qu'il n'y en a en France,
& avec plus grand proffit en ce que non seulement
ils ne manquent de gibier & bestes fauves ordinaires
en ces païs, mais ont de plus des Eslans ou Orignals,
Castors, Renards noirs, & autres animaux dont
la pelleterie donne accès & esperance au bien futur
d'un tres grand commerce : dauantage la bonté de
ceste terre a esté de plus en plus recogneuë par les
voyages que les supplians y ont fait, qui leur ont*
- 82 *porté la cognoissance de plus de || trois cens mille
ames desireuses du labourage & faciles d'attirer à*

la cognoissance de Dieu, pour n'estre liez à aucun culte. Par la conduite desquels peuples, les fleuves, rivières, lacs de largeur & longueur indicibles ont esté recognus par les supplians; mais comme le bien ne s'aquiert sans peine, il n'y a point de doute que outre les grands labeurs des supplians en ses decouvertures & leur sejour dans le pays, ce qui leur donne le plus de trouble n'est pas seulement de s'estre trouué sans assistance d'aucune commodité, ains seulement de viures par ceux qui sont associez en ce commerce, ausquels seuls faut aduouer ceste obligation, mais que ces terres & leur abondance recogneuës par l'estranger, ils sont en perpetuelle crainte de surprises n'attendans que l'heure que l'on vienne couper la gorge à tous ceux qui resident audit Kebec. Car il ne faut pas tant s'asseurer aux paupieres abatuës des Lyons que l'on ne sçachent qu'ils mordent en dormant, & que les ennemis de vostre couronne, bien qu'ils semblent endormis ne viennent à l'appas de si grandes esperances de gain & de profit. En effect, Sire, qui ne se hazarderoit de venir posseder une terre si riche laquelle donne de ses || flancs des mines de fer & d'acier, 83 qui rendent quarantecinq pour cent, de plomb trente, du cuiure dix-huit, & qui en promet d'or & d'argent, terre qui donne par usure toutes sortes de semences, & laquelle des à present donne les materiaux propres pour la construction de toutes sortes de vaisseaux, fournissant le Meirain, lantes, planchages pour fenestragés & lambris, & de plus les Gemmes, Pray & Raifine. En outre la pelleterie cy-dessus

mentionnée. Les cendres & la potasse de quoy seul il se peut faire trafic de plus de cent mille escus, & ce qui est plus considerable, un autre qui possederait ladite terre pourroit de là tenir en bride & contraindre plus de mille vaisseaux de vostre Estat qui viennent annuellement aux pesches dont ils emportent les huïlles, les moluës, baleines & saulmons dont vos suieds se seruent. Il est vray que l'approche qu'ont faict une fois les Anglois, qui couperent la gorge à la flotte des Iesuites accompagnée du sieur de Poitrincourt s'en allans en l'Accadie, donne aux supplians des apprehensions qui leur sont tant plus grandes qu'ils regretteroient devoir le tiltre auguste de Nouvelle France, changé en un autre, soit de Nouvelle Holande, Flandre ou Angleterre : car d'estimer qu'il y ait rien qui resiste || à present à leur entreprise, c'est se flatter en l'attente d'un mal-heur ineuitable s'il n'y est remedié, & bien que cela arriue ce ne sera sans en auoir esté long-temps menacez, sans mettre en ligne de compte les menées & entreprises de ceux de La Rochelle, qui tous les ans apportent armes & munitions aux Sauuages, les animans à couper la gorge aux François, & ruyner leur habitation, ce qui n'est pas peu considerable. Les supplians ont donc iugé estre de leur conscience de donner aduis à Vostre Maïesté de l'intereft qu'elle a en la conseruation de ceste terre qui promet en la continuation des labeurs precedens un passage fauorable pour aller à la Chine, ce qui est autant ou plus facile à conseruer & maintenir, Sire, sous vostre domination, qu'il est ayisé à l'estranger imprimer sur

*le front de la France, une tache perpetuelle & indelebile pour n'auoir sçeu conseruer une terre qui estoit à l'augmentation de sa gloire, laquelle conseruation depend de l'entretien de la Religion par l'authorité de la Iustice, quand elles y seront toutes deux appuyées & maintenues par la force d'une garnison establie en un fort, qui faut bastir sur la croupe d'une montagne, qui tiendra plus de dix huit cens lieues de pays subiect, attendu qu'il n'y a aucun abord recogneu que l'entrée || dudit fleuve S. Lau- 85
rens. Ce qui fera reussir le commerce & le rendre grandement profitable, & par ainsi vostre gloire augmentée & une nouuelle fleur adioustée à la Couronne Françoisse.*

Sur ces considerations, Sire, plaise à Vostre Maieité accorder aux supplians le contenu en leurs articles cy attachez pour la conseruation dudit pays, accroissement & entretien de la Religion Chrestienne en iceluy, & ils continueront leurs labeurs & leurs prieres pour l'augmentation de vostre Empire & la prosperité de Vostre Maieité. Outre que les ames qui seront par ce moyen conduites au Christianisme rendront leurs prieres, leurs biens & leurs vies tributaires de son sceptre. »

L'aurois encores icy descrit tout au long les articles presentez à Sa Maieité, mentionnez en la susdite Requête, mais pour estre aussi peu necessaire comme ils ont eu peu d'effect, ie me suis contenté d'en poser icy les principales & generales, fans m'arrester à celles des particuliers, qui ne pourroient de rien seruir à

mon ſuiect, ſuffit que l'on ſçache que ſans intereſt nos Religieux ont fait tout ce qu'ils ont pû pour le bien, honneur & ſalut du païs.

86 *Tres-humbles remonſtrances & memoires des choſes neceſſaires pour l'entretien & execution de l'entrepriſe faite en la Nouvelle France preſentées au Roy, & du temps qu'elle a eſté deſcouuerte.*

Comme iamais l'homme ne peut acquerir la fin d'aucune choſe que par les moyens propres & conuenables à icelle, eſtant ainſi que le principal but & l'intention particuliere de Sa Maieſté viſe à la conuerſion des ames, d'où depend l'augmentation de ſon Empire & de ſa gloire, il eſt vray qu'il eſt impoſſible d'y paruenir que par les moyens eſſentiels pour l'execution d'une ſi ſaincte entrepriſe, qui ſon d'aſſiſter la religion de la iuſtice, & toutes deux de la force, l'une ne pouvant ſubſiſter ſans les autres & toutes trois bien aſſociées ſe trouuent les pilliers & plus ſolides fondemens d'un Eſtat. Partant Sa Maieſté outre pluſieurs autres conſiderations eſt d'autant plus intereſſée à la conſeruation de la Nouvelle France, ſous ſon Empire par le moyen de ces trois arcs boutans, que nul autre Prince de la Chreſtienté n'y peut rien pretendre, les François en ayant fait les deſcouuertes depuis cent ſeize ans, & continué iuſques à preſent, car dès l'an

mil cinq cens quatre les Normands y allerent au rapport mesme & par l'adueu des histoires || estrangeres, 87
& après eux Iacques Cartier en l'an mil cinq cens trente quatre & trente cinq par l'expres commandement de François Premier. Depuis, le Marquis de La Roche fist ce voyage en l'an mil cinq cens nonante-cinq, poursuiui en l'an mil six cens par Chauuin, qui fist bastir une demeure à Tadoussac, & en l'an mil six cens trois, le sieur de Monts accompagné du sieur de Champlain, qui firent des nouuelles descouuertes & des bastimens ès lieux esquels il ne s'en estoit iamais veu, toutesfois abandonnées, puis après iusques en l'an mil six cens huiet que le sieur de Poitrincourt avec des Peres Iesuïtes entrepriist le voyage, où ils furent desconfis par les Anglois, qui pensoient triompher des trauaux & peines des François. Mais en la mesme année le sieur de Champlain vint donner dans ces terres iusques au lieu de Kebec, qui est aduancé de plus de cent lieuës dans le fleue de S. Laurens, où il fist l'habitation qui y est à présent, & de là passa à plus de fix cens lieuës dans ces terres nouuelles, où il a descouuert plusieurs belles contrées habitables dont l'on peut tirer de grandes richesses & commoditez dès à present, en esperer beaucoup plus à l'aduenir, d'où se voit l'interest que Sa Maïesté a de se preualoir de la possession légitime de ceste terre qui luy est d'autant plus asseurée que par la confession mesme des cartes estrangeres, ce droict lui est acquis & cédé priuatiuement à tous autres, & de là resulte l'obligation necessaire de Sa Maïesté à la contribution & assistance esperée pour la manutention || de ce païs, qui ne se peut mieux con- 88

feruer que par ces trois moyens, de la Religion, de la Iustice & de la force qui y feront (s'il plaist à Sa Maiefté) establies, & par elle entretenues suiuant ces articles & memoires que les pauvres Religieux Recollets habitez en ladite terre luy presentent, protestant toutesfois qu'ils ne l'auroient iamais entrepris & d'entrer en une si grande cognoissance d'affaires, que l'on pourroit estimer outrepasser les bornes de leur institution & de leurs vœux, n'estoit la necessité de l'affaire & qu'il ne se treuve autres personnes dans le païs qui puissent donner ces aduis & ayent plus d'interest de faire ces tres-humbles remonstrances, pour la gloire de Dieu en la conuersion des ames & pauvres nations qui s'y perdent sans cognoissance de leur Createur & sans Religion & culte aucun, ioint la consideration qu'ils ont de l'utilité visible & augmentation asseurée de l'Empire de Sa Maiefté, qui luy feront agréer s'il luy plaist, ce qui luy est demandé, sçauoir

Pour le regard de la Religion :

Que defences seront faictes à tous suiets de Vostre Maiefté, faisant profession de la Religion pretendue reformée d'y habiter ou y entretenir aucunes personnes de quelque nation que ce soit de ladite Religion pretendue reformée, sur les peines qui seront iugées raisonnables.

89 Qu'il plaise à Vostre Maiefté fonder un Seminaire de 50 enfans des Sauvages, pour six ans seule || ment à raison de 50 escus pour chacun, qui seront par an 2500 escus, après lequel temps de six ans ils pourront estre entretenus voire un plus grand nombre, du

revenu des terres qui seront cultiuées pendant ledit temps, lesquels enfans font tous les iours offerts aux supplians par leurs parens, pour estre instruits & esleués en la Religion Chrestienne, & pour ce donner une abbaye pour le revenu y estre employé à la nourriture des Religieux de ladite abbaye, & l'entretien preallablement fait.

Pour le regard de la Iustice :

Il est grandement necessaire que Sa Maieité accorde que la iustice y soit exercée avec tant plus de puissance que les commencemens des peuplades font plus importants, afin d'euter les reproches de nos voisins & aussi pour ne permettre que sous l'autorité de Sa Maieité il se commette des voleries, meurtres, assassinnats, paillardise, blasphemés, & autres crimes des-ia par trop familiers entre quelques François habitans en ladite terre, &c.

Et pour le regard de la Force :

Celle-cy estant l'humeur radicale qui soustient les deux precedentes, il plaira au Roy || de donner de 90
quoy bastir un fort dans le pays, une tour à Tadoussac, lieu qui est l'unique abord des vaisseaux, & l'entretien pour six ans d'une garnison de cinquante hommes propre pour la construction & conseruation dudit fort.

Finalement qu'il plaise au Roy donner au sieur de Champlain de son arsenal des canons, poudres & munitions & augmenter son autorité & ses pensions de luy & sa famille, son appointment de deux cens escus n'estant suffisant pour un tel entretien, &c.

Voilà tout ce qui est des principales affaires que le

R. Pere Georges negotia au Conseil & avec les gens du Roy apres en auoir parlé à Sa Maiefté & presenté les articles cy-dessus, mais qui ont autant aduancé le Canada qu'on a contribué à l'execution & accomplissement d'icelles.

91 *Voyage des Peres Guillaume & Irenée Recollets, pour le Canada. — D'un Sauuage baptisé & mort sur mer, & de quelques ceremonies des Montagnais pour les malades.*

CHAPITRE VIII.

Les visites des Superieurs dans les Ordres sacrez, sont tellement importantes & necessaires que sans icelles, l'Ordre delaisse d'estre ordre & se peruertit par ce delaissement. Ce fut la raison pour laquelle nos Peres assemblez au Chapitre tenu l'an 1622, firent eslection du R. P. Guillaume Galleran pour Commisfaire du Canada auquel on donna pour compagnon le R. P. Irenée Piat qui des long-temps desiroit s'employer à la conqueste des ames des pauvres Sauuages. C'estoit un choix qu'on ne pouuoit faire meilleur & qui eut fait beaucoup s'il eut esté bien assisté, mais Sa Maiefté, ny contribuant rien ou fort peu, les marchands n'ont pas eu assez de puissance non plus que de bonne volonté pour parfaire un si grand œuvre que de reduire ces peuples & rendre le pais florissant, comme il se pourroit faire si on y employoit les des-

pences superfluës qui se font icy tous les ans, en bal-
lets, ieux & banquets & en tant d'habits mondains ,
qui montent || iusques à l'excès, d'où sensuit la ruine 92
de beaucoup de bonnes familles.

Avec la benediction du R. P. Prouincial ils s'ache-
minerent à Dieppe enuiron la my May, où ils furent
fauorablement receus dans les vaisseaux par le sieur
Guillaume de Caen General de la flotte bien que de
contraire Religion, car au reste il est homme poly,
liberal & de bon entendement sçachant parfaitement
bien commander en mer. Une chose en leur voyage
leur fist grandement admirer la diuine prouidence en
l'ordre, qu'il tient voulant sauuer les hommes. Il y
auoit un an & plus qu'un Sauuage Canadien auoit esté
amené à Dieppe lors qu'estant tombé malade il desira
s'en retourner en son pays en la compagnie de nos
Peres, sans pour cela monstrier aucune inclination
pour le baptesme.

Estant embarqué il eut de merueilleuses tentations
ou plustost imaginations qui augmentoient grande-
ment son mal. Il eut opinion que le maistre du vais-
seau le vouloit faire mourir, de maniere que s'il re-
muoit une corde il croyoit que c'estoit pour le pendre
& s'enfuyoit se cacher au fond du Nauire, s'il alloit
à luy il pensoit que c'estoit pour le iecter dans la mer
& se prenoit à crier, & par ces continuelles inquietudes
d'esprit il se mit si bas & s'afoiblit de telle sorte qu'il
fut contraint d'en garder le liët, & chercher remede à
sa santé, mais qui fut tout extraordinaire, car s'ima-
ginant que mangeant beaucoup & || incessamment fe- 93
roit le vray moyen de sa guarison, il crioit tousiours à

la faim, mangeoit fans relache, & empiroit à mesure qu'il croyoit se mieux porter du corps, tandis qu'intérieurement Dieu illuminoit son ame & le tiroit des tenebres pour le mettre à la grace.

Le Pere Irenée qui auoit pris soin de luy, l'oyoit souuent plaindre la nuit & s'escrier en son patois François qu'il escorchoit au moins mal : Moy pourquoy point Chrestien, moy pourquoy point Baptisé, & est à noter qu'estant en France il auoit esté souuent sollicité des Huguenots d'embrasser leur pretenduë Religion, ce qu'il ne voulut iamais faire, Dieu le reseruant pour son Eglise & pour son Palais celeste, ou les Heretiques n'ont aucune part ny ceux qui sont hors de l'Eglise, car hors icelle, il n'y a point de salut.

Le Pere Irenée le voyant si perseueremment demander le S. Baptême, creut qu'il y auoit là quelque chose de Dieu & qu'il ne deuoit point negliger cette ame laquelle sa diuine Maïesté vouloit sauuer, la difficulté estoit de luy faire entendre les mysteres de nostre S. Foy, & tirer de luy la confession d'un Dieu mort pour nous en croix, mais il n'y auoit point là de truchement qui le pût faire, pour ce, comme i'ay dit ailleurs, qu'ils n'ont point de mots propres pour leur faire entendre nos mysteres, & si le pauvre malade scauoit fort peu de François.

94 Le Pere luy fist neantmoins comprendre au mieux qu'il pût, plus par signes que par paroles, car Dieu n'oblige pas à l'impossible, après quoy il luy presente une Image du crucifiement de Nostre Seigneur qu'il prist avec grande reuerence en ostant son bonnet, & la mist auprès de luy, & souuent luy faisoit la mesme

reuerence, mais ce qui estoit de merueilleux, est que iamais il ne mangeoit qu'il ne ioignit premierement les mains & remuoit les leures, comme faisoit mon grand Sauuage Huron, il s'armoit du signe de la S. Croix & disoit humblement ces diuines paroles: Iesus ayez pitié de moy.

Et comme il se sentit diminuer de force & en des apprehensions de mourir sans auoir receu le S. Baptême, il recommença de plus bel & avec des afections plus pressantes à prier qu'on eut à luy donner, autrement qu'il estoit perdu. Le Pere Irenée luy fit dire par le truchement qu'on apprehendoit que si Nostre Seigneur luy rendoit la santé, qu'il retournast de rechef viure en son ancienne vie sauuage & delaislast le Christianisme, il protesta que non, & qu'il vouloit viure & mourir en nostre Sainte Religion.

La dessus on prist assurance du General qu'il contribueroit à sa nourriture s'il reuenoit en conualescence, peur que la necessité le contraignit de retourner à son ancien poste, c'est à dire vie barbare, puis on le baptisa. Chose admirable le Pere Commissaire ne luy eust pas plustost conseré ce Sacrement après un acte de contrition qu'on tira de luy, qu'il rendit son ame à Dieu le Createur comme || s'il n'eust attendu 95 que cette application pour passer de cette vie en l'autre : ce qui me faict dire avec S. Paul, O grandeur des merueilles de Dieu, combien vos voyes sont inscrutables, voicy un Sauuage qui fort de son pays, il tombe malade, il est baptisé, il meurt, & le voyla fauué plus heureusement que beaucoup de Chrestiens qui vivent & meurent en infidels.

Le corps ayant esté enseuely & exposé honnestement sur le tillac, les Peres dirent l'Office & les prieres accoustumées, après lesquelles il fut iecté dans la mer une grosse pierre attachée à son pied pour le faire couler au fond : il n'y eut qu'une seule chose en quoy on manqua, qui fut de n'auoir retenu de ses cheueux & de ses ongles, mais de ses cheueux principalement selon qu'ils ont de coustume, pour les monstrier à ses parens & à tous ceux de sa nation, à fin de leur oster toute sinistre opinion qu'on l'eust tué ou submergé, car comme ils sont assez soupçonneux d'eux mesmes, il ne falloit que ce manquement là, pour les mettre en rumeur (nous dirent quelques Sauuages de nos amis) : on ne laissa pas neantmoins de faire des presens aux plus prochains parens du deffunct, pour leur oster tout suiect de plainte, & nous mettre en asseurance de ce costé là.

96 Tandis qu'on estoit occupé de l'enterrement du deffunct le Nauire suiuiroit sa route & aduança iusques à Tadoussac où ils arriuerent fort heureusement, sinon qu'ils frayerent une roche entrant au port, qui les pensa perdre, de quoy eschappez, ils rendirent graces à Dieu & mouillerent l'anchre pour le repos d'une si longue || nauigation, pendant laquelle le P. Guillaume resta tousiours sain & gaillard & le P. Irenée au contraire presque tousiours malade & incommodé, voyla comme tous n'ont pas une mesme grace naturelle ny la force & vertu de pouuoir supporter l'air de la mer & la violence des tourmentes qui causent à la plupart des maux de cœur fort grands, lesquels neantmoins se guerissent en abordant la terre, si plustost ils ne quit-

tent, comme ils font & puis reuiennent, mais souuent avec de furieux vomissemens.

Le R. P. Guillaume monta à Kebec dans les premieres barques & de là à nostre Conuent, & le P. Irenée resta pour les dernieres afin d'assister tousiours les passagers & personnes Catholiques. Il trouua là une fort grande Croix que depuis quelque temps nos Religieux auoient fait faire pour l'y esleuer en signe de victoire, mais les grands debats suruenus entre les nauires des deux societez en empescha l'execution iusques à l'arriuée dudit P. Irenée qui la benist solennellement & la fist eleuer à l'ayde des hommes que Monsieur le General luy presta. Il y eut des Huguenots mesme qui s'y employerent d'affection, pendant que d'autres plus peruers s'en mocquoient. Ils edifierent aussi une chapelle de rameaux d'arbres, où ledit Pere dit la S. Messe au grand contentement de son ame, & tous les bons Catholiques qui se trouuerent là presens.

Le sieur de Caen ayant donné l'ordre necessaire à Tadoussiac, partit pour Kebec avec le P. Irenée, lequel après un peu de repos, voulut se rendre miserable avec les miserables & aller hy- || uerner avec les Montagnais pour apprendre leur langue; car c'est le principal suiet pourquoy on s'y abandonne, & pour cest effect il contracta amitié avec un barbare qui luy sembloit honneste homme, lequel après quelque petit present, luy promist place & nourriture dans sa cabane avec tout son emmeublement qui consistoit simplement en deux busches de bois, l'une pour luy seruir de cheuet & l'autre pour luy seruir de cloison & le separer aucunement des autres, qui ont accoustumé de

coucher tous pesle mesle les uns parmy les autres sans separation.

Voyla donc le bon Pere logé, mais en tel lieu qu'on ne voyoit que pauureté, le ciel estoit sa couverture & la terre nuë son liët mollet : pour toute vassielle * il n'auoit que son escuelle d'escorce, & le reste estoit bien peu de chose, encore se sentoit il bien-heureux, ô mon Iesus d'auoir rencontré un si bon hôte.

Mais il arriua par mal-heur peu de iours après sa venue une maladie inopinée au frere de ce Sauuage, pour laquelle il fallut faire alte au milieu des bois par l'espace de dix ou douze iours, pendant lesquels on chercha partout des remedes à ce mal qui ne pût estre si-tost guery, car les Medecins ny les Apoticairez n'y font pas là des plus scauans. Il fallut donc auoir recours à l'oracle & voicy comment. Le bon homme fist dresser au milieu de sa cabane une espee de tour ronde avec des paux picquez en terre redoublez en-dehors avec des couuertes & des escorces de bouleaux pour la rendre noire & || obscure, car le diable
98 fuit partout la lumière.

Cela estant fait, il fit entrer dedens un maistre Pirotois ou Magicien, pour s'informer du diable qui auoit donné ce mal à son frere, afin de l'en punir & guarir le malade par le moyen de ceste punition, car ils sont tellement superstitieux en leurs maladies, qu'ils croient qu'elles leurs * sont ordinairement données par autrui, ou causées par le malin esprit, qui en effect leur en donne souuent d'imaginaires, qui se guerissent par de pareilles imaginations, & voyla ce qui met le diable en credit.

Or le bon homme ne faisoit pas moins des fiennes pour descouvrir les auteurs de la maladie de son frere, que le maistre Piroteois dans sa petite tour, car il faisoit des gestes & des grimasses admirables, il se demenoit, il se frappoit le visage avec une forme de tambour de basques dans lequel y auoit quelque * petits cailloux ou grains de bled d'Inde, & audeffus estoient peintes des figures de diable ; il heurloit, il tempestoit, & faisoit des cris espouuantables, qui eussent fait peur à des personnes peu asseurées & encores moins accoustumées à ces chariuaris, & puis tout à coup l'un & l'autre faisoient des pauses & demeuroient un petit espace de tems dans un profond silence, au milieu duquel le malade interrogeoit son Medecin de l'auteur de son mal, qui luy en contoit à plaisir & tousiours des bourdes qu'il sçauoit gentiment controuuer en charlatan raffiné.

A la fin après auoir encore bien tintamarré & fait des inuocations à ce demon, il fut conclud || par le Piroteois que le mal auoit esté donné par un Sauvage 99 fort esloigné de là, sur quoy resolution fut prise qu'on l'enuoyeroit tuer par l'un des freres du malade (car ils estoient plusieurs) afin de tirer par ceste mort, la vengeance de sa malice & la guerison du malade comme i'ay dit. Voyla comme le diable se iouë de ses pauvres miserables, & comme par ses pernicieux conseils, il les destruit de sorte qu'ils ne peuuent mesme multiplier ny croistre en nombre à cause de ses tueries, non plus qu'en lumiere & cognoissance de leur malheur.

Le Pere Irenée estonné d'un si meschant conseil & que

sa preſence ny ſes remonſtrances ne pouuoient en rien moderer ny diuertir ces mauuais deſſeins (comme nouveau Apoſtre parmy un peuple gentil) il quitta là tout & ſ'en retourna au Conuent pour y cathechifer les François, n'ayant pû aſſez toſt corriger les barbares qu'il faut ſupporter & ſouuent diſſimuler leur façon de faire avec une grande patience & douceur d'eſprit, attendant le temps propre pour recueillir le fruit de ſa charité, car les fortereſſes du diable ne ſe prennent pas du premier coup ny toujours avec violence.

C'eſt une methode de laquelle nous uſons meſme parmy les gros Chreſtiens, car d'abord allez parler de Dieu à un homme grandement auare ou addonné à ſes plaiſirs, il vous rebutera & tournera le dos, il y faut apporter de grandes precautions, encor a on bien de la peine de gagner quelque choſe ſur leur eſprit en diſſimulant leur deffaut. Il me ſouuient à ce propos ||
100 d'un certain gentilhomme autant auare & indeuot que ſa femme eſtoit pieuſe & ſaincte. Il fuyoit les Religieux & ſa femme les accueilloit, il ne parloit que d'eſcus & ſa femme que de vertus, bref les Religieux ne pouuoient auoir d'entrée chez luy qu'il ne leur tournait auſſi-toſt les talons, peur qu'on lui parla * des choſes de ſon ſalut, ou de faire quelque aumofne aux pauures, qui ne voyoient que Madame.

Il arriua neantmoins que nous l'abordames un ſoir comme il eſtoit à table, de ſe retirer il n'y auoit point d'apparence, ni nous de coucher deuant la porte eſtant en ſi bonne maiſon, donc par ceremonie il fut contrainct de nous offrir le couuert, car il cognoiſſoit noſtre ordre. Or que croyez vous qu'elle fut ſa pre-

miere pensée, elle fut iustement de nous dire qu'il eut bien désiré que les douze plus gros de ses villageois fussent conuertis ou enfermez dans sa caue. Voyla un merueilleux souhait & qui sentoit bien de son avarice & tout le reste de son entretien ne fut que de semblables discours & des guerres où il auoit vieilly ; mais la conclusion en fut tres bonne après nos applications & ses reflexions, car il nous fit promettre un soing de le voir plus souuent & de prier Dieu pour luy, puis nous conduit luy mesme dans la chambre & nous fist faire du feu , ce qui ne luy estoit iamais arriué, de quoy Madame ioyeuse au possible rendit graces à Dieu de la conuersion de son mary qu'elle n'auoit iamais veu dans une si grande deuotion.

*Des trauaux de nos Religieux allans à l'Eslan, & 101
d'un second voyage que fist le Pere Irenée aux
Sauuages où ils obseruerent quelque * ceremonies
pour auoir bon vent.*

CHAPITRE IX.

Le Peré Ioseph voyant le P. Irenée plustost de retour qu'il n'esperoit, prist luy mesme sa place & s'en alla passer le reste de l'Hyuer avec les Montagnais, afin de gagner tousiours temps & disposer aucunement ce peuple grossier au bien qu'on desiroit d'eux.

Or il ne fut pas long-temps que les Sauvages prirent plusieurs Eslans, desquels ils en dedierent un pour nos pauvres Religieux de Kebec, qu'ils enuoyerent aduertir par un de leurs hommes pour le venir querir à dix ou douze lieuës de Kebec.

Le P. Irenée y voulut aller avec nostre bon frere Charles, & quelque * François que leur presta le sieur de Champlain. Il faisoit pour lors un tres grand froid, le temps fort serain, & la terre partout couuerte de cinq ou six pieds de neiges, c'est ce qui les contraignit après auoir faict prouision d'un peu de galettes pour viure en chemin, de s'accommoder chacun d'une
102 n'enfoncer dans les neiges, & avec cela ils se || mirent à la fuitte de leur Sauvage qu'ils ne perdoient point de veuë, à cause qu'il n'y a aucun sentier ny chemin en tout le païs.

Mais comme il alloit un peu trop viste pour de pauvres Religieux & n'auoit pas la discretion de considerer que nos habits nous sont fort incommodés à marcher pendant les vents & le mauuais temps, le Pere ordonna qu'il iroit le dernier & le plus mauuais marcheur le premier, & avec cest ordre ils allerent plus commodement & allegrement.

En tout le chemin ils ne trouuerent ny maison ny tauerne pour se chauffer, & pour leur nourriture il fallut se contenter d'un peu de leur galette, car il la falloit menager, pour qu'il en restat iusques à la fin du voyage. La reception que leur firent les Sauvages estoit plus accompagnée de complimens que de bonnes viandes, car estant iour de ieusne, il leur fallut aller

coucher sans soupper pour n'y auoir ni poisson ny castor pour les regaler, la chair d'Eslan dont ils auoient à foison n'estant pas pour pareil iour.

Le matin venu rien ne les empêcha de s'esueiller que le trauail du chemin qui les auoit un peu assoupy & appesanty. Après qu'ils eurent prié Dieu, les Sauvages leur donnerent à chacun un morceau de la beste qu'ils accommoderent à part, chacun dans un morceau de la peau & des vieilles couuertures qu'ils auoient apportées, puis ayant proprement liez leur * paquets, chacun traifna le sien avec une corde par-dessus les neiges, qui est une bonne inuention || car de 103 les porter sur le dos il eut esté bien difficile & quasi impossible.

Si le temps n'eust point changé, ils n'eussent eu que demy mal, mais quatre ou cinq heures après qu'ils furent partis, il s'esleua un si grand vent avec des pluyes si fascheuses qu'elles leur gasterent tout le chemin; puis la nuit suruenant il leur fallut loger emmy les bois dans un trou qu'ils firent au fond des neiges, où ils auoient l'eau qui les incommodoit autant que la pluye qui faisoit fondre la neige; pour leur repas ils eussent bien pû cuire de la viande, mais ils n'auoient ny pain ny sel, & mouroient de froid; de maniere qu'ils passerent la nuit fort esueillez, & dans un extreme soucy comment ils passeroient le lendemain la riuere qui commençoit à lascher, & les neiges à fondre, ce qui rendoit le chemin presque insupportable à gens chargez, & si mal accommodez.

Ils n'eurent pas à peine passé ceste riuere qui con-

duit au fault de Montmorency & le bois en fuitte, que le temps se changeant, ils furent accueillis d'un froid si extreme accompagné d'un vent impetueux qui rouloit la neige par monceaux, qu'ils en penserent estre au mourir. La peine leur en estoit double, car avec leurs raquettes ils ne pouuoient marcher sur les glaces du grand fleuve, & sans icelles ils ne pouuoient passer les grands monceaux de neiges qui leur bouchaient le passage, de maniere qu'ils se trouuoient fort empeschez.

104 Le bon frere Charles qui sembloit le plus || robuste, fut neantmoins le premier abbattu, car il demeura immobile presque sans sentiment, de quoy s'aperceuant le Pere Irenée, tout mal qu'il estoit courut à luy pour le consoler & l'exhorter à prendre courage, non toutesfois, si efficacement que l'Ange le bon Helie accablé de lassitude sous un genieure, lorsqu'il fuyoit la persecution de Iefabelle, & ayant trouué un petit morceau de pain dans sa pochette, gellé & dur comme pierre, il en escrafa un petit entre deux cailloux, qu'il luy fist aualler pour luy faire reuenir le cœur, & en effect cela luy profita.

Aprés quoy ils en trouuerent un autre couché de son long sur la neige, lequel ils remirent sur pieds au mieux mal * qu'ils purent, non sans beaucoup de peine, car enfin ne pouuant quasi se soustenir, ils furent contraincts de traîner son paquet & prendre part dans son trauail, tellement que les malades aydoient aux infirmes, & ceux qui estoient bien empeschez à traîner leur fardeau, portoient encore celui des autres, & ne falloit point marchander, ains tousiours

peiner, afin qu'en agissant du corps, le froid & le vent ne les fist geler tout debouts.

Mais ô bonté diuine, qui n'abandonnés iamais les vostres iusques au dernier point, alors qu'ils pensoient estre perdus vous les secourustes par le moyen du bon Pere Paul Huet comme ie diray presentement. Ce bon Religieux ayant dit les Vespres à la Chapelle de Kebec, comme nous auions accoustumé toutes les Festes & Dimanches, monta sur la montagne pro-
|| chaine pour voir s'il descouuriroit nos voyageurs 105
comme il fist de fort loing. Les ayans apperceus comme un autre Abraham qui se tenoit sur les chemins pour accueillir les pelerins, il accourut promptement au Conuent prendre un peu d'eau de vie avec un peu de vin que l'on garde exprés pour semblables necessités, qu'il leur porta en grand haste, & à mesure qu'il en rencontroit quelqu'un, il luy donnoit un peu de ses rafraischissemens & le consoloit au mieux qu'il luy estoit possible iusques au Pere Irenée, qui estoit des derniers, auquel ayant donné un peu de vin, comme reuenu d'une extase, les larmes luy en tomberent des yeux à grosses gouttes, ou d'ayse, ou d'estonnement, car comme il m'a dit luy mesme, ce petit doigt de vin tres rare dans le pays fist comme un miracle en luy, le changeant tout en un autre homme, & de plus le bon Pere Paul se chargea de son paquet iusques au Conuent où ils arriuerent sur le soir fort heureusement, à leurs maux passez prés.

Il est tres veritable que Dieu faict des graces particulieres à ceux qui vont entre les Infidelles, qu'il ne faict pas à ceux qui demeurent en leur maison, &

sans icelles il ne seroit pas possible d'y subsister, ny de
pouvoir resister long temps à tant de travaux & d'au-
teritez, que de pauvres pieds nuds, pauvres Euan-
geliques, & pauvres en tous les biens & commoditez
de la terre, sont contrainsts d'y souffrir iournellement.
106 Le confesse que ie ne pourrois pas viure icy un mois
sans tomber malade, comme || i'ay vescu parmy les
Hurons un an entier en pleine santé, & que s'il y
auoit des Religieux par deçà qui vescuissent de la sorte,
tout le monde les auroit en admiration, mais il n'y
en a point qui en approchent.

Le Pere Irenée proietta un autre voyage le long du
grand fleuve vers les contrées de Tadoussac, pour y
sonder le cœur des peuples qui l'habitent, & voir s'il
y pourroit faire quelque chose pour le salut, autre que
celuy de son voyage precedent, mais qui ne luy reussit
guere mieux à son extreme regret. Il se mist donc sous
la conduite de son Sauvage ordinaire, lequel avec
tout plein d'autres y deuoient descendre dans deux
chaloupes de Compagnies. Les sieurs de Champlain
& du Pont Graué leur firent à tous present de quel-
ques galettes afin qu'ils prissent un soin particulier
dudit Pere, & en donnerent encore d'autres pour luy
particulierement, lesquels ils menasgerent comme les
Hurons firent de mon biscuit, car, si-tost qu'elles
furent en leur possession, ils se mirent après, & le
iour & la nuit, & ne cesserent point que tout ne fut
dissipé & mangé iusques aux miettes.

De remede à cela il n'y en a point, il faut laisser
manger son bien, & ne dire mot pour ce qu'autrement
ils vous appelleroient Onustey, auare & chiche, il

vous est neantmoins permis de faire comme eux, & ufer de vos biens avec eux, mais tous ne peuvent viure comme les bestes, qui mangent le iour & la nuit pendant qu'elles ont de quoy, & par ainsi il faut laisser || passer la feste sans en estre, encor qu'elle 107 soit à vos despens.

Preuoyant ce mauuais mesnage i'auois ferré un peu de biscuit dans un petit sac que ie tenois caché sous mon manteau, pour me seruir dans la necessité, mais il fut bien-tost descouuert & mangé sur le champ, & par ainsi nous demeurâmes à deux de ieu, aussi bien pourueus l'un comme l'autre, d'un rien du tout, sinon du maïs qu'ils auoient cachez par les champs en descendant; & voila comme ils seroient bons freres Mineurs s'ils estoient bons Chrestiens, car ils ont bien peu de soin du lendemain, s'appuyans sur la diuine Prouidence, qui nourrit les oyseaux du Ciel.

Il y a une chose à remarquer en eux, que lors qu'ils ont peur, ou songent à quelque malice, ou bien qu'ils preuoyent quelque danger ou peril, c'est alors qu'ils chantent principalement, tellement que l'on peut prendre à mauuaise augure quand les Sauvages chantent seuls par les bois, ou à la campagne, sinon que ce soit pour un simple diuertissement d'esprit, comme ils font quelquefois.

Au premier giste que ce bon Pere fist avec ses Sauvages, il leur fallut entrer dans les fanges iusques à my-jambes, pour ce que leurs chaloupes ne peuvent aborder la terre ferme, qui estoit bien auant dans les marests, & puis le mauuais temps, le froid, & les pluyes en rendoient le lieu quasi inaccessible. Le bon

108 naturel du Sauvage du Pere fut remarquable, en ce qu'ayant une espece de bas de peau d'Eslan aux || jambes, il les vouloit deschauffer pour luy faire prendre, & le deffendre aucunement du froid qu'il luy voyoit souffrir mais il l'en remercia bien-humblement, ayment mieux qu'il s'en seruit luy-mesme, que luy qui faisoit profession d'aller pieds nuds & viure en Apostre.

Le Sauvage le pria donc de s'arrester là, pendant qu'il yroit dans le bois prochain, d'où il rapporta son col chargé de busches, qu'il accommoda dans les plus mauuais endroits par où le Pere deuoit passer pour gaigner la terre ferme, & arriuer au lieu où l'on deuoit cabaner. Voyez un peu ie vous prie le bon naturel de ce Sauvage, & combien nous ferons blasmables deuant Dieu de nostre peu de charité.

Etoit-ce pas encore une action bien louable au fils du Capitaine la Forrier, lequel voyant le Pauvre Pere Ioseph le Caron fatigué du mauuais chemin & presque transi de froid, le pria de tenir le deuant afin de marcher plus à l'ayse, & trouuant des lieux propres, il luy allumoit du feu pour le reschauffer, & luy rendoit tout le seruice possible à un pauvre Sauvage : ie ne scay ce que vous en penserez, mais i'ay receu tant de secours d'aucuns, que ie ferois plus volontiers le tour du monde avec eux qu'avec beaucoup de Chrestiens & d'Ecclesiastiques mesme.

Le Pere Irenée estant esueillé partit de ce marest avec ses Sauvages pour Tadoussac, où ils arriuerent à nuit close avec bien de la peine, tant à cause du mauuais vent, que pour la difficulté qu'ils eurent de

doubler la riuere du Saguenay, || & d'aborder les 109
barques Françoises qui estoient là à l'anchre, attendant la flotte de France qu'on esperoit dans peu de iours.

Or le lendemain matin les Sauuages du Pere ayant esté abouchez par un autre plus grand nombre qui estoient là attendans d'autres de leurs amis pour aller à la guerre, ils furent persuadez d'estre de la partie, & de renuoyer ledit Pere dans son Conuent iusques à un autre temps qu'ils le reprendroient pour son dessein, tellement qu'il fallut qu'il s'en retournast dans un canot de Montagnais sans pouuoir passer plus outre, marry que son voyage ne luy auoit mieux succédé.

Ces Montagnais allerent le iour & la nuit tandis qu'ils eurent le vent propice, mais leur ayant manqué ils prirent terre & dresserent une suerie pour purger leurs mauuais humeurs (i'en ay descrit la methode au second liure de ce volume) pendant que le Pere accommodoit à part sa petite cuisine qui ne luy reussit guere bien. Il auoit un petit paquet de ris qui est la meilleure prouision que l'on puisse auoir entre les Sauuages, il s'estoit aussi muni d'un petit chaudron à Kebec, pour luy seruir, mais il fut bientost egarré, non sans soupçon qu'il luy eust esté enleué par les Sauuages, & fallut qu'il se seruit d'un des leur * qui leur seruoit à faire griller des pois, mais qui rendit son ris d'un si mauuais goust, qu'il ne fust possible à personne d'en pouuoir manger, non pas mesme les chiens pour affamez qu'ils fussent, ce fust là le moyen de coucher à la legere, & n'estre point trop assoupis le matin.

110 Les Sauvages en leur fuerie, firent d'une pierre deux coups, car parmy les chants qu'ils y font d'ordinaire, ils y en adiousterent d'autres avec de grands tintamarres & des chimagrées dignes de leurs personnes, pour obtenir un vent propre à leur navigation. Durant ce temps là deux ieunes Sauvages estoient en sentinelle pour prendre garde au vent, lesquels peu d'heures après accoururent promptement à la cabane où se tenoit le sabbat, disant, cessez, cessez, voila bon vent, & tous cefferent, & se resioüirent de leur Manitou, disans au Pere, que ce n'auoit pas esté son Iesus qui leur auoit enuoyé un vent si souhaitable mais leur bon Manitou, par le moyen de leur ceremonie.

Dieu, qui est ialoux de son honneur leur fist bien-tost repentir de leur trop prompte venterie car ils ne furent pas à deux ou trois lieuës de là, qu'il s'esleua un vent si impetueux & extraordinairement contraire & violent, qu'ils penserent tous perir, & furent reiettez d'où ils estoient partis, heureux d'auoir pu gagner terre, où ils eurent tout loisir de penser au peu d'effect de leur ceremonie, comme au pouuoir de nostre Dieu, qui seul leur pouuoit donner le temps qu'ils desiroient, ainsi que leur fist entendre le Pere en la reuenche qu'il eut, respondant à leur folle croyance.

Puis leurdit : Vous avez eu recours à vostre Manitou pour auoir un vent propre, & il vous en a donné un contraire & vous a trompé. Or à present ayons recours à Iesus, & vous || verrez qu'il nous exaucera & fera paroistre son pouuoir par-dessus tous les demons,

111

ce qu'ils firent en la personne dudit Pere, & Dieu tres bon, qui veut estre reconnu, prié, & adoré de ses creatures, leur en donna un en bref tres excellent, par le moyen duquel ils se rendirent allegrement à Kebec, comme s'ils eussent esté conduits de la main d'un Ange, d'où le Pere Irenée ayant appris que ie reuenois des Hurons, vint au deuant de moy dans un canot de Montagnais, où il faillit à se perdre par la faute de son Pilote qui dormait lorsqu'un coup de vent l'eut fait tourner sans dessus dessous, si le cordeau qui gouuernoit la voile ne se fust rompu par la violence du vent.

Fin du premier Liure.

HISTOIRE DU CANADA

ET
VOYAGES DES PERES RECOLLECTS
EN LA
NOUVELLE FRANCE.

LIURE SECOND.

*Commencement du voyage de l'Autheur pour les
Hurons. — Rencontre d'un Pirate Holandois, &
du danger qu'ils coururent estant eschoüez.*

CHAPITRE I.

113 Nostre Congregation se tenant à Paris, nos Peres
touchez & illuminez de cest esprit diuin qui conduit
les Apostres entre les peuples Gentils, donnerent ordre
au Pere Nicolas Viel & à moy, d'aller secourir || nos
freres qui seuls auoient la mission de la conuerfion du
Canada, pendant que d'autres se dispofoient pour les
lieux Saints que nos freres ont en leur gouuernement
avec plusieurs Conuents en Leuant, où ils ont liberté
de feruir Dieu, mais avec peine à cause de l'auarice
du Turc, qui leur fait souuent des auanies. Comme
enfans obeiffans & fuiets de la S. Eglise, après nous

estre recommandez à Dieu & inuoqué la benediction du Saint Esprit, nous fumes recevoir celle de Monseigneur le Nonce residant à Paris, lequel approuuant nostre zele & fauorisant nostre pieux dessein, nous octroya toute l'autorité & puissance qu'il pouuoit auoir dans l'estenduë de toutes les terres Canadiennes, s'offrant encores de luy mesme d'en escrire à sa Sainteté & d'obtenir d'elle pour nous sa benediction Apostolique & tout pouuoir de sa part par une bulle expresse, si le Nauire fretté & des-ja tout prest à faire voile, ne nous eut contrainct à un humble remerciement, & nous contenter de sa bonne volonté, & du pouuoir que nous donnoit sa Seigneurie, sans nous mettre en peine d'autre escrit.

Muni* de sa benediction, des conseils & de l'autorité d'un si grand Prelat, nous receumes aussi celle de nostre Reuerend Pere Prouincial & partisme* de nostre Conuent de Paris le 18. iour de Mars l'an 1623, à l'Apostolique, à pied & sans argent selon la coustume des pauvres Mineurs Recollects, & arrivâmes à Dieppe en bonne santé, où à peine pûmes nous prendre quelque repos, qu'il nous fallut embar- || quer le 114
mesme iour peu auant my-nuiet, avec un vent assez bon; mais qui par sa faueur inconstante nous laissa bientôt, & fûmes surpris d'un vent contraire ioignant la coste d'Angleterre, qui causa un mal de mer fort fâcheux à mon compagnon qui l'incommoda grandement & le contraignit de rendre le tribut ordinaire à la mer, qui est l'unique remede & la guerison de ces indispositions maritimes. Graces à nostre Seigneur nous avions des-ja scillonné pour le moins cent

lieuës auant que ie me ressentisse beaucoup de ces fascheuses maladies, mais après ie m'en trouuay tellement trauaillé qu'il me sembloit n'auoir iamais tant souffert corporellement au reste de ma vie, comme ie souffris pendant trois mois six iours de nauigation qu'il nous fallut (à cause des vents contraires) pour traverser ce grand & espouuentable Océan, & arriuer à Kebec, demeure des Mineurs Recollets.

Or pour ce que le Capitaine de nostre vaisseau auoit commission d'aller charger du sel en Broüage, il nous y fallut aller necessairement & passer devant la Rochelle, à la rade de laquelle nous nous arrestames deux iours, pendant lesquels nos gens allerent negotier en ville pour leurs affaires particulieres. Il y auoit là bon nombre de Nauires Hollandois tant de guerre que marchands, qui alloient charger du sel en Broüage & à la riuiera de Suedre proche Mareine; nous en auions des-ja trouué en chemin enuiron 30. ou 40. en diuerfes flottes, & aucun n'auoit couru sus-nous, 115 entant que nostre pa-|| uillon nous faisoit cognoistre : il y eut seulement un Pirate Holandois qui nous voulut attaquer & tendre combat, ayant des-ja à ce dessein ouuert ses sabors, faict boire & armer ses gens; mais pour n'estre pas assez forts, nous gagnames le deuant à petit bruit & nous sauuames à la voille. Ce miserable traifnoit des-ja quand & luy, un autre Nauire chargé de sucre & autres marchandises qu'il auoit volé à des pauvres marchands François venans d'Espagne.

De la Rochelle on prend d'ordinaire un pilote de louage pour conduire les Nauires qui vont à la riuiera

de Suedre à cause de plusieurs lieux dangereux inconnus aux Pilotes estrangers. Celuy que nous prîmes à la Rochelle tout expérimenté qu'il se disoit, pensa neantmoins nous faire perdre, car n'ayant voulu ietter l'anchre par un temps de bruine comme on luy conseilloit, se fiant à la sonde, il nous ietta sur des sables où nous demeurames eschoüez depuis les quatre ou cinq heures du soir, iusques au lendemain matin, que la marée nous remit sus pied & en estat de voguer. Je vous laisse à considérer en cette disgrâce qu'elle pouuoit estre la pensée d'un chacun, & si elle n'estoit pas capable d'affliger les plus resolus, car le Nauire estoit tellement couché, que si Dieu par sa bonté ne nous eut preferué & calmé du tout le temps, c'estoit faict du Nauire & de nous tous.

Le Capitaine & conducteur du Nauire estoit doublement affligé, car il se voyoit à la veille de || perdre 116
non seulement le corps, l'honneur & les biens, mais en suite tout l'equipage, aucun duquel n'eut le courage de boire ny de manger, encore que le souper fust prest & seruy : pour moy i'estois fort debile & eussent volontiers pris quelque chose, mais la crainte de mal edifier me retint, me fit ieufner comme les autres, & demeurer en priere toute la nuit avec mon compaignon : nos Matelots parloient des-ja de ietter en mer le Pilote Rochelois, qui nous auoit eschoüé, pendant qu'une partie de l'equipage vouloient se saisir de l'esquif pour chercher leur seureté, si le Capitaine courageux ne les en eut empesché & menacé d'un coup de pistolet le premier qui s'y ingereroit. Il les contraignit de trauailler pour le salut de tous, leur fist poser les

quatre anchres & estre sur leur garde attendant l'assistance & misericorde de nostre Seigneur.

Le louë Dieu, qu'ayant pitié de ma foiblesse, il me fist la grace d'estre fort peu esmeu pour le danger present & eminent, ny pour tous autres que nous auons eu pendant nostre voyage, car il ne me vint iamais en la pensée (me confiant en sa diuine misericorde) que deussions perir, autrement il y auoit grandement à craindre pour moy, puis que les plus experimentez Pilotes & Mariniers n'estoient pas sans crainte & apprehension, un desquels indigné du peu de peur que ie tesmoignoïs pendant une furieuse tourmente de huit iours, me dit un peu en cholere qu'il doutoit que ie fusse Chrestien de n'aprehender pas en des périls & || dangers si eminens ; ie luy respondis que nous
117 estions entre les mains de Dieu, qu'il ne nous aduiendroit que selon sa sainte volonté, que ie m'estois embarqué en intention d'aller gagner des ames à nostre Seigneur au païs des Sauuages, d'y endurer mesme le martyre si telle estoit sa sainte volonté : que si sa diuine misericorde vouloit que ie perisse en chemin ie ne m'en deuois point affliger, que d'auoir tant d'apprehension n'estoit pas un bon signe : mais qu'un chacun deuoit plustost tascher de bien mettre son ame avec Dieu, & après faire ce qu'on pourroit pour se deliurer du naufrage, puis laisser le reste du soing à Dieu.

Après estre deliuré du peril de la mort & de la perte du Nauire qu'on croyoit inueitable, nous mîmes la voile au vent, & arriuames d'assez bonne heure à la riuiera de Suedre, où l'on deuoit charger du sel de

Mareine. Nous nous desbarquames & n'estans qu'à deux bonnes lieuës de Brouïage nous y allames passer quelque iours de repos, avec nos freres de la Province de la Conception, qui y ontestably un Conuent, lesquels nous y receurent & accommoderent avec beaucoup de charité.

Nostre Nauire estant chargé, & prest de se remettre sous voile, nous retournames nous rembarquer avec un nouveau Pilote de Mareine qui deuoit nous reconduire au port de la Rochelle, mais Dieu adorable en ses iugemens, permit que ce Pilote nous pensa encor eschouër, ce qu'indubitablement auroit esté sans le grand iour qui fist voir le fond de l'eau, cela || luy osta 118 la presumption & vanité insupportable de laquelle enflé, il s'estimoit le plus habile Pilote de cette mer, aussi estoit il de la pretenduë Religion, & des plus opiniaïtres, ainsi qu'estoit le premier qui nous auoit eschoué quoy que plus retenu & modeste.

Vers la Rochelle il se voit grande quantité de Marsoins, desquels nos Mattelots ne firent point estat, comme de ceux qui se prennent en pleine mer. Ils pêcherent forces * seiches lesquelles accommodées sembloient des blancs d'œufs durs fricassez, ils prindrent aussi des Grondins avec des lignes & hameçons qu'ils laissoient trainer après les galleries du Nauire, ce sont poissons un peu plus gros que des rougets, lesquels nous seruoient à faire du potage.

L'on dit que ce poisson est appelé Grondin d'autant qu'estant hors de la mer il ne cesse de gronder comme un petit pourceau, contre l'ordinaire des poissons qui ne crient iamais, mais à cause de mon mal de mer qui

me donnoit peu de relasche ie n'y prins point garde, ny a beaucoup d'autres choses qu'en autre saison i'eusse curieusement obseruées.

Ce poisson n'estoit point trop à mon goust à cause de mon degoust, mais beaucoup moins la discourtoisie d'un chirurgien huguenot qui seul auoit le soin de nous assister, car nous n'en pouuions tirer une seule bonne parole, non pas mesme ceux de sa pretendue religion, qui ne pouuoient approuuer sa mauuaise
119 dereglee & melancolique humeur, qui domine || d'ordinaire en ceux qui ont l'ame assise en mauuais lieu.

Passant deuant la Rochelle on renuoya le nouveau Pilote qui nous auoit ramené de Broüages, on remplit nos barriques d'eau douce dans l'isle de Rez, puis ayant mis les voiles au vent, & le cap à la route de Canada, nous cinglames par la Manche en haute mer à la garde du bon Dieu & à la mercy des vents, qui nous furent fauorables & discourtois selon leur inconstance.

Des larrons & pirates.—D'un Matelot tué par accident.—Tourmente fort grande.—Prise d'un Navire Anglois.—Des Baleines & du poisson appelé Dorade beau par excellence.

CHAPITRE II.

On se plaint, mais avec raison du grand nombre de voleurs & delarronneaux, qu'en guise de chenilles cou-

urent aujourdhuy presque toute la surface de la terre, dont les uns semblent honnestes gens & passent pour des gros Messieurs, & ceux là sont les pires de tous, car ils desrobent beaucoup & font pendre ceux qui prennent le moins. Les autres moins dangereux sont ceux qui comme Hibous ne vont que de nuit, sont assez mal couverts & aussi peu courtois, ont tousiours
|| la mine morne, triste & pensive comme gens de 120
mauvaise conscience, mais il y en a une troisieme espece entre les deux, qui sont les filous, les tireurs de laine, les emmielleux, les caioleurs, les subtils, ceux qui vous font croire que le blanc est le noir, sont des querelles d'Allemands entr'eux, puis feignent de se battre pour attaquer ceux qui veulent mettre le hola, & puis crient les premiers aux voleurs; ce sont ces batteurs de paué qu'il faut apprehender. O qu'il est bon de ne se fier aujourdhuy qu'en Dieu, toute la terre est couverte de liens & de pieges contre les gens de bien & ceux qui marchent dans la candeur & la simplicité. C'est le regne des meschans & de ceux qui tirent le sang & la substance du peuple, desquels Dieu fera vengeance un iour & n'aura non plus de pitié d'eux qu'ils en ont eu du peuple.

Or de mesme que la terre a ses larronneaux, voleurs & brigands, la mer a ses pirates, escumeurs de mer & forbans, & si les uns sont bien meschans sur la terre, les autres ne leur cedent en rien sur les eaux, car ils brisent les furieux flots de la mer & courent les vastes campagnes de cet element impitoyable avec la mesme gayeté qu'ils feroient sur la terre sans apprehender ny la mort ny le fond des abîmes, qui les va tousiours

menassans d'un prochain peril ou naufrage, dequoy ils ne se soucient non plus que s'ils n'auoient point d'ame à perdre ny d'enfer à redouter.

121 De ces pirates vous en voyez (comme les vo- || leurs sur la terre) qui font les honnestes marchands pour n'estre point soupçonnez, & surprendre quand ils trouuent leur coup disposé, autrement ils se tiennent sur la mine de gens de bien. Les autres sont sans dissimulation & veulent bien qu'on les cognoisse pour tels qu'ils sont, car comme il n'y a que des coups à gagner chez eux, ils sçauent bien qu'on est tousiours à la deffensue contre eux, & ce fut un de ceux là qui nous vint menacer à deux ou trois cens lieuës de mer, auquel il ne fut rien respondu pour n'estre alors en estat de deffence, mais parti d'aupres de nous, on tendit le pont de corde & chacun se tint sur ses armes, pour rendre combat au cas qu'il fust reuenu, mais il nous laissa aller, ayant bien opinion qu'allant en Canada on n'auoit pas grand richesse, & que de nous vouloir oster nos viures il n'y eut pas grand gain pour eux non plus que pour nous de contentement qui nous eut obligé à nous bien battre. Toutesfois il fut encore trois ou quatre iours à roder les mers à nostre veüe pour descouurir la proye.

Il arriua un accident dans nostre Nauire le premier iour du mois de May qui nous affligea fort. C'est la coustume en ce mesme iour, que tous les Matelots s'arment au matin & en ordre font une salue d'escouperie au Capitaine du vaisseau; un bon garçon peu dressé aux armes par imprudence donna une double ou triple charge à un meschant mousquet qu'il auoit,

& pensant le tirer il se || creua & tua le Matelot qui 122
estoit à son costé, en blessa un autre legerement à la
main. Le n'ay iamais rien veu de si resolu que ce pauvre
homme blessé à mort : car ayant toutes les parties na-
turelles emportées, & quelque * peaux des cuisses &
du ventre qui luy pendoient, apres qu'il fut reuenu
de pasmoison à laquelle il estoit tombé du coup, luy-
mesme appella le Chirurgien, & l'enhardit de coudre
sa playe & d'y appliquer ses remedes, & iusques à la
mort parla avec un esprit aussi sain & arresté, & d'une
patience si admirable, que l'on ne l'eust pas iugé ma-
lade ny blessé à sa parole. Le bon Pere Nicholas le
confessa & peu de temps apres il mourut : puis il fut
enueloppé dans sa paillasse, & mis le lendemain sur le
tillac où nous dismes l'Office des morts, & toutes les
prieres accoustumées, puis le corps ayant esté mis sur
une planche fut fait glisser dans la mer, puis un tizon
de feu allumé & un coup de canon tiré qui est toute
la pompe funebre qu'on rend d'ordinaire à ceux qui
meurent sur mer.

Depuis nous fusmes battus d'une tempeste si grande
par l'espace de sept ou huit iours continuels, qu'il sem-
bloit que la mer se deust ioindre au ciel, ou que tout
l'Ocean se deust bouleuerfer, de maniere que l'on
auoit de l'apprehension qu'il se deust rompre quelque
membre du Nauire pour les grands coups de mer qu'il
receuoit à tout || moment, ou que les vagues furieuses 123
qui donnoient iusques par dessus la Dunette l'abymas-
sent sans ressource, car elles auoient desia rompu & em-
porté les galleries avec tout ce qui estoit dedans ; c'est
pourquoy on fut contraint de caler le * voile & d'a-

bandonner le Nauire à la violence de la tourmente, & des flots qui nous balotoient d'une estrange façon sans que nous sceussions où les vents nous iettoient, pour ce qu'il estoit impossible pour lors de prendre les eleuations ny par le Soleil, ny par le Nord, & de nous sauuer encore moins, si Dieu nostre vray Nocher ne nous eust protégé & sauué par une grace speciale de cest euident naufrage. Cependant s'il y auoit quelque coffre mal amarré on l'entendoit rouller & quelquesfois la marmite estoit renuersée, & en disnans ou soupans si nous ne tenions bien nos plats ils voloient de la table à terre, & les falloit tenir aussi bien que la tasse à boire selon le mouuement du Nauire que nous laissions aller à la garde du bon Dieu, puis qu'il ne gouuernoit plus, & n'y pouuions remedier. Pendant ce temps là les plus deuots passagers prioient Dieu & se mettoient en bon estat, mais pour les Matelots ie vous assure qu'ils ne tesmoignerent iamais moins de deuotion sinon quelqu'un, encore estoit-ce en cachette peur d'estre mocqué, mais quand c'est tout à bon qu'il faut perir, c'est alors que tout le monde se met en son deuoir, mais souuent
124 trop tard par une inuention du || Diable qui nous fait differer nostre conuersion. Il est tres bon de ne se point troubler, voire tres necessaire pour chose qui arriue, à cause que l'on est moins apte à se tirer du danger, mais il ne s'en faut pas monstrier plus insolent, ains se recommander à Dieu, & trauailler à ce à quoy on pense estre expedient & necessaire à son salut & deliurance.

Or ces tempestes bien souuent nous estoient presagées par les Marsoins qui pour lors enuironnoient nostre vaisseau par milliers se ioüans d'une façon fort

plaifante, dont les uns ont le museau mouffé & gros, & les autres pointus * & allongé comme cannes.

Au temps de cette tourmente ie me trouuay une fois feulauec le Pere Nicolas dans la Chambre du Capitaine où ie lifois pour mon contentement spirituel les Meditations de sainct Bonauenture, ledit Pere n'ayant pas encore acheué son office le disoit de genouil proche la fenestre qui regarde sur la gallerie comme un coup de mer rompit un aiz du siege de la Chambre, entra dedans, sousleua ledit Pere & m'envelopa une partie du corps qui m'ayant esbloüy me fist promptement leuer en sursaut & à tastons ouurir la porte pour donner cours à l'eau, me resouuenant auoir ouy dire qu'un Capitaine avec son fils se trouuerent un iour noyez d'un coup de mer qui entra dans leur Chambre comme cet autre estoit entré dans la nostre.

|| Nous eufmes aussi par fois des refflaques iusques au grand masts, c'est à dire que le Nauire puisoit à mesme dans la mer & s'en falloir peu que le reste n'allast au fond, mais lorsque cela arriuoit au plus fort mesme de nos prieres on quittoit tout pour maneuurer, puis on continuoit ses deuotions qui ne sont pas si eschauffées en mer que l'on ne prenne tousiours garde aux vents & aux flots qui nous enuoyoient par fois de merueilleux rafraischissemens qui donnoient à rire aux moins mouillez & pitié aux mieux trempés. Bon Iesus que la vie des Mariniers est une vie estrange & merueilleuse, car s'ils ont quelques fois une heure de bon temps ils en ont d'autres qui sont bien discourtoises & pleines de difficultez, ie l'ay ouy dire, & ie le croy qu'il y a neantmoins plus de vieux Mariniers que de vieux Labou-

reurs, pour vous dire que nonobstant tout ce qui se passe peu perissent, & que l'on n'est pas si tost en terre que l'on veut retourner en mer où la santé se trouue fortifiée par le vomissement & la diette.

Quand la tempeste nous prit nous estions bien auant au delà des Isles Affores qui sont Isles riches & bien peuplées appartenant au Roy d'Espagne, desquelles nous n'approchâmes pas plus près que d'une iournée au dire de nostre Pilote.

Ordinairement apres une grande tempeste vient un grand calme, comme en effet nous en auions quelques fois de bien importuns, qui nous empeschoient d'auancer chemin, || durant lesquels les Matelots ioüoient & dansoient sur le tillac ; puis quand on voyoit sortir de dessous l'Orizon un nuage espais, c'estoit lors qu'il falloit quitter ces exercices, & prendre garde d'un grain de vent qui estoit enuveloppé là dedans, lequel se defferrant grondant & sifflant, estoit capable de renuerfer nostre vaisseau s'en dessus dessous, s'il n'y eust eu des gens prests à executer ce que le maistre du Nauire commandoit.

Or le calme qui nous arriua apres cette grande tempeste nous seruit fort à propos, pour tirer de la mer, un grand tonneau de tres bonne huile d'oliue, que nous apperceûmes flottant sur les eauës assez proche de nous, nous en apperceûmes encore un autre deux ou trois iours apres : mais la mer un peu trop agitée pour lors nous en priua. Ces tonneaux comme il est à presumer estoient de quelque Nauire brizé en mer par les furieuses tourmentes & tempestes que nous auions souffertes peu de temps auparauant.

Quelques iours apres nous rencontraſmes un petit Nauire Anglois, qui diſoit venir de la Virginie, & ie croy de quelqu'autre contrée des Indes Occidentales, car il auoit quantité de Palmes de petun, de la cochenille & des cuirs, qui ne ſont pas frequens à la Virginie. Il eſtoit tout dematté & en aſſez pauvre equipage pour ſon retour en Angleterre & Eſcoſſe d'où ils eſtoient pour la pluſpart, car il ne leur eſtoit reſté de la tour- || mente paſſée, que le ſeul maſts de mizanne qu'ils 127 auoient accommodé à la place du grand maſts qui s'eſtoit brizé avec tous les autres. Il penſoit s'eſquiver mais comme nous eſtions aſſez bons voiliers, nous allaſmes à luy & luy demandaſmes ſelon la couſtume de la mer uſitée par ceux qui ſe croient les plus forts : D'où eſt le Nauire ? Il reſpondit d'Angleterre, on luy replicqua : Amenez, c'eſt à dire, abaïſſez vos voiles, ſortez voſtre chaloupe, & venez nous faire voir voſtre congé, pour en faire l'examen, que ſi on eſt trouué ſans le congé de qui il appartient, on le fait paſſer par la loy & commiſſion de celui qui le prend ; mais il eſt vray qu'en cela, comme en toute choſe, il ſe commet ſouuent de tres grands abus, pour ce que tel feint eſtre marchand, & auoir bonne commiſſion, qui luy-meſme eſt Pirate & marchand tout enſemble, ſe ſeruant des deux qualitez ſelon les occaſions & rencontres.

De meſme nos Mariniers euſſent bien deſiré la rencontre de quelque petit Nauire Eſpagnol, où il ſe trouue ordinairement de riches marchandises, pour en faire curée, & contenter aucunement leur conuoitiſe, comme ſi prendre le bien d'autrui ſur mer n'eſtoit pas l'arrecin & vollerie obligeant à la damnation eternelle, auſſi

bien que le prendre sur terre, car la malice reciproque des Nautonniers n'excuse point que le larrecin sur mer
128 ne soit peché, & si c'est par coustume || on se damnera par coustume : car le Commandement qui dit : Tu ne desroberas point s'entend nulle part, ny en la mer ny en la terre. Or bien que la chose soit ainsi le mal ne s'en diminuë point pourtant, & va tousiours pullulant à mesure que les hommes vieillissent. Cela se voit à l'œil qu'aujourd'huy il n'y a plus de fidelité entre les hommes, & que chacun tasche de tromper son compagnon, c'est pourquoy il s'en faut donner de garde, & n'approcher d'aucun Nauire en mer, qu'à bonnes enseignes, de peur qu'un forban ne soit pris par un Pirate. Que si demandant d'où est le Nauire on respond, de la mer, c'est à dire, escumeur de mer, & qu'il faut venir à bord, & rendre combat, si on n'ayme mieux se rendre à la mercy & discretion du plus fort ou qui semble l'estre, ie dis, qui semble l'estre, car on y est souuent trompé.

C'est aussi la coustume en mer, que quand quelque Nauire particulier rencontre un Nauire Royal, de se mettre au dessous du vent, & se presenter non point coste à coste, mais en biaisant & mesme d'abatre son enseigne (il n'est pas neantmoins de besoin d'en auoir en si grand * voyages) sinon quand on approche de terre, ou quand il se faut battre.

Pour reuenir à nos Anglois, ils vindrent en fin à nous, sçauoir leur Maistre de Nauire, un vieil Gentilhomme & quelques autres des principaulx, non tou-
129 tesfois sans une || grande contradiction, car ils apprehendoient le mesme traictement qu'ils ont accoustumé

de faire aux François, quand ils ont le dessus, c'est pourquoy leur Chef offrit en particulier à nostre Capitaine, moy seul present, tout ce qu'ils auoient en marchandises en leur Nauire, pourueu que la vie sauue on les laissast aller en leur país avec un peu de viures, ce que nostre Capitaine refusa, disant qu'il ne vouloit rien d'eux s'ils estoient gens de bien, mais que s'il se trouuoit du contraire, qu'il leur feroit subir la loy de la mer, apres auoir deuëment faict examiner leur patente. Neantmoins à force d'importunité nous firent accepter (attendant le iugement de leur cause) un baril de petun, & un autre de patates, ce sont certaines racines des Indes, en forme de gros naueaux, rouges & iaunes; mais d'un goust beaucoup plus excellent que toute autre racine que nous ayons par deçà. Et me donnerent à moy, un cadran solaire, que ie ne voulois accepter peur de leur en incommoder.

Le Capitaine de nostre vaisseau, comme sage, ne voulut rien determiner en ce faict de soy-mesme, sans l'auoir premierement communiqué aux principaux de son bord, & nous pria d'en dire nostre aduis, qui estoit celuy que principalement il desiroit suiure, pour ne rien faire contre sa conscience, ou qui fust digne de reprehension. Pendant que nous estions en ce conseil, on auoit enuoyé partie de nos hommes dans ce Nauire Anglois, pour y estre les plus forts, & en ramener une autre plus grande partie des leurs || dans 130 le nostre, avec tous les Chefs, excepté le Capitaine, lequel estant fort malade mourut dans son Nauire quelques heures après sa prise.

Après auoir veu tous les papiers de ces pauvres

gens, & trouué prés d'un boiffeau de lettres, qui s'adreffoient à des particuliers d'Angleterre, on conclut qu'ils ne pouuoient estre forbans, bien que leur congé ne fust que trop vieux obtenu, & qu'on eut trouué quelques boettes de poison dans leur coffre, qui eussent pû faire soupçonner de mauuais dessein, attendu qu'outre qu'ils estoient peu de monde, & encore fort foiblement armez, ils auoient quelques charte-parties, puis toutes ces lettres les mettoient hors de soupçon de ce costé là, & par ainsi furent renuoyez en leur Nauires * quittes & absous, apres nous auoir accompagné les trois iours consecutifs qu'on fut à consulter leur affaire.

131 Le me recreois par fois, selon que ie me trouuois disposé, à voir ietter l'esfuent aux Baleines, & iouer les petits Balenots qui se recreoient en temps calme, d'une façon fort plaisante. Les grandes Baleines desquelles i'ay veu une infinité, particulièrement à la Baye de Gaspey, nous importunoient plus qu'elles ne nous recreoient par leur * soufflemens & les diuerfes courses des Gibars apres elles, qui nous estoit une interruption de repos sans remede. Gibar est proprement le masle de la Baleine, auquel on a donné le nom de Gibar, pour une bosse qu'il semble auoir, ayant le dos fort esleué, où il porte une nageoire. Il n'est pas moins grand que les || Baleines, mais non pas si espais ny si gros, & a le museau plus long & plus aigu, & un tuyau sur le front, par où il iette l'eau de grande violence, quelques uns à ceste cause l'appellent souffleur.

Toutes les femelles Baleines portent & font leurs petits tous vifs (non pas en masses ou en œufs comme

les autres poissons) & les allaitent, couurent & contre-gardent de leurs nageoires. Les Gibars & autres Baleines dorment tenans leurs testes un peu esleuées, tellement que ce tuyau est à descouvert & à fleur d'eau. Ces monstres se voyent & descouurent de fort loin par leur queue qu'elles monstrent, souuent s'enfonçans dans la mer, & aussi par l'eau qu'elles iettent par leurs esuans, qui est plus d'un poinçon à la fois, & de la hauteur de deux lances; & de cette eau que la Baleine iette on peut iuger ce qu'elle peut rendre d'huyle. Il y en a telle d'où l'on en peut tirer iusqu'à plus de 4 cens barriques, d'autres six vingts poinçons, & d'autres moins, & de la langue on en tire ordinairement cinq ou six barriques des communes: Pline rapporte, qu'il s'est trouué des Baleines de six cens pieds de long, & 360 de large, & d'autres disent de l'estenduë de plus de trois arpens de terre, s'il est vray semblable comme ils l'asseurent, il y en a desquelles on en pourroit tirer beaucoup dauantage. Mais ce qui est admirable en ce monstre est, qu'estant d'une grandeur & grosseur si demesurée, surpassant tout * autres poissons & animaux marins, il a neantmoins le gosier si petit & estroit, qu'il n'y sçauroit passer que la grosseur d'un ma-
|| creau à la fois, dont on peut admirer le double miracle

132

de Ionas que Dieu fist eslargir ce gozier pour luy donner passage, & le conserua viuant dans ce ventre l'espace de trois iours, qu'apres reslargissant ce mesme gozier, il l'en fist sortir sain comme il y estoit entré.

A mon retour des Hurons i'en vis tres-peu en comparaison de l'année precedente, & n'en pû conceuoir la cause, sinon la grande abondance de sang que rendit

la blessure d'une grande Baleine, que par plaisir le sieur Goua, commis de nostre vaisseau, luy fist d'un coup d'arquebuse à croc, chargée d'une double charge: ce n'est neantmoins ny la façon, ny la maniere de les auoir: car il y faut bien d'autre inuention & des artifices desquels les Basques se sçauent seruir, mais pour ce que diuers Autheurs en ont escrit, ie n'en fais point icy de mention pour abreger, & ne repeter ce que d'autres ont des-ja dit.

La premiere Baleine que nous vismes en pleine mer estoit endormie, & passant tout auprès on detourna un peu le Nauire, craignant qu'à son resueil elle nous causast quelque accident. I'en vis une entre les autres espouventablement grosse, & telle que le Capitaine & ceux qui la virent, dirent asseurement n'en auoir iamais veu de plus grosse. Ce qui fit mieux cognoistre sa grosseur & grandeur est, que se demenant & soustenant contre la mer agitée, elle faisoit voir une partie de son grand corps. Je m'estonnay fort d'un Gibar, lequel avec sa nageoire ou de sa queue, car ie ne pouuois pas bien discerner ou recognoistre duquel c'estoit, frap-
133 poit si furieu- || sement fort sur l'eau, qu'on le pouuoit entendre de plusieurs lieuës, & me dit on que c'estoit pour estonner & amasser le poisson, pour après s'en gorger.

Je vis un iour un poisson de quelque 10 ou 12 pieds de longueur, & gros à proportion, passer tout ioignant nostre Nauire: on me dit que c'estoit un Requiens, poisson fort friant de chair humaine, c'est pourquoy il ne fait pas bon se baigner où il y en a, pour ce qu'il ne manque pas d'engloutir les personnes qu'il peut at-

traper, ou du moins quelque membre du corps, qu'il coupeayſement avec ſes 3. 4. 5. & 6. rangées de dents qu'il a en gueule fort aiguës & dangereuſes, comme auoit la teſte de celuy que j'ay veu à Paris dans un cabinet de pieces rares, dont la veuë me fiſt croire ce qu'on dit de ce poiſſon que n'eſtoit qu'il luy conuient tourner le ventre & la teſte de coſté pour prendre ſa proye, à cauſe que comme un Eſturgeon, il a ſa gueule ſous un long muſeau, il deuoreroit tout : mais il luy faut du temps à ſe tourner, & par ainſi il ne faiſt pas tout le mal qu'il feroit s'il auoit ſa gueule autrement diſpoſée.

En quelque endroit de la mer vers l'Isle de Terre neuſue, l'un de nos Mattelots herponna une Dorade que les habitans voiſins du Peru tenoient anciennement pour un Dieu & l'adoroient, à cauſe de ſa rare beauté qui ſurpaſſe celle de tous les autres poiſſons de la mer; car il ſemble que la nature ſe ſoit particulièrement delectée & ait pris plaifir à l'embellir de ſes diuerſes & viues couleurs : de ſorte qu'il eſblouit preſ-
|| que la veuë des regardans, en ſe diuerſifiant & chan- 134
geant comme le Cameleon, & ſelon qu'il approche de ſa mort il ſe diuerſifie & ſe change en ſes viues couleurs. Il n'auoit pas plus de 3 pieds de longueur, & ſa nageoire qu'il auoit deſſus le dos, luy prenoit depuis la teſte iuſqu'à la queue toute dorée & couuerte comme d'un or tres fin : comme auſſi la queue, ſes aiſlerons ou nageoires, excepté que par fois il paroifſoit de petites taches de la couleur d'un tres fin azur, & d'autres de vermillon, puis comme d'un argenté; le reſte du corps eſtoit tout doré, argenté, azuré, vermillonné, & de di-

uer les autres couleurs : il n'estoit pas guere large sous le ventre ny sur le dos ; mais il estoit haut & bien proportionné à sa grandeur : nous le mangeâmes & le trouuâmes tres bon , sinon qu'il estoit un peu sec. Quand il fut pris il se ioüoit à nostre vaisseau , car le naturel de ce poisson suit volontiers les Nauires , à l'entour desquels il se ioüe , mais on en void * peu en la mer de Canada.

Nous tirâmes aussi de la mer un poisson mort long d'un pied , ressemblant à une perche qui auoit la moitié du corps entierement rouge ; mais aucun de nos gens ne pût dire ny iuger quel poisson ce pouuoit estre : i'ay aussi quelquefois veu voler hors de l'eau des petits poissons , enuiron la longueur de 4 ou 5 pieds * , fuyans de plus gros poissons qui les poursuioient , car Dieu le Createur qui les a créés petits , leur donne de petites aisles pour se pouuoir garantir des plus grands , mais leur vol est aussi bref comme leurs aisles sont facilement
135 desechées , & pour un sur- || croy de mal-heur , pensans se sauuer en l'air il y a souuent des oyseaux aux aguets , qui les surprennent en volant , & par ainsi ils ne sont point asseurez ny en l'air ny en la mer , non plus que l'homme de bien qui est persecuté par tout de ses ennemis , pendant que le meschant vit en repos , & ioüit de la substance des petits.

Nos Mattelots herponnerent un gros Marsoin femelle , qui en auoit un autre petit dans le ventre , lequel fut lardé & rosty en guise d'un leuraut , puis mangé avec sa mere , qui se trouuerent tres bons & nous consolerent fort pour estre las de salines & priués de rafraischissemens.

Du grand Ban. De l'Isle aux oyseaux. Des Elephans de mer & de la Baye de Gaspey. — Cere monies des Mattelots és monts nostre Dame, & du grand fleuve S. Laurens.

CHAPITRE III.

Entre la partie occidentale du Canada & nous, il y a un lieu en mer qui s'appelle le grand Ban, où nombre de vaisseaux tant François que estrangers, vont faire la pesche de Moluës tous les ans, comme vers la terre ferme & Isles d'icelle. Ce grand Ban, sont hautes montagnes assises en la profonde racine des abismes des eaux, lesquelles s'esleuent près de la surface de la mer, iusques à 90. 60. 40. & 30. brassées d'eauë, peu plus ou moins, selon que la sonde se rencontre tombant sur lesdites montagnes ou à costé.

|| On le tient de forme ouale, long de plus de fix 136 vingts lieuës, d'autres disent de 260. de large, passé lequel on ne trouue plus de fond non plus que parde-çà, bien qu'il ne soit esloigné de la plus prochaine terre, qui est le Cap de Raze tenant à l'Isle de Terre neufue, que de 30. ou 40. lieuës au plus.

Auant que de venir à ce grand Ban de 25. à 30. lieuës loin, il se voit certains oyseaux par troupes, qui s'appellent marmets, qui donnent une certaine cognoissance au Pilote, qu'il n'est pas loin de l'escore ou bord dudit Ban, & qu'il est temps de tenir le plomb prest, pour fonder de fois à autre, iusqu'à ce que l'on paruienne à ceste escore où l'on trouue fond. Et pour une autre

certaine marque que l'on est sur le Ban, est le nombre infini d'oyseaux que l'on y voit, qui sont comme fauquets, maupoules, huans, mauues & quelques autres qui n'en bougent presque, pour ce qu'ils y trouvent de quoy viure, & non en pleine mer.

Or ie m'esmerueille, avec plusieurs autres, où ils peuuent faire leurs nids & esclorre leurs petits, estans si esloignez de la terre, sinon qu'ils quittent la mer & se retirent à la mesme terre au temps qu'ils sont prests à faire leurs œufs. Il y en a qui assurent après Plin, que sept iours auant & sept iours après le Solstice d'Hyuer la mer se tient calme, & pendant ce temps-là les Alcyons (ce sont oyseaux qui presagerent par leur prise la Couronne Royale de Jerusalem appartenir à Godefroy Duc de Lorraine) font leurs nids, leurs œufs & esclorent leurs petits, & que la nauigation en est beau- ||
137 coup plus assurée : mais d'autres ne l'assurent neantmoins que de la mer de Sicile, c'est pourquoy ie laisse la chose à decider à plus sage que moy : seulement ie dis que Iesus-Christ le Dieu de paix voulut naistre au monde au temps que tout estoit tranquille sur la terre, car le Temple de Ianus estoit fermé à Rome, & la mer dans son calme.

Nous prîmes à Gaspey un de ses* fauquets avec une longue ligne à lain de laquelle y auoit des entrailles de moluës fraïches, qui est l'inuention dont on se sert pour les prendre. Nous en prîmes encor un autre de cette façon ; un de ces fauquets grandement affamé, voltigeoit à l'entour de nostre Nauire cherchant quelque proye ; l'un de nos Mattelots aduisé, luy presenta un harang qu'il tenoit en sa main, & l'oyseau affamé y

deſcendit & le garçon habile le prit par la patte & fut pour nous. Nous le nourriſmes un aſſez long-temps dans un ſeau couuert, où il ne ſe demenoit aucunement, mais il ſçauoit fort bien pincer du bec quand on le vouloit toucher. Pluſieurs appellent communement cet oyſeau happefoye, à cauſe de leur auidité à recueillir & ſe gorger des teſtes & foyes des moluës que l'on iette en mer après qu'on leur a ouuert le ventre, deſquels ils ſont ſi frians qu'ils ſe hazardent à tout pour en attrapper. Ils reſſemblent aucunement au pigeon, ſinon qu'ils ſont encore une fois plus gros, ont les pattes d'oyes & ſe re- || païſſent de poiſſon, comme ſont plu- 138 ſieurs autres eſpeces d'oyſeaux qui ſuiuent les vaiſſeaux peſcheurs de moluës pour y trouuer de quoy viure.

Sur le grand Ban nous euſmes le plaïſir de la peſche d'une quantité de moluës & quelques gros ſietans qui leur font une furieuſe guerre. Ils ſont de la forme d'un turbot ou barbuë, mais dix fois plus grands, & qui ne leur cedent point en bonté, grillez par tranches ou boüillis dans un chaudron. Cela eſt admirable combien les moluës ſont aſpres à l'amorce, car elles aualent tout ce qui tombe dans la mer, bois, ſer, pierres & toute autre choſe que l'on retrouve par fois dans leur ventre quand elles ne l'ont pû reïetter. Cette auidité eſt la cauſe principale pourquoy on en prend ſi grande quantité tous les ans, car elles n'ont pas pluſtoſt apperçeu l'amorce qu'elles l'engloutiſſent; mais il faut eſtre ſoigneux de tirer promptement la ligne, autrement elles ont la propriété de reuomir lain en renuerſant leur * entrailles, & s'eſchapent.

Je ne ſçay d'où en peut proceder la cauſe, mais il

fait un continuel temps pluvieux, humide & froid sur ce grand Ban, aussi bien en plein Esté comme en autre saison, & hors de là on voit un temps tout autre. Ces mauuaises qualitez seroient fort ennuyeuses si elles n'estoient adoucies & compensées par la recreation & le divertissement de la pesche, qui vous donne d'un poisson frais rauissamment bon.

139 || Une chose entr'autres me donnoit de la peine en mes indispositions, une grande enuie de boire un peu d'eau douce & nous n'en auions point, car la nostre s'estoit corrompuë & empuantie par la longueur du temps que nous estions en mer, & si ie ne pouuois user de cidre, ny de vin, non plus que beaucoup d'autres rafraischissemens, sans me trouuer mal du cœur qui m'estoit comme empoisonné & souuent bondissant contre les meilleurs viandes, estre couché ou assis me donnoit quelque allegement lors que la mer n'estoit point trop haute, mais estant fort enflée nous estions bercez d'une merueilleuse façon. O que ie trouuois les Mattelots heureux d'auoir tousiours bon appetit, estre gays & ioyeux, & ne sentir point ces bondissantes & empoisonnées douleurs du cœur.

Douze ou quinze lieuës de chemin apres auoir passé le grand Ban, nous rencontrames le Ban-Auert, ainsi nommé (me dirent les Mariniers) pour ce qu'aux moluës qu'on y pesche, il s'y trouue des petits boyaux qui remuent comme vers que ie voulu voir moy-mesme, pour en pouuoir parler avec experience; & remarquay de plus, que ces moluës ont ordinairement une peau noire en dedans, & ne sont si bonnes ny si excellentes que celles du grand Ban.

Ceux qui partent du Ban pour entrer au Golphe S. Laurens, prennent diuerſement leur route, les uns plus à droite, & les autres || plus à gauche, ſelon qu'il 140
plaît à un chacun, car en cela perſonne n'eſt contraint comme on pourroit eſtre à quelque petit deſtroit. Nous paſſames tout ioignant le Cap Breton (eſtimé ſous la hauteur de 45. à 46. degrez & demy, & eſloigné de cent lieuës du grand Ban) entre ledit Cap Breton & l'Isle S. Paullaquelle eſt inhabitée, & en partie pleine de rochers, bouleaux, ſapinieres & autres meſchants menus bois, comme ſont la pluſpart des terres maigres & ſteriles qu'on appelle terre * neufues, qui ſont toutes les premieres qu'on trouue d'icy en Canada, & ſont du Canada meſme.

Le Cap Breton que nous auions à main gauche, eſt une grande Isle en forme triangulaire d'enuiron 80. ou 100. lieuës de circuit, terre haute eſleuée qui me repreſentoit l'Angleterre ſelon qu'elle ſe preſente à mon obiect pendant les quatre iours que pour cauſe des vents contraires nous louuiâmes contre la coſte. Neantmoins on m'a aſſuré qu'il y a en icelle nombre de montagnes fort hautes, & des precipices fort affreux, & que la terre y eſt partout couuerte de toutes ſortes d'arbres propres à baſtir, & de fort bons Ports pour les Nauires, mais ce qui me ſembloit fort aduantageux pour la conſeruation du pays, & le Golfe S. Laurens, eſt un Tertre pozé à la pointe du Cap qui regardel'Isle S. Paul. Il eſt de forme quarrée, fort eſleué & plat par deſſus, ayant la mer de trois coſtez, & un foſſé naturel qui le ſepare de la || terre ferme. Ce lieu ſemble 141
auoir eſté fait par induſtrie humaine, pour y baſtir une

forteresse au dessus qui seroit imprenable, mais les choses ne se font qu'avec le temps, il faut penser aux choses plus necessaires les premieres, y passer des familles pour cultiuer, & des Religieux pour trauailler à la conuersion des Sauuages que l'on tient fort sages dans leur barbarie, & fort honnestes & posez en leur conuersation. Au reste accommodez en leurs vestemens & cheuelure comme les Montagnais & autres Sauuages de la Terre neuue.

Estans entrez dans le Golfe ou grande baye S. Laurens, nous trouuames dès le lendemain matin ce tant renommé Rocher que Dieu a estably & pozé au milieu de ce Golfe, pour la retraite d'une infinie multitude d'oyseaux de diuerses especes qui le couurent partout en telle quantité qu'on ny scauroit presque poser le pied, sans marcher sur lesdits oyseaux, sur leurs nids, ou sur leurs œufs.

Ceste voliere ainsi establie par la diuine prouidence, est esloignée dix-sept ou 18. lieuës du Cap Breton, & sous la hauteur d'environ 47. degrez & trois quarts. Il est plat au dessus un peu en talus, coupé à l'entour* comme une muraille, de circuit environ une petite lieuë, en forme ouale & difficile à monter. Nous auions proposé d'y aller querir des oyseaux s'il eut fait calme, mais la mer un peu trop agitée nous en empêcha & priua de ce contentement.

142

Quand il y fait vent les oyseaux s'esleuent facilement de terre, autrement il y a de certaines especes qui ne peuuent presque voler, & qu'on peut aysement assommer à coup de bastons, comme auoient faits les Mattelots d'un autre Nauire, qui auant nous en

auoient enplis leur Chaloupe, & plusieurs tonneaux de leurs œufs ; mais ils y penserent tomber en foiblesse pour la puanteur extreme des ordures dedits oyseaux, me dit un honneste homme qui estoit en la compagnie.

Ces oyseaux comme il est croyable, ne viuent que de poisson, & bien qu'ils soient de diuerfes especes, les uns plus gros, les autres plus petits, ils ne font pour l'ordinaire plusieurs troupes, ains comme une armée espaisse volent ensemblement au dessus de l'Isle & ès enuirs, & ne s'escartent que pour s'egayer, esleuer & se plonger dans la mer. Il y auoit plaisir à les voir librement approcher & voler à l'entour de nostre vaisseau, & puis se plonger pour un long temps dans l'eau cherchant leur proye.

Leurs nids sont tellement arrangez dans l'Isle selon leurs especes qu'il n'y a aucune confusion, ains un tres bel ordre.

Les grands oyseaux sont arrangez plus proche de leurs semblables, & les moins gros ou d'autres especes avec ceux qui leur conuiennent, & de tous en si grande quantité, qu'à peine le pourroit-on iamais per- || sua- 143
der à qui ne l'auroit veu. I'en mangeay d'un que les Mattelots appellent Guillaume ou autrement Tangeux, & ceux du pays Apponath, de plumage blanc & noir, & gros comme un canard, avec une courte queue & de petites aisles qui ne cedit en bonté à aucun gibier que nous ayons par deçà, ce sont de bons pescheurs pour les poissons, qui * prennent & portent sur leurs Isles pour manger. Il y en a d'une autre espece plus petits que les autres & sont appelez Godels, mais les plus grands nommez Margaux d'un

plumage tres-blanc font en un canton de l'Isle separez des autres, & tres difficilles à prendre pour ce qu'ils mordent comme chiens à ce qu'on m'a dit.

Proche de la mesme Isle, il y en a une autre plus petite & presque de la mesme forme sur laquelle quelqu'uns * de nos Mattelots estoient montez en un autre voyage precedent, lesquels m'asseurerent y auoir trouué sur le bord de la mer des poissons fort grands & gros comme un bœuf, & qu'ils en tuerent un de plusieurs coups de leurs armes par dessous le ventre & la gorge, ayans auparauant frappé en vain une infinité de coups sur les autres parties de son corps sans l'auoir pû bleiser pour la dureté de sa peau, bien que d'ailleurs il soit quasi sans deffence, & si massif & pesant que l'on peut sauter dessus, & le chéualer sans crainte: car il ne peut se plier, & si il aduance fort peu à cause que ses pieds sont faits en nageoires & ne s'appuye que
144 sur || certain* mognons qu'il a au milieu des iambes qui luy sont fort courtes, il iette aussi sa teste de costé & d'autre en marchant, qui fait que de sa dent il peut offencer ceux qui ne se tiennent pas assez derriere. On dit qu'il y en a une grande quantité en l'Isle de Sable qui est à quelque 60. lieuës dans la mer, & qu'il s'y trouue aussi force taureaux & des vaches que les Espagnols y deschargerent en un debris qui leur arriua passant par là, dont nos gens de Lacadie font à present leur profit.

Ce poisson est appellé par les Espagnols Maniti, & par d'autres Hippotame, c'est à dire, cheual de riuiera, & pour moy ie le prends pour l'Elephant de mer: car outre qu'il ressemble à une grosse peau enflée, il

a encore deux pieds qui font ronds, avec quatre ongles faicts comme ceux d'un Elephant; à ses pieds il a aussi des aillerons ou nageoires, avec lesquelles il nage, & les nageoires qu'il a sur les espauls s'estendent par le milieu iusques à la queue.

Il est de poil tel que le loup marin, sçavoir gris, brun, & un peu rougeâtre, il a la teste petite comme celle d'un bœuf, mais plus descharnée, & le poil plus gros & rude, ayant deux rangs de dents de chaque costé, entre lesquelles y en a deux en chacune part, pendant de la machoire superieure en bas, de la forme de ceux* d'un ieune Elephant, desquelles cet animal s'ayde pour grimper sur les rochers (à cause de ces dents, nos || Mariniers l'appellent la beste à la grand 145 dent). Il a les yeux petits, & les oreilles courtes, il est long de vingt pieds, & gros de dix, & est si lourd qu'il n'est possible de plus. La femelle rend ses petits comme la vache, sur la terre, aussi a-elle deux mammelles pour les allaiter: en le mangeant il semble plustost chair que poisson, quand il est frais, vous diriez que ce seroit veau: & d'autant qu'il est des poissons cectases, & portans beaucoup de lard, nos Basques & autres Mariniers en tirent des huiles fort bonnes, comme de la Baleine, & ne rancit point*, ny ne sent iamais le vieil; il a certaines pierres en la teste, desquelles on se sert contre les douleurs de la pierre, & contre le mal de costé. On le tue quand il paist de l'herbe à la rive des riuieres ou de la mer, on le prend aussi avec les retz quand il est petit; mais pour la difficulté qu'il y a à l'auoir, & le peu de profit que cela apporte, outre les hazards & dangers où il se conuiendroit mettre, cela

faict qu'on ne se met pas beaucoup en peine d'en chasser. Nostre P. Ioseph me dit auoir veu les dents de celui qui fut pris, & qu'elles estoient fort grosses & longues à proportion.

Le lendemain nous eufmes la veuë de la montagne, que les Matelots ont furnommée Table de Roland, à cause de sa hauteur, & les diuerfes entre-coupures qui sont au sommet d'icelle. Puis peu à peu nous approchâmes des terres iusques à Gaspey, qui est estimé sous la hauteur de 48. degrés deux tiers de latitude, où nous posâmes l'anchre pour quelques iours. Cela
145 nous || fut une grande consolation; car outre la nécessité que nous auions de nous approcher du feu, à cause des humiditez de la mer, l'air de la terre nous sembloit merueilleusement souëf: toute cette baye estoit tellement pleine de Baleines, qu'à la fin elles nous estoient fort importunes, & empeschoient nostre repos par leur continuel tracas, & le bruit de leurs esuents. Nos Matelots y pescherent grande quantité de hommars, truites, macreaux, moluës, & autres diuerfes especes de poissons, entre lesquels y en auoit de fort laids, qui nous sont icy incognus.

Cette Baye de Gaspey peut auoir à son entrée trois à quatre lieuës de largeur, qui suit à Norrouest enuiron 4. ou 5. lieuës, où au bout il y a une riuere, qui va assez auant dans les terres, où ie pensay aller dans une chaloupe avec quelques Matelots, qui y furent querir une barque qu'on y auoit cachée dès l'année precedente.

Toute cette contrée est fort montagneuse, haute & presque par tout couuerte de meschant bois, qui

faiët cognoistre la sterilité de la terre & qu'on n'en pourroit à peine tirer aucun profit. Il y a seulement un petit iardin deuant la rade, en lieu un peu esleué, que les Mattelots cultiuent quand ils sont là arriuez, & y sement de l'ozeille & autres petites herbes, qui leur seruent à faire du potage, en faisant leur pesche & la seicherie de moluës sur le gallay.

Ce qu'il y a de plus commode & consolatif après la pesche & la chasse, qui y est mediocrement bonne, est un beau ruisseau d'eau douce, || tres-bonne à boire, 147 qui se descharge au port dans la grand mer, de dessus les hautes montagnes qui sont à l'opposite, sur le sommet desquelles me promenant par fois, pour contempler de l'autre costé l'embouchure du grand fleuve S. Laurens, par où nous deuions passer pour Tadoussac, i'y vis quelques lapins & perdrix, comme celles que i'ay veuës du * depuis dans le païs des Hurons: & comme ie desirois m'employer tousiours à quelque chose de pieux & qui me fournit d'un renouvellement de ferueur à la poursuite de mon dessein, ne pouuans planter d'autres Croix, i'en grauois avec la pointe d'un cousteau dans l'escorce des plus grands arbres, avec des noms de Iesus, pour marque que nous prenions possession de ceste terre au nom de Iesus-Christ nostre Maistre, ou le seul & vray Dieu seroit dorefnauant adoré.

Nos gens ayans mis ordre à toutes leurs affaires & disposé un grand eschafaut pour la pesche de la moluë qu'ils auoient hautement pris sur un particulier pescheur arriué le premier, ils laisserent nostre Nauire au port pour leur seruir, & nous embarquames dans

une pinace nommée la Magdelaine pour Tadoussac , mais le vent & la marée nous furent tellement contraires, que nous fûmes trois iours à pouuoir doubler le Cap, & puis le temps se remit au beau, nous donna moyen de ranger tousiours la coste à main gauche, & en fuitte les monts nostre Dame, qui contiennent environ vingt cinq lieuës de longueur, pour lors encore en partie couuerts de neige, bien qu'il n'y en eut
148 || plus par tout ailleurs.

Or les Mattelots qui ne demandent ordinairement qu'à rire & se recreer, pour adoucir & charmer aucunement les trauaux qu'ils souffrent en voyageant, font icy des ceremonies dignes de leur esprit à l'endroit des nouveaux venus, & lesquelles les Religieux n'ont encore pû abolir. Un d'entr'eux contrefaisît le Prestre, qui feint de les confesser en marmotans quelque * mots entre ses dents, puis les baptize à sa mode en leur versant sur la teste une grande platée d'eau frefche, les presche, les exhorte & leur faisît tant de mal que pour en estre bien tost quitte, ils sont contraincts de se rachepter de quelque bouteille de vin, ou d'eau de vie, à discretion. Que si on pense faire le retifon empire d'autant son marché, car cinq ou six Mattelots empoignent le galant, & le plongent la teste la premiere dans un grand bacquet plein d'eau, comme ie vis faire à un grand garçon, qui ne vouloit obeïr à la loy, laquelle porte, que comme le tout se faisît selon leur coustume ancienne & par recreation, ils ne veulent pas qu'aucun se desdaigne de passer par icelle, ains gayement & de bonne volonté s'y soufmettre, i'entends les personnes seculiers & de medio-

cre condition aufquels feuls on faiët obferuer la loy.

L'Isle d'Anticosly, où l'on tient qu'il y a des ours blancs monſtrueuſement grands & qui deuorent les hommes comme en Noruegue, eſt longued'environ 35. ou 40. lieuës; ſous la hauteur de 50. degrez. Nous l'auions à main droiëte, qui eſt au Nordeſt de Gaſpey, & en || ſuitte des terres plates couuertes de ſapinieres 149
& autres petits bois, iuſques à la rade de Tadouſſac.

Cette Isle auec le Cap Gaſpey oppoſite, font l'embouchure de cet admirable fleuue, que nous appelons de ſainët Laurens, admirable en ce qu'il eſt l'un des plus beaux fleuues du monde, ancien & non pas du nouueau où il y en a encores de plus grande eſtenduë ſelon que nous en apprend l'hiſtoire & les perſonnes qui ont grandement voyagé en ce païs, qui nous ont eſté de long-temps incognus. l'ay veu & parlé à des ieunes hommes dans les contrées Canadiennes, qui m'ont aſſeuré auoir voyagé aux Moluques & vers les Antipodes, & n'y auoir veu aucune Riuiere comparable à celle du Canada, donc celles du nouueau monde ſont les plus grandes du monde, & celle de ſainët Laurens la plus grande du Canada.

Il a à ſon entrée à ce qu'on peut iuger, près de 25. à 30. lieuës de largeur, plus de deux cens braſſées de profondeur, & plus de 800. lieuës de cognoiſſance, & au bout de 400. lieuës, elle eſt encore auſſi large que les plus grands fleuues que nous ayons dans l'Europe, remplie (par endroits) d'Isles & de Rochers innombrables, & pour moy ie peux aſſeurer que l'endroit le plus eſtroiët que i'ay veu paſſe la largeur de 3 ou 4 fois la riuiere de Seine, & ne penſe point me tromper :

mais ce qui est plus admirable, quelqu'uns * tiennent que cette riuere prend son origine de l'un des lacs, qui se rencontrent au fil de son courant, ce que ie ne puis comprendre & n'y a point d'apparence.

150 || Mais pour le lac de Skekaneronons, il a ce me semble deux descharges opposites, l'une qui produit une grande riuere, qui se va rendre dans le grand Lac des Hurons, & l'autre beaucoup plus petite, qui prend son cours du costé de Kebec, & se perd dans un Lac qu'elle rencontre à 7. ou 8. lieuës de sa source. Ce fut par ce chemin là que mes Sauuages me ramenerent des Hurons pour retrouver nostre grand fleuve des Algoméquins, qui conduit par les Sauts à Kebec.

Du port de Tadoussac, & de la riuere du Saguenay. Village de Canadiens. Insolence des Sauuages dans nostre barque. De l'Isle aux alloüettes. Marfouins blancs. Cap de tourmente, & du Saut appelé de Montmorency.

CHAPITRE IIII.

Continuans nostre route, nous passames deuant le Bic, c'est une montagne fort haute & pointuë, qui paroist par dessus toutes les autres & qu'on descouure en beau temps de plus de dix à quinze lieuës loin. De là nous allames poser l'anchre à la rade de Tadoussac,
151 qui est à une lieuë du port, & près de 80. ou cent || lieuës de l'embouchure de la riuere, puis le lendemain

matin à la faueur de la marée nous doublâmes la pointe aux vaches & entraâmes au port, qui est iufques où peuvent aller les grands vaiſſeaux, où on tient des barques & chaloupes expreſ pour les deſcharger & porter le tout à Kebec, où il y a de là encor enuiron 40. ou 50. lieuës par la riuere, car d'y penſer aller par terre c'eſt ce qui ne ſe peut eſperer, ou du moins ſemble il impoſſible, pour eſtre le pays tout remply de hautes montagnes, rochers & precipices eſpouuentables.

Ce lieu de Tadouſſac eſt, comme une anſe de terre à l'entrée de la riuere du Saguenay, où il y a une marée fort eſtrange pour ſa viteſſe, où quelquefois il vient des vents impetueux, qui amènent de grandes froidures : c'eſt pourquoy il y fait plus de froid qu'en pluſieurs autres lieux plus eſloignez du Soleil de quelque degré.

Ce port (ſous la hauteur de 48. degrez deux tiers) eſt petit, & n'y pourroit* qu'enuiron 20. ou 25. vaiſſeaux au plus, la grand riuere en ceſt 'endroit a de large enuiron 6. à 7. lieuës, il y a de l'eau aſſez, & eſt à l'abry de la riuere du Saguenay, & d'une petite Isle de rochers, qui eſt preſque coupée de la mer, le reſte ſont montagnes hautes eſleuées où il y a peu de terre, mais force rochers & ſables remplis de bois, comme ſapins & bouleaux, puis une petite prairie & une foreſt aſſez agreable, mais de petite eſtenduë.

Tout ioignant la petite Isle de rochers à main droite tirant à Kebec, eſt la tres-belle & pro- || fonde riuere 152 du Saguenay, bordée de deux coſtez de hautes, ſteriles & affreufes montagnes, parmy leſquelles habitent les Etechemins en aſſez petit nombre, pour auoir

esté presque tous tuez en diuerſes guerres & rencontres, qu'ils ont eües avec les Canadiens deuant lesquels ils n'ozent* plus paroistre à present, & se tiennent cachez.

Cette riuiera est d'une profondeur incroyable, comme de 150. à 200. brassées, & contient demi lieuë de large en des endroits, & un quart en son entrée, où il y a un courant si grand, qu'il est trois quarts de marée couru dedans la riuiera qu'elle porte encore dehors : c'est ce qui faict grandement apprehender, ou que son courant ne reiette & empesche d'entrer au port, ou que la forte marée n'entraîne dans la riuiera, comme il est une fois arriué au ſieur du Pont graué*, lequel s'y pensa perdre à ce qu'il nous dit, pour ce qu'il n'y pû prendre fonds, ny ne ſçauoit comment en sortir, car ſes anchres ne luy purent ſeruir, ny toutes les industries humaines, il n'y eut que la ſeule aſſiſtance particuliere de Dieu, qui le ſauua & empescha de ſe brifer contre les montagnes & rochers.

Entre le port & la rade, au lieu appellé la pointe aux vaches, eſtoit dreſſé au haut d'une terre eſleuée un village de Canadiens, fortifié de fortes palliſſades pour la crainte de leurs ennemis qui tenoient la campagne. Pendant que noſtre Nauire eſtoit là, attendant le vent & la marée propre pour entrer au port, ie deſcendis à terre, pour viſiter ce village, & entray partout
153 || dans les Cabanes des Sauuages ſeſquels ie trouuois aſſez courtois pour n'auoir rien appris de noſtre courtoisie, & m'aſſeant auprés d'eux ie prenois plaſiſr à leurs petites façons de faire, & à voir trauailler les femmes, les unes à matachier & peindre leurs robes

& les autres à coudre leurs escuelles d'escorces, & faire plusieurs autres petites ioliuetez avec des pointes de porcs espics, teintes en rouge cramoisy que ie trouuois admirables.

A la verité ie trouuay leur manger de fort mauuaise grace & desgoutant iusques au dernier point, comme n'estant accoustumé à ces mets sauuages, quoy que leur courtoisie & ciuilité non sauuage m'en offrit, comme aussi d'un peu d'eau de riuiera à boire, qui estoit là dans un chaudron fort mal net, de quoy ie les remerciay humblement, car outre que ie n'auois point de soif, il n'y auoit guere d'appetit à une eau si mal nette, bien que le Sauuage qui n'auoit autre chose à me presenter, ne fut guere content de mon refus, non plus que moy de ne le pouuoir contenter. Le demande neantmoins pardon à nostre Seigneur de ne l'auoir pas satisfait, & confesse mon peu de mortification en une chose ou on pensoit m'obliger & témoigner de la beneuolence.

Toutes mes visites faites, ie m'en allay au port par le chemin de la forest avec quelques François que i'auois de compagnie : mais à peine y fumes nous arriuez & entrez || dans nostre barque, qu'il pensa nous 154 y arriuer une disgrâce. Ce fut que le principal Capitaine des Sauuages nommé la Foriere, estant venu nous voir dans nostre barque & peu content du petit present de figues que nostre Capitaine luy auoit fait, au sortir du vaisseau les ietta dans la riuiera par despit, & aduisa ses Sauuages d'entrer, tous fil à fil dans nostre barque, & d'en emporter toutes les marchandises qui leur faisoient besoin, & de les payer à leur

volonté, sans se foucher du mescontentement des François, puis qu'on ne l'auoit pas contenté.

Ils y entrerent donc tous avec tant d'insolence & de brauade, qu'ayans eux-mêmes ouuerts les coutils & tiré hors de dessous les tillacs ce qu'ils voulurent, ils n'en donnerent pour lors de pelleteries qu'à leur volonté, sans que personne leur osast contredire ny resister. Le mal pour nous fut, d'y en auoir laissé entrer trop à la fois, veu le peu de gens que nous restions, car nous n'y estions pour lors que six ou sept, le reste de l'equipage ayant esté enuoyé ailleurs pour affaires, c'est ce qui fit filer doux à nos gens, & les laisser faire de peur d'estre assommez ou iettez dans la riuiera comme ils en cherchoient l'occasion, si tant soit peu on les eut voulu mal traiter.

Le soir tout nostre equipage estant de retour, les Sauvages ayans crainte, ou marris du tort qu'ils auoient fait aux François, tindrent conseil & adui-
155 ferent entr'eux, en || quoy & de combien ils les pou-
uoient auoir trompez, & s'estans cottisez apporterent autant de pelleteries & plus que ne valoit leur larcin & toute la fraude qu'ils auoient faite, ce que l'on receut avec promesse d'oublier tout le passé, & de continuer tousiours dans l'amitié ancienne, & pour assurance de paix on tira deux volées de canon, & puis on leur fit boire un peu de vin, ce qui les contenta fort, & nous encor plus: car à dire vray, on craint plus de mescontenter les Sauvages (à cause des pelleteries) qu'ils n'ont d'offencer les François.

Ce Capitaine Sauvage m'importuna fort pour auoir nostre Chapelet & la Croix qu'il appelloit Iesus, & me

faisoit signe qu'il le porteroit à son col, mais n'en ayant point d'autre il me le fallut refuser à mon grand regret, car ce bon homme me tesmoignoît assez d'amitié, & semble* quelque deuotion à cette Croix, de laquelle ie ne me pouuois deffaire qu'en me priuant d'un obiet qui me consoloit fort parmy mes autres Croix.

Pendant que nous fûmes là, on pescha grande quantité de harangs & des petits ourfins que nous amassions sur le bord de la riuiera & les mangions en guise d'huîtres. Ce sont poissons ou petites huîtres jaunes & rougeâtres enfermées dans une escaille assez tendre, presque rouge & bleuë ayant des pointes comme un gros marron enfermé dans sa coque verte.

Quelqu'uns croient en nostre Europe que || le harang 156
frais meurt à l'instant qu'il sort de son element, mais ils se trompent, car i'en ay veu sauter vifs sur le tillac un assez long-temps & mouroient. Les loups marins se gorgeoient aussi par fois en nos filets de harangs que nous y prenions, sans les en pouuoir empêcher, & estoient si fins & rusez qu'ils sortoient leurs testes hors de l'eau pour se donner garde d'estre surpris, & voir de quel costé estoient les pêcheurs, puis rentroient dans l'eau, & pendant la nuit nous oyons souuent leurs voix, qui ressembloient presque à celles des chats-huants, chose contraire à l'opinion de ceux qui ont dit & escrit, que les poissons n'auoient point de voix.

A une petite lieuë de là sur le chemin de Kebec, est l'Isle aux alloüettes, ainsi nommée pour le nombre

infiny qui s'y en trouue tous les ans, enuiron le mois de Septembre, comme d'autres fortes de gibiers & coquillages. L'on me donna l'une de ses alloüettes en vie laquelle auoit son petit capuce en teste comme celles d'icy, mais elle estoit un peu plus petite, & de plumage plus grifade & releué, elles sont d'un mesme manger que les nostres, & ne different en rien au goust comme i'ay peu sçauoir par le grand nombre qui s'en est mangé là durant que i'y estois.

Cette Isle n'est presque couuerte que de fable, qui fait que l'on en tuë un grand nombre, car donnant à fleur de terre, le fable en tuë plus que ne fait la pou-
157 dre de plomb, || tefmoin celuy qui en tua trois cens & plus d'un seul coup d'arquebuz.

Proche de là est l'Isle aux lieures, ainsi nommée pour y en auoir esté pris au commencement qu'elle fut descouuerte, mais à présent ils y sont bien rares. Sur ce mesme chemin de Kebec, nous trouuâmes aussi en diuers endroits plusieurs grandes troupes de marfoins, blancs comme neige par tout le corps, lesquels proches les uns des autres, se ioüoient, & se sousleuans hors de l'eau, monstroient ensemblement une partie de leurs grands corps, qui me sembloient gros quatre fois comme les noirs, & à cause de cette pesanteur & que ce poisson n'est bon que pour en tirer de l'huile, l'on ne s'amuse point à cette pefcherie. Par tout ailleurs nous n'en auons point veu de blancs ny de si gros; car ceux de la mer sont noirs, & bons à manger, & beaucoup plus petits.

Il y a aussi en chemin des echos admirables qui repetent tellement les paroles, & si distinctement

qu'ils n'en obmettent une seule syllabe, & diriez proprement que ce soient personnes qui contrefont ou repètent tout ce que vous dites & proferez.

Il nous est arriué aucunesfois que nostre pinace appelée la Realles, demeueroit à sec de basse mer, & falloit que nous attendissions la marée pour nous remettre sur pieds, qui estoit cause que nous auacions si peu, & puis les Mattelots non plus que ceux qui gouuernoient se soucioient assez peu d'arriuer || si 158 tost à Kebec où ils n'y trouuoient pas mieux leur compte que là.

Nous passames ioignant l'Isle aux Coudres, laquelle peut contenir enuiron une lieuë & demie de long, où on tient qu'il y a quantité de lapins, perdrix & autre gibier en saison, elle est quelque peu esleuée par le milieu, de forme presque sur-ouale & baisse tout autour, ie la trouuois assez agreable à cause des bois dont elle est couuerte, distante de la terre du Nord d'enuiron demie lieuë, qui est la largeur d'un des bras de la riuere.

De l'Isle aux Coudres, costoyans la terre, nous fumes au Cap de Tourmente, distant de Kebec 7. ou 8. lieuës : il est ainsi nommé d'autant que pour peu qu'il fasse de vent, la mer s'y esleue comme si elle estoit pleine. En ce lieu l'eau commence à estre douce, & les terres & prairies y sont assez bonnes & capables d'une bonne habitation pour du bestail, à faute de laquelle, de mon temps, les hyuernans de Kebec y alloient amasser le foin pour le bestail de l'habitation. A deux lieuës de là nous trouuafmes l'Isle Dorleans qui peut auoir enuiron cinq ou six lieuës de longueur

en plusieurs Isles qu'elle comprend, esloignée d'une bonne grande lieuë de Kebec.

159 Ces Isles sont belles & agreables pour la diuerfité des bois, prairies, vignes, & noyers qu'il y a en quelques endroits, puis pour le plaisir de la chasse, & du gibier qu'il y a en abondance, de maniere que l'on peut dire à || bon droit que c'est icy le commencement du beau & bon pays, de la grande riuere : car en tout le deçà on ne trouue qu'un tres-pauvre & mierable pays, sec, sterile, montagneux & plein de rochers, à la referue du Cap Breton.

Au bout de l'Isle du costé du Nord une lieuë & demie de Kebec, il y a un Saut ou cheute d'eau appelé de Montmorency, qui tombe avec grand bruit & impetuosité de 20. ou 25. brasses de haut dans le fleuve qui le reçoit d'une riuere venant des montagnes que l'on voit dans les terres, mais esloignée de plusieurs lieux. * Comme c'estoit le premier que nous trouuames ie l'admirois & regardois souuent pendant qu'un doux zephir enflant fauorablement nos voiles nous portoit à Kebec, où nous arriuames la veille de S. Pierre & S. Paul sur les cinq heures du soir en tres bonne santé & assez bien mouillez d'une pluye qui nous tomboit du Ciel, dequoy nous louames Dieu & primes port au lieu accoustumé.

|| *De Kebec. Demeure des Recolleâs. Du peu de progrès que les François y ont faités pour le temporel, & la cause qui a retardé la conuerſion des Sauuages.* 160

CHAPITRE V.

Ayans poſé l'anchre, & mis ordre à ce qui nous concernoit, nous deſcendiſmes à terre, ſaluames les Chefs de l'habitation qui nous eſtoient venu receuoir au Port, & nous entrames dans la Chapelle, où nous rendimes actions de grace à noſtre Seigneur de ſa diuine aſſiſtance, & en ſuitte pouſſez d'un deſir extreme de voir nos Freres dans leur petit Conuent, nous penſames prendre congé du ſieur de Champlain pour nous y rendre au pluſtoſt, mais ſa charité, outre les pluyes continuelles & l'obſcurité du temps, nous en empeſcherent, & nous retint à coucher iuſques au lendemain matin que nous y fuſmes conduits par un des Matelots de l'habitation.

Il ſembloit que cette affection nous eut fait naître des aiſles aux pieds tant nous allions viſte, & ne penſions deſia plus à tous nos maux paſſez. Mon Dieu, il * bien vray, voſtre ioug eſt doux & ſuaue à ceux qui ont bonne volonté, & n'eſt penible qu'à ceux || qui n'ont point d'affection pour voſtre ſeruiſe. Nous 161
trouuames tous nos Religieux en tres-bonne ſanté Dieu mercy, leſquels tres-ioyeux de noſtre venuë, & nous au reciproque de leur bonne diſpoſition, après le *Te Deum*, & les actions de graces accouſtumées

renduës à nostre Sauueur dans nostre Chapelle, nous receumes la charité & bon accueil que nous pouuions esperer de si bons Religieux, discourumes de nostre voyage, & en quelle contrée nous pourrions dauantage auancer la gloire de nostre Seigneur, après quoy nous primes resolution le P. Ioseph, le P. Nicolas & moy de passer aux Hurons, comme au meilleur endroit & où il y auoit plus à profiter pour son seruice.

Et en attendant que les barques montassent à la Traicte, ie consideroy tous les enuiron de nostre petit Conuent, & la maison de Kebec, bastie sur le bord d'un destroit du fleuue saint Laurens, qui n'a en cet endroit qu'environ une petite demie lieuë de largeur, au pied d'une montagne, au sommet de laquelle est le petit fort de bois basti pour la deffence du pais. Ceste maison de Kebec est à present un assez beau logis, enuironné d'une muraille en quarré, avec deux petites tourelles aux coins d'enhaut que l'on y a faictes depuis peu pour la feureté du lieu, mais au bout du compte il est tres-facile de prendre le fort & la maison sans canon, car il n'y a rampars ny murailles, qui vous puisse empescher d'emporter le tout à coups de main.

Il y a un autre logis au dessus de la terre haute en
162 lieu fort commode, qui y a esté basti par le || deffunct
Hebert, où sa femme & ses enfans nourrissent quantité de bestail, qu'il y auoit faict passer de France. Ils ont aussi un grand desert ioignant leur maison, auquel ils font tous les ans quantité de bled d'Inde & des pois, qui se traictent par après aux Sauuages pour des pelleteries. Je vis un ieune pommier, qui auoit esté

apporté de Normandie, chargé de fort belles pommes, & des jeunes plantes de vignes, qui y estoient tresbelles, & tout plein d'autres petites choses, qui tesmoignoient la bonté de la terre.

Nostre petit Conuent consacré en l'honneur de Dieu & de Nostre Dame des Anges, est à demi lieuë de là, en un tres-bel endroit, & autant agreable qu'il s'en puisse trouuer, basty sur une petite riuiera, que nous appellons de S. Charles, & les Montagnais Cabirecoubat, à raison qu'elle tourne & fait plusieurs pointes, par laquelle les barques peuuent aller de pleine mer iusqu'au premier Saut, assez esloigné au delà de nostre Conuent, & les Chaloupes en toutes saisons. En basse mer, il y a un bon iet de pierre de nostre maison à la riuiera, mais au flux de pleine Lune, le chemin en est racourcy, car elle s'enfle de plus de 15. pieds de hauteur, & s'estend par consequent au large. J'ay admiré l'instinct naturel de quelques petits cochonets (sauf respect) que l'on nourrissoit proche de là, lesquels auoient une parfaite cognoissance des flux & reflux, car quand ils vouloient passer dans la prairie ils attendoient sur le bord de l'eau que la marée fut basse, puis passoient, & desirant retourner à la maison (car personne n'en prenoit soin 163 & se conduisoient d'eux mesmes) ils venoient de mesme se rendre sur le bord de l'eau, & repassoient après le reflux, & non iamais au flux, plustost ils attendoient là de pied coy tous ensemble la plus basse eauë.

Puis que ie vous ay parlé de ces petits animaux il faut que ie vous die encor ce petit mot en general, qu'ils sont sociables & veulent compagnie. Après que

tous eussent esté mangé un excepté, cet un ayant perdu ses compagnons, s'acosta d'une asneffe, qui auoit perdu son asnon, & viuoit vagabonde parmy les bois tout l'Esté, tantost vers Kebec, puis vers nostre Conuent, sans auoir de retraicte, qu'au fort des neiges, que nos Religieux la referroient dans une petite estable. Ces pauvres bestes bien dissemblables, & d'especes bien differentes prirent telle amitié par ensembles, que depuis iamais elles ne se separerent, si vous en voyez l'une vous estiez assuré de voir l'autre à trois pas de là : i'en ay moy mesme veu faire des gageures avec de nouveaux venus, qui l'ont admiré avec moy, & confessé que nous sommes bien misérables nous autres, de nous entre-quereller & viure en discorde, tandis que les animaux moins semblables, s'associent & vivent en paix, telmoin la chate qui en l'an 1634. alaiça deux souris au Royaume de Naples, si l'histoire que j'en ay leu est veritable.

164 Nostre petite riuere, que i'appelle petite en comparaison de la grande, produit une douce manne aux Sauvages, du bon poisson & l'an-|| guille en Automne, de laquelle ils font secherie pour leur provision d'Hyuer, pendant que les neiges grossissent pour l'Eslan. Les petites prairies qui la bordent sont esmaillées en Esté de plusieurs belles fleurs, particulièrement de celles que pour estre tres-rouges & esclatantes, nous auons furnommées Cardinales, & des Matagnons, qui portent quantité de fleurs en une tige, qui a prés de six, sept à huit pieds de haut, desquelles les Sauvages mangent l'oignon cuit sous la cendre, ou en sagamité. Nous en auions apporté un

plain baril en France, avec des plantes de Cardinales, comme fleurs rares & rauissantes, mais elles n'y ont point profité, ny paruenues à la perfection qu'elles ont dans leur propre climat, & à la fin nous sont manquées.

Nostre iardin est aussi tres-beau & d'un bon fond de terre, car les plantes de vignes, toutes nos herbes & racines y viennent tres-bien, & mieux qu'en beaucoup de iardins que nous auons en France, & n'estoit le nombre infiny de mousquites & cousins, qui s'y retrouuent comme en tout autre endroit du Canada pendant l'Esté, ie ne sçay si on pourroit rencontrer un meilleur & plus agreable seiour, car outre la beauté & la bonté de la contrée avec le bon air, nostre logis est fort commode en ce qu'il contient, ressembant * neantmoins, plustost une maison de Noblese des champs, que non pas à un Monastere de freres Mineurs, ayant esté contraincts de le bastir de la sorte, tant à cause de nostre pauvreté, que pour se fortifier en tout cas, || contre les Sauuages, s'ils vou- 165
loient nous offencer, ou voller nos ornemens.

Le corps de logis est au milieu de la court comme un donjon, puis les courtines & rampars faits de bois, avec quatre petits bastions de mesme estoffe, aux quatre coins, esleuez enuiron de 11. ou 15. pieds de raiz de chaussée, sur lesquels nos Religieux ont dressé des petits iardins à fleurs & à fallades, d'où ils peuuent aller à nostre Chappelle bastie de pierres, au dessus de la maistresse porte du Conuent, enuironné d'un beau fossé naturel, qui circuit après tout l'alentour de la maison & du iardin avec le verger, qui est d'assez

grande estenduë tout fermé de pallissades de pieux.

Nous auons deuant la porte de nostre Conuent une autre grande estendue de terre, qui nous a esté donnée en eschange par le sieur Hebert pour d'autres terres que nous auions desfrichées proche de l'habitation. Elle s'estend en longueur depuis nostre Conuent iusqu'au lieu appellé la Gribane & la prairie, au delà d'icelle le long de la riuere S. Charles. Et en largeur la longueur de quatre arpens sans comprendre le iardin du P. Denis, contenant un arpent ou enuiron, deserté & labouré, clos & fermé de pallissades de pieux, situé enuiron le milieu du chemin de nostre Conuent, à l'habitation proche une fontaine.

La quantité de framboiziers qui sont aux terres deuant nostre Conuent, y attirent tant de tourterelles en la saison, que c'est un plaisir d'y en voir des arbres
166 tout couverts. Les chasseurs || de l'habitation y vont aussi souuent giboyer & chasser, comme en un tres-bon endroit & où ils ont le canart & l'outarde & tout plein d'autre gibier, avec l'anguille, qui ne leur manque pas en la saison, dont les Sauuages nous faisoient quelquefois part.

Si nos Religieux veulent aller de nostre Conuent de Kebec, * ou ceux de Kebec venir chez nous, il y a à choisir de chemin, par terre ou par eau, selon le temps & la saison, qui n'est pas une petite commodité, de laquelle les Sauuages se sçauent aussi seruir pour nous venir voir, & instruire avec nous du chemin du Paradis.

Tellement que tout bien pris & considéré, tous les bastimens de la nouuelle France, ne consistoient (au

temps que i'y estois) qu'au petit fort, à la maison des marchands, à celle de la vesue d'Hebert, & à nostre petit Conuent. Du depuis on en a commencé un pour les RR. PP. Jesuites, & quelques autres bastimens, pour d'autres familles, desquelles ie ne me suis point informé, & ne parle que de ce dequoy ie suis assuré, pour ne me point mesprendre.

Mais pour ce que beaucoup ont désiré sçauoir la propre situation du païs, le R. P. le Jeune a supputé de combien le Soleil se leuoit plustost sur l'orison de Paris, que sur celuy de Kebec, & a trouué, que c'estoit de 6. heures & un peu dauantage, c'est à dire qu'à Paris, on a le iour enuiron 6. heures & un quart plustost qu'à Kebec : si bien que quand un Dimanche nous contons 5. heures du matin, on n'est encor à Kebec, qu'à 10. heures 3. quarts du Samedy au soir, & s'ils || 167
ont à Kebec 8. heures du matin, nous auons à Paris 2. heures & 1. quart après midy. On tient aussi, que ce lieu de Kebec est par les 46. degrez & demy de latitude plus Sud que Paris, de prés de 2. degrez, & en mesme parallele de la ville de la Rochelle, & nonobstant ces approches du Soleil, qui deuroient auoir rendu Kebec plus chaud que Paris de ces 2. degrez, l'Hyuer y est neantmoins plus long & le païs plus froid, à cause de son affiette & de la disposition du lieu, couuert par tout de bois & forests, de plusieurs centaines de lieux d'estenduës, & du costé du Nord enuiron 5. ou 6. lieux de nous, d'une grande chaisne de Montagnes, d'où il vient un vent de Nor-ouest qui nous fait presque transfir de froid quand il donne, car il n'y a froid plus cruel & insupportable que celuy du vent, comme nous l'ex-

perimentons fouuent, allans par la campagne avec nos pieds nuds, que i'ay eu gellés plusieurs & diuerfes fois, & tousiours en voyageant & obeïssant, car ces maladies là, ne s'aquierent point au coin du feu, ny enueloppé dans sa couuerture.

Nous habitons aussi les bords de 2. fleuues, dont l'un est estimé incomparablement plus grand qu'aucun qui soit en l'Europe, & l'autre est souuent glacé, & tout gelé, voyla (comme on dit) les vrayes causes & alimens du froid qui se pourront amender en decourant terres & habitans le país, car les bois qui engendrent les frimas & les gelées, diminuans, diminueront les froids, comme il se voit par experience en la maison de la dame Hebert, où les terres sont plustost deschargées de neiges & le froid moindre, qu'à
168 celles || de nostre Conuent plus referrez dans les bois.

Quelques particuliers mal affectionnés ont eu fort bonne grace de dire, que les Religieux y ont bien peu aduancé pour le spirituel, ie voudrois bien voir qu'ils y eussent plus faict pour le temporel, car au contraire que nous leurs ayons nuis, il nous desplaïsoit assez de voir que toutes leurs plus grandes merueilles se sont tousiours passées en parolles & promesses, & presque point d'effect, iusque là, que les anciennes societez depuis plus de vingt années en ça qu'ils ont possédé le país pour l'habiter & faire valoir, n'y ont pas ensemencé un seul arpent de terre. Il n'y a eu que nos Religieux pour esprouuer la terre, & la seule & unique famille Hebert qui y a faict trauailler, tellement que si on eut manqué une seule année d'y porter des vivres de France tous les François de l'habitation eussent pery

de faim, comme il pensa arriuer lorsque les Anglois s'en rendirent maîtres, auquel temps ceux qui commandoient à Kebec, eussent bien désiré nous faire souffrir les premiers, & tirer si peu de bled d'Inde qui nous restoit de nostre iardin, après en auoir fait de bonnes aumosnes aux plus necessiteux, & voyla leur charité, qui nous vouloit faire porter la peine deüe à leur negligence & peu de soin.

Mais si nous voulons penetrer plus auant & voir de quel genre de deuotion ils se sont portez à la conuersion des Sauvages, nous trouuerons que nous n'auons eu aucun plus grand empechemens que de la part des François, car outre la mauuaise vie de plusieurs, la pluspart ne desiroient pas en effect, qu'il s'y fit aucune conuer- || sion tant ils apprehendoient qu'elle ne diminuât le trafique du castor, seul & unique but de leur voyage. O mon Dieu, le sang me gelle quand ie r'entre* en moy-mesme, & considere qu'ils faisoient plus d'estat d'un castor que du salut d'un peuple qui vous peut aymer. 169

Et l'indeuotion est arriüée iusques là qu'une personne de condition (Catholique de profession) interessee dans le party, nous dit, au P. Nicolas, & à moy, que si nous pensions rendre les Canadiens & Montagnais sedentaires proches de nous, comme nous en auons le dessein pour les pouuoir commodement instruire & maintenir dans nostre creance, qu'ils les en chasseroient à coups de bastons, & les feroient retirer au loin hors de toute cognoissance de leur traite, & voyla comme nous estions fauorisez, & quel secours nous pouuions esperer de personnes si peu sentans le bien.

Il est pourtant nécessaire, & toutes les autres nations Chrétiennes qui ont subiugué des païs infidelles l'ont ainsi pratiqué, que les peuples que l'on veut instruire en la Loy de Dieu, soient réduits à viure ensemble en bastissans des bourgs, villes & villages sous de bons Chefs, autrement comment voudroient ils qu'on les rendit iamais Chrétiens, les Religieux peuvent-ils tousiours courir avec eux Hyuer & Esté, les bois & les montagnes, & quelques fois en des pays fort esloignez, chargez de leurs ornemens & petites
170 commoditez, ce seroit vouloir rendre || les Religieux autant Sauuages que les Sauuages mesmes, & s'ils ne pourroient iamais longtemps perseuerer dans cette fatigue, ny les Sauuages deuenir gueres autres que tousiours barbares, les Religieux les venans à quitter, puis que les François mesmes, mieux instruits & esleuez dans l'Escole de la Foy, deuiennent Sauuages pour si peu qu'ils viuent avec les Sauuages, & perdent presque la forme du Chréstien, si cela est, comme il est vray semblable, pourquoy voudroit on que l'on hasardat imprudemment le saint Baptisme à des personnes qu'on sçait asseurement (estans errans comme ils sont) qu'ils ne pourroient viure en Chrétiens, l'experience nous la * fait voir en ce que la pluspart des Sauuages que nos Freres ont baptisez en Canada, & puis renuoyez hyuerner entre leurs parens pour y profiter, y ont au contraire presque oublié la pratique du Chréstien, & fussent deuenus derechef Sauuages sans le soin que l'on a pris de les redresser : Et c'est pourquoy ie dis que l'on ne fera iamais grand profit, si on ne suit nostre premier dessein, qui est de les rendre

sedentaires, & y entremesler parmy eux, des familles de bons & vertueux Catholiques, pour leur monstrier la pratique & l'exemple des choses qu'ils auront apprises des Religieux, & qu'ils ont peine de concevoir en leur esprit, sans cest exemple exercée des bons seculiers parmy la mesnagerie.

C'est donc à nostre tres grand regret & || desplaisir, 171
que les choses n'y ont pas si heureusement auancées comme nos esperances nous promettoient foiblement fondées sur des colonies de bons & vertueux Catholiques que les Marchands y deuoient establir, suiuant les promesses qu'ils en auoient fait au Roy en prenant le traité, & par ainsi les Peres Recollets ont fait beaucoup (n'estant point assisté & au contraire contrarié) d'en auoir baptisé plusieurs, & disposé un grand nombre qui ne demandent qu'un peu de secours, à faute duquel nous auons esté contraints de differer le saint Baptisme de beaucoup, & d'attendre l'assistance & faueur que Messieurs les nouueaux associez nous font esperer pour le maintenir & conferer avec fruit.

Les choses ne se font pas trop tard quand elles se font bien. On tient que nos Peres des Indes, ont employé iusques à treize ou quatorze années auant que d'auoir pû conuertir le Royaume de Voxu, & qu'on a esté près de 38. ans auant que de rien faire au pays du Bresil; c'est le Jardin de Dieu, duquel les fruits meurissent en leur temps, quand ils sont arrousez de la benediction du Tres-Haut, que nous deuons attirer en nos ames par la patience & la perseuerance, au bien encommencé.

- 172 || *Du Cap de Victoire, & comme nous nous achemi-
names au pays des Hurons. Du gouvernement
des Sauvages allans en voyages. Comment ils
cabanent & tirent du feu de deux petits bastons,
& des travaux que nous souffrimes en chemin.
Avec l'importunité des mousquites & cousins.*

CHAPITRE VI.

Après auoir esté rafraichis par quelques iours avec
nos freres, & ioüy de leur douce conuersation dans
nostre petit Conuent, nous montames avec les barques
par le mesme fleuve S. Laurens pour la traite du Cap
de Victoire, d'où il y a de Kebec enuiron cinquante
lieuës. On nous separa dés l'entrée chacun dans une
barque particuliere pour y contenir les Mattelots en
leur deuoir & prendre soin des prieres qui se font soir
& matin en tous les bords où les Catholiques domi-
nent. Je desagreois assez au Capitaine de mon vais-
seau dans ce soin, car estant de la pretenduë, il eut
bien desiré ou que nous eussions assisté à ses Pseaumes,
ou que nous fussions descendus à la proue, & luy
auoir le dessus qui estoit deu à l'Eglise, mais ie ne le
173 pû trouver bon & tismes * chacun sa par-|| tie à la
poupe en paix, & sans dissention, car hors l'interest
de la Religion, il estoit honneste homme, accommo-
dant & cousin du sieur de Caen, lors nostre Admiral.

Par tout le chemin nous eumes la recreation d'une
tres-belle veuë, d'un beau païsage, & la consolation
d'un temps fort doux, où nous vîmes les terres par

tout plattes, belles, unies, un peu sablonneuses neantmoins couvertes de tres-beaux bois, la riuere fort poissonneuse, & par tout grande, large & profonde plus qu'aucune de nostre Europe.

Dans l'entretien de mes pensées, il m'arriuoit (d'un si bel obiet) de grands souhaits d'y voir des villes & villages bastis, & où l'air & la chasse sont egalement bonnes, mais ces pensées n'enfantoient en moy que des regrets de mon impuissance. Tous les soirs on posoit l'anchre, & aux heures du iour que les vents nous estoient contraires on faisoit alte, & pendant ce temps là on s'alloit promener sur la greve, & dans les bois clairs & ouuerts, qui nous estoient d'une singuliere consolation.

Nous passames aux trois riuieres que ie contemplay curieusement pour estre un seiour fort agreable & charmant. Les François ont nommé ce lieu les trois riuieres, pour ce qu'il fort des terres une assez belle riuere, qui se vient descharger dans le grand fleuve de saint Laurens par trois principales embouchures, causées par plusieurs petites || Isles qui se 174
rencontrent à l'entrée de ce fleuve, & puis nous trouuames le Lac S. Pierre qui contient enuiron six ou sept lieuës de longueur & trois ou quatre de largé par endroits, & prés de quatre brasses de profondeur, duquel l'eau est presque dormante & fort poissonneux, enuironné de petites collines, ruisseaux & petites riuieres qui s'y deschargent & rendent le lieu agreable & plein d'Isles ou Isletes.

A l'issuë du Lac, nous entrames peu après au port du Cap de Victoire, & y posames l'anchre le iour de la sainte Magdelene enuiron les six & sept heures

du soir, où desia s'estoient cabanez le long du riuage, grand nombre de Sauvages de diuerfes Nations pour la traite des castors avec les François. Cette contrée est tres-belle & autant plaisante qu'aucune qui soit en tout le Canada, iusques à la riuere des prairies, d'où il y a d'icy enuiron douze lieuës, & de Kebec plus de soixante. On voit du port six ou sept Isles toutes de front, couuertes de beaux arbres d'une egale hauteur, qui couurent le Lac S. Pierre & la riuere des Ignierhonons (nation Hyroquoise) qui se descharge icy dans le grand fleueue, vis à vis du port, beau, large & fort spacieux.

La traite estant faite & les Hurons prests à partir, nous les abordames en la compagnie du sieur de Caen general de la flotte, lequel nous fit accepter chacun pour un canot moyennant quelque petit present de
175 haches, || cousteaux, & canons ou petits tuiaux de verre qu'on leur donna pour nostre despence. Toute la difficulté fut de nous voir sans armes qu'ils eussent desiré en nous plustost que toute autre chose, pour guerroyer leurs ennemis, mais comme les espées & les mousquets n'estoient pas de nostre gibier, nous leur fismes dire par le Truchement que nos armes estoient spirituelles, avec lesquelles nous les instruirions & conseruerions à l'encontre de leurs ennemis moyennant la grace de Dieu, & que s'ils vouloient croire nos conseils, les Diables mesmes ne leur pourroient plus nuire : Cette responce les contenta fort, & nous eurent dans une tres haute estime, tenans à faueur de nous auoir comme nous de les accompagner & de seruir en une si belle occasion.

Le voyage de la France icy, nous auoit esté bien penible, mais sans comparaïson celuy que nous al lions entreprendre quoy que plus court, nous le deuoit estre beaucoup dauantage pour tant de peril * emi nens qui vous auoïfient en chemin, tous les iours de la mort. Nous inuoquames sur nous la grace du S. Esprit, l'assistance de la Vierge & des Saints, puis nous primes congé des Chefs de la traite, & nous rendimes avec nos petits paquets dans les cabanes de nos Hurons tout prests à partir & se mettre en campagne.

Or la raison pour laquelle il nous fallut necessairement separer & nous mettre cha- || cun dans un ca- 176
not à part fut pour ce qu'ils sont fort petits & qu'il n'y peut * à chacun que cinq ou six personnes avec les marchandises. Mes hommes estoient cinq en nombre & ie faisois le sixiesme, l'un seruoit de gouuerneur que i'auois derriere mon dos tellement prés de moy, qu'avec le bout de son grand auiron il m'attrapoit souuent le sommet de la teste que ie tenois baissée le plus que ie pouuois pour euites ces rencontres, heureux qu'il ne me frappoit pas à dessein. L'estois quasi en ploton assis à costé d'un nageur, puis deux autres nageurs estoient assis deuant moy à costé l'un de l'autre, & le cinquiesme barbare tenoit le deuant du Nauire, qui dans l'occasion se tenoit debout, les iambes au large & l'auiron en main pour euites aux dangers de quelques perilleux passages, & en cest equipage nous fumus conduis iusques dans leur pays, sans plus reuoir nos Freres en chemin que les deux premieres soirées que par hazard nous cabanames avec le P. Joseph, mais pour le P. Nicolas ie ne le trouuay pour la pre-

miere fois, qu'à deux cens lieuës de Kebec, à la nation que nous appellons les Ebicerinys ou Sorciers, & les Hurons Squekaneronons.

177 Nostre premier giste fut à la riuiera des prairies, qui est à cinq lieuës au deffous du Saut saint Louis, où nous trouuames deüà d'autres Sauuages cabanez, qui faisoient festin d'un grand ours qu'ils auoient poursuivy & pris dans la riuiera comme il || pensoit se sauuer aux Isles voisines: Ces barbares faisans bonne chere, se resioüissoient honnestement, chantoient tous ensemblement, puis alternatiuement, d'un chant si doux & agreable que i'en demeuray tout estonné & rauy d'admiration: de sorte que depuis ie n'ay rien ouy de plus armonieux entr'eux; car leur chant ordinaire est assez mal gracieux.

Nous cabanames assez proche d'eux & fîsmes chaudiere à la Huronne; mais pour ce coup ie ne pû encor manger de leur sagamité, pour ce qu'elle me sembloit trop fade & desgoustante, & me fallut ainsi coucher sans souper, car ils auoient mangé en chemin tout le petit sac de biscuit que i'auois pris aux barques pour mon voyage, sans s'informer s'il me feroit besoin ou non, comme gens qui n'ont pas grand soucy du lendemain, & puis me voyant si deliberé & contant* dans ma misere, ils croyoient que leur sagamité me sembleroit bonne à la fin du compte, & par ainsi qu'il n'y auoit pas grand danger de s'accommoder pour m'incommoder de mon biscuit, duquel ils firent place nette le mesme iour de nostre partement.

Nostre lit fut la terre nuë dressé à l'enseigne de la Lune, avec une pierre pour mon cheuet plus que n'a-

uoient les Sauvages, qui n'ont accoustumé d'avoir la teste plus haute que les pieds : nostre cabane fut faite de deux rouleaux d'escorces posées sur quatre petites perches picquées en terre & accommodées || en pen- 178
chans au dessus de nous. Le matin venu on fit chaudiere pour partir, mais ie m'abstins encor de la fagamité pour cette seconde fois, iusques à la troisieme qu'estant devenu fort foible & abbatu, ie commençay d'en manger un petit & de m'y accoustumer en me faisant violence.

Mais pour ce que la façon de faire des Sauvages & leur maniere de s'accommoder allans en voyage est presque tousiours de mesme, ie vous diray succinctement cy après leur methode, & comme ils s'y gouvernent, après que i'auray donné un petit mot d'avis à ceux qui sont à faire de longs voyages avec eux, & se mettre sous leur conduite plus asseurée dans le pays que celle des François, qui n'oseroient encor d'eux-mesmes se hasarder par les bois & s'esloigner de l'habitation sans guide.

Il se faut donc resoudre dès le commencement à la patience & de souffrir beaucoup, pour ce qu'à toute heure les suiets s'en presentent. Il se faut aussi estudier à la douceur & monstrier une face ioyeuse & modestement contante, & chanter par fois des Hymnes, & Cantiques spirituels, tant pour sa propre consolation, le soulagement de ses peines, que pour le contentement & edification de ces Sauvages, qui prennent un singulier plaisir d'ouyr chanter les loüanges de nostre Dieu plustost que des chansons profanes, contre lesquelles ie leur ay veu quelquesfois monstrier de

179 la repugnance. O bon || Jefus, qui condamne les mauvais Chreftiens chanteurs de chanfons diffoluës & mondaines.

Sur tout fi on a quelquefois de l'impatience, il la faut eftouffer au dedans de foy-mefme fans la faire paroître au dehors, & n'eftre point fongear *, chagrin, turbulent, non plus qu'efuenté, pour ce qu'ils mefprifent fort ces mauuaifes qualitez, en un bon efprit, comme nous en un homme qui s'eftime fage.

Une ou deux bouteilles d'eau de vie feroient fort neceffaires pour fe fortifier le cœur en chemin, defquelles il faudra faire part à ces Sauvages, avec un tel mefnage toutesfois qu'elles puiffent durer iufques à la fin du voyage, car on fe fent quelques fois fi foible & abbatu du cœur, que faute de cette regale, on foaffre de grandes debilitez & affadiffemens d'eftomach. Paffant par les Nations qu'on trouue en chemin, il eft fort à propos qu'on leur traite tousiours quelque petit morceau de poiffon, ou viande, pour feftiner au foir après le trauail, car pour ces petites courtoifies & liberalitez, on reçoit fouuent d'eux de beaucoup plus grandes : Ils vous nourriffent au refte du temps, ils portent vos paquets & vos hardes, vous exemptent de nager, & vous aiment, refpectent, & cheriffent comme Capitaines & bons amys, & fi dauanture vous tombez malades en chemin ils vous porteroient fur
180 leurs efpaules pluftoft que || vous abandonner, & avec tout cela on patit encore affez, c'eft pourquoy on a befoin de leur amitié & qu'ils vous ayent en quelque eftime, fi on y veut faire fruit & auoir du contentement avec eux.

Les dangers & perils qu'on rencontre en chemin sont si grands & frequens qu'ils ne se peuvent pres- que expliquer, car premierement en quatre-vingt ou cent sauts qu'il y a de la riuere des prairies aux Hu- rons, il y en a une quantité que l'on ne se hasarderoit iamais si la sage conduite des Sauuages ne vous en donnoit l'asſeurance. Il faut aduoüer que le marcher pieds nuds & ſans ſandales, comme i'ai fait par tout le voyage, allant & venant, à l'imitation de nostre Se- raphique Pere ſainct François, & des premiers Re- ligieux de nostre Sacré Ordre, qui ont parcouru toute la terre habitable en cet eſtat, m'eſtoit d'une grande peine, contraint d'ainſi faire à cauſe qu'eſtant ſur terre nous rencontrions ſouuent des rochers, des lieux ſangeux, & des arbres tombez qu'il nous falloit à toute heure eniamber, & nous faire quelquesfois paſ- ſage avec la teſte & les mains par les bois toffus, hail- liers & broſſailles, ſans ſentier, ny chemin, mais ie ne ſçay ſi on pourroit ſouffrir une plus rude mortifica- tion que des mauuais vents de l'eſtomach que ſes ſalles gens rendent preſque continuellement dans leurs ca- nots, qu'en guyſe de pots de chambre ils ſe ſeruoient de leurs ef- || cuelles à potage, ce qui ſeroit capable de 181 ſe deſgouter du tout de ſi deſagreeables compagnies, ſi on ne ſe mortifioit pour l'amour d'un Dieu, & la gloire d'un Paradis qui merite choſe plus grande.

La piqueure des mouſquites couſins & moucherons deſquels il y a de trois ou quatre ſortes, comme ie di- ray à la fin de ce Chapitre, eſt un autre tourment ſi grand qu'il ſemble autant de petits Demons, deſquels ie penſay perdre la veuë, comme i'en fus offencé au

visage, aux iambes & aux mains, sans m'en pouvoir garantir pour diligence que i'y apportasse, c'est pourquoy estre chauffé, & auoir de bons gands, & un voile sur la face eut esté bien necessaire. S'il faisoit de la pluye ou des orages, nous ne pouuions nous en deffendre, ny le iour ny la nuit, car alors elle nous tomboit à plomb sur le dos, & nous couloit par dessous comme de petits torrens au panchant des montagnes, mais le pis est qu'elle nous ostoit le moyen de faire chaudiere & prendre nostre refection.

Comme apprentif la peine m'en estoit double, car ne sçachant encor la langue sinon fort peu de mots, ie ne pouuois qu'à peine declarer mes pensées & manifester mes necessitez : Dieu seul estoit celuy en qui ie me consolois, & à l'humanité de mes Sauuages qui se manifestoit assez dans la compassion qu'ils auoient de
182 || moy & à l'assistance qu'ils m'apportoient, mais ce qu'ils pouuoient estoit bien peu de chose, sinon leur bonne volonté qui me contentoit fort, & m'encourageoit à la patience, laquelle i'apprenois d'eux mieux qu'en Eschole du monde, de maniere que ie peu * dire avec verité que i'ay trouué plus de bien en eux que ie ne m'estois auparauant imaginé, ny moy, ny beaucoup d'autres : car vous diriez icy parlant d'un Sauuage que c'est parler d'une beste brutte, d'un loup rauissant, ou d'une personne sans esprit, sans raison & sans humanité, comme un tas de meschans coquins qu'on laisse impunement viure entre les Chrestiens, ce qui n'est point entre les Sauuages qui ont tous de l'humanité enuers ceux qui ne leur sont point ennemis, soient estrangers ou autres.

L'heure de se cabaner venuë, mes Sauvages cherchoient une place propre pour y passer la nuit, où aisément se pût trouver du bois sec à faire du feu, sinon ils s'accommodoient où la nécessité les contraignoit, quelquesfois bien, & quelquesfois mal, selon les occurrences. Le lieu choisi on y portoit le canot, nos paquets & tout ce qui estoit de nostre equipage, puis tous se mettoient en besongne & travailloient à ce qui estoit nécessaire pour le logement. Les uns alloient chercher du bois sec, & moy avec eux, les autres sept ou huit per- || ches pour dresser la cabane, & d'autres prenoient le soin de battre le fuzil & mettre la chaudiere sur le feu, qu'ils attachoient en un baston piqué en terre, pendant qu'un autre cherchoit deux pierres plates pour concasser le bled d'Inde sur une peau estenduë contre terre, dequoy on faisoit la sagamité. 183

L'hostellerie dressée & les rouleaux d'escorces estendus sur la charpente, qui penchoit en voute, on ferroit les paquets le long de la cabane contre les bois, & le canot en dehors, puis un chacun prenoit place le dos appuyé contre les sacs & la marchandise à l'entour du feu qu'on estendoit de long afin qu'un chacun y pût participer, & en prendre pour petuner tandis que la chaudiere bouilloit.

La sagamité étant cuite toujours fort claire, on dressoit à chacun son potage dans les escuelles d'escorces que pour ce suiet nous portions quant & nous* avec chacun une cuilliere de bois grande comme un petit plat, de laquelle on se sert à manger cette menestre soir & matin, qui sont les deux fois seulement que l'on fait chaudiere par iour, sçavoir quand on est ca-

bané au soir, & au matin auant partir. Si nous estions par trop pressés de partir, on la faisoit deux heures auant iour, que tout endormy on m'esueilloit pour manger, ou seulement sur le midy, ou bien on attendoit iusqu'au soir, sans rien manger de tout le iour que cette seule fois.

184 || Lorsque nous nous rencontrions deux ménages en un mesme giste, ce qui arriuoit souuent, nous nous cabanions par ensemble, l'un faisant un des costez de la cabane couuert de ses escorces, & l'autre s'accommodoit de l'autre, & chacun faisoit sa chaudiere à part, puis tous ensemblement les mangions l'une après l'autre sans aucun debat ny contention, car ils ont cela de bon qu'ils ne se font aucun reproche, & ne disent point mon disner est meilleur que le vostre, vous estes trop grand train au prix de nous qui sommes peu, car en toutes choses ils s'accordent admirablement bien, & font leur petit festin comme les repas d'une troupe de bons Religieux, où l'on n'entend qu'une voix de paix ou un silence religieux.

Pour moy qui n'auois pas encore le cœur bien fait à toutes ces fausses, ie me contentois pour l'ordinaire de la sagamité des deux qui m'agreoit dauantage, bien qu'à l'une & à l'autre il y eut tousiours des salletez & ordures à cause en partie qu'on se seruoit tous les iours de nouuelles pierres & assez mal nettes pour concasser le bled.

D'escumer le pot iamais il ne s'en parle non plus que de lauer la viande, ou le poisson, auant de le mettre au pot. Ils traitèrent un morceau de venaison à la petite Nation, mais comment pensez vous qu'ils

le couperent, ce fut de le tenir contre terre avec leurs pieds sales, & à mesure qu'ils en couppoient quelque pièce ils la iettoient dans la chaudiere sans autre sel que le sable qui y tenoit attaché. || Les escuelles des- 185
quelles nous nous servions n'estoient i jamais nettoyées que du doigt qui essuyoit le reste de la sagamité, dont aucunes ne pouvoient sentir bien bon, qui seruoient à tomber de l'eau dans leur Canot, & pour boire & manger comme j'ay dit. J'ay admiré l'honnesteté de leur action en tombant de l'eau sur terre, car outre qu'ils se retiroient à l'escart, ils s'acroupissoient avec beaucoup de modestie à l'exemple des anciens hommes d'Egypte, qui en faisoient de mesme, plus ciuils & honnestes que les femmes des uns & des autres, qui se tiennent debout en semblable nécessité sans se beaucoup escarter.

Ils faisoient par fois chaudiere de bled d'Inde non concassé, & bien qu'il fut tousiours fort dur, pour la difficulté qu'il y a de le faire cuire entier, il m'agreoit dauantage au commencement, pour ce que ie le prenois grain à grain, & par ainsi ie le mangeois nettement & à loisir en marchant & dans nostre Canot. Aux endroits de la riuere & des lacs où ils pensoient auoir du poisson, ils y laissoient traifner après leur Canot, une ligne à lain, de laquelle ils accommodoient de la peau de grenouille escorchée, avec quoy ils prenoient du poisson, qui seruoit à donner goust à la sagamité, mais quand le temps ne les pressoit point trop, comme lorsque nous descendimes pour la traicte, le soir ayans cabané, une partie d'eux alloit tendre leurs rets dans le fleuve ou és lacs ausquels ils faisoient par fois de fort

bonnes prises, comme de brochets, esturgeons, poit-
186 sons blancs & des car || pes, qui ne sont neantmoins
telles, ny si bonnes, ny si grosses que les nostres de
deça, puis plusieurs autres especes de poissons qu'on
ne cognoit point icy.

- Le bled d'Inde que nous mangions en chemin, ils
l'alloient querir de deux en deux iours au fond des
bois & en des certains lieux escartez, où ils l'auoient
caché en descendans, dans de petits sacs d'escorces de
bouleau, car autrement ce leur feroit trop de peine
de porter tousiours quant & eux tout le bled ou les
farines, qui leur sont necessaire * pour leur voyage, &
m'estonnois grandement comme ils pouuoient si bien
remarquer tous les endroits où ils l'auoient caché sans
se mesprendre aucunement, bien qu'il fust souvent fort
esloigné du chemin, & bien auant dans les bois, sous
quelques mottes ou enterré dans le sable.

La maniere & l'inuention qu'ils auoient à tirer du
feu, & laquelle est pratiquée par tous les peuples sau-
uages & barbares, est telle & si admirable qu'elle ne
se peut assez admirer, & louer le diuin Autheur d'une
telle merueille. Ils prenoient deux bastons de bois de
faulx, tillet ou d'autre espece, secs & legers, puis en
accommodoient un, d'environ la longueur d'une cou-
dée ou peu moins, & espais d'un doigt ou environ,
& ayans sur le bord de sa largeur caué de la pointe
d'un cousteau ou de la dent d'un castor, une bien pe-
tite fossette, avec un petit cran à costé, pour faire tom-
ber à bas sur quelque bout de mesche ou chose propre
à prendre feu, la poudre reduite en feu qui deuoit
187 tomber || du trou, ils mettoient la pointe d'un autre

baston du même bois, gros comme le petit doigt ou peu moins, dans ce trou ainsi commencé, & estans contre terre le genoûil sur le bout du baston large, ils tournoient l'autre entre les deux mains si soudainement & si long-temps, que les deux bois estans bien eschauffez, la poudre qui en sortoit à cause de cette continuelle agitation se conuertissoit en feu, duquel ils allumoient un bout de leur corde seiche, qui conferue le feu comme meiche d'arquebuse: après avec un peu de menu bois sec, ils faisoient du feu pour faire chaudiere.

Mais il faut noter que tout bois n'est pas propre à faire du feu, ains du particulier, & que nous pouuons rencontrer icy. Or quand ils auoient de la difficulté d'en tirer, ils deminçoient dans ce trou un petit charbon, ou un peu de bois sec en poudre, qu'ils prenoient à quelque fouche: s'ils n'auoient un baston large, comme j'ay dit, ils en prenoient deux ronds, & les lioient ensemble par les deux bouts, en la maniere d'une nauette de Tessier, & estans couchez le genoûil dessus pour les tenir en estat, mettoient entre deux la pointe d'un autre petit baston du même bois, qu'ils tournoient par l'autre bout entre les deux mains comme ci-dessus.

Nos Montagnais, à ce qu'on dit, se seruent d'une autre sorte de fusil, qui n'est neantmoins fait comme les nostres: ils ont pour mefche la peau de la cuisse d'un Aigle avec du duuet qui prend feu aisement, ils battent deux pierres de mine ensemble comme nous faisons une pierre || à fuzil, avec un morceau de fer ou d'acier: au lieu d'allumettes ils se seruent d'un petit

3 morceau de tondre, c'est un bois pourry & bien seiché, qui brusle aisement & incessamment iusques à tant qu'il soit consommé, ayant pris feu ils le mettent dans de l'escorce de cedre puluerisée, & soufflant doucement cette écorce s'enflamme. Voilà comme ils font du feu.

20
189 Pour reuenir à nostre voyage, nous ne faisons chaudiere que deux fois le iour, qui estoit peu pour moy, en ce temps encor mal accoustumé à ceste maniere de viande, car i'en uois à chasque fois si peu que les deux repas ne meritoient pas le nom d'un bien petit, c'est pourquoy i'estois tousiours fort foible sans auoir moyen de me fortifier, patissant plus que mes Sauuages, qui estoient accoustumez à cette façon de viure, ioint que petunans assez souuent durant le iour, cela les consoloit, les fortifioit & leur amortissoit aucunement la faim & non pas à moy, qui n'en ay iamais voulu user pour d'une habitude onereuse, de laquelle on ne se fait pas quitte quand on veut, & sçay des personnes extremement marries d'en auoir iamais usé, pour ce qu'il nuyt plus icy pris en fumée qu'il ne profite à des personnes qui ont autre chose à disner, ou qui ne sont point incommodées des humiditez du cerueau, car alors il deseiche mediocrement pris, masché, ou en fumée.

189 L'humanité de mon hôte estoit remarquable, en ce que n'ayant pour toute couuerture & habillement, qu'une peau d'ours assez petite, || encor m'en faisoit il part de la moitié, la nuit quand il pleuuoit, sans que ie l'en priasse, & même me dispoit la place au soir où ie deuois reposer la nuit, avec quelques petits

rameaux de cedre, ou à faute d'iceux sa petite natte de ioncs, qu'il auoit accoustumé de porter en de longs voyages: & compatissant à mes trauaux desia assez grands, il m'exemptoit de nager & de tenir l'auiron, qui n'estoit pas me descharger d'une petite peine, outre le seruice qu'il me rendoit de porter mes pacquets par tous les Sauts, bien qu'il fust desia assez chargé de ses marchandises, & à son tour du Canot qu'il portoit sur son espaule, parmy de si fascheux & penibles chemins, où il luy falloit faire diuers voyages.

Un iour ayant pris le deuant comme estoit^a ma coustume pendant que mes Sauuages deschargeoient le Canot & portoient les marchandises au-delà des Sauts, ie me trouuay à l'improuiste esgaré, en une grande estenduë de terre tremblante sous mes pieds, proche d'un lac, que nous deuions passer: estonné de ceste nouueauté, ie m'en retiray fort doucement & à petits pas, sur un rocher qui estoit là auprès, peur de plus grand inconuenient, car il n'y auoit point là lieu de seureté pour moy. Il y a plusieurs Autheurs, qui asseurent qu'il y a des Isles qui flottent sur les eaux, & mesme Herodote faict mention d'une semblable, située près la ville Botis, non loing du Nil, mais on s'en peut donner de garde, comme de celle-cy, car comme elles ne sont pas tout à faict destachées de la
|| terre ferme, sinon quelqu'unes, au premier pas on s'en peut tirer & se mettre en chemin asseuré. 190

Nous rencontrions aussi par fois de furieux bourbiers, desquels nous receuions de grandes incommoditez & des peines nompareilles d'en pouuoir sortir, que les iambes toutes embourbées, comme il ar-

riua à un certain François, lequel s'il n'eust eu les iam-
bes escarquillées au large eut enfoncé iusques aux
oreilles, comme il enfonça iusques aux reins. On a
aussi bien de la peine de se faire passage avec la
teste & les mains parmy les bois touffus, où il s'y
en rencontre aussi grand nombre de pourris & tom-
bez les uns sur les autres, qu'il faut eniamber &
monter par dessus, sans craindre la suite & l'importu-
nité d'un nombre sans nombre de mousquites &
cousins, qui vous font une continuelle & tres cruelle
guerre, pire que celle des loups, qui se contentent de
la premiere brebis, & non ces animaux de la pre-
miere piqueure.

Je suis aussi comme asseuré que sans l'estamine, qui
me couuroit la face & le visage, que i'estois pour en
perdre la veüe, comme i'en fus playé par toutes les
parties descouvertes sans y auoir pû apporter de re-
mede non plus que plusieurs François, qui en deuin-
drent aucugles pour plusieurs iours, tant est pestiferé
& veneneuse la piqueure de ces petits demons, à qui
n'a encor pris l'air du país.

191 Ces bestioles ne paroissent neantmoins pas tou-
siours, mais au temps le plus chaud, & lors || qu'il ne
faict point de vent, autrement qui en pourroit iamais
souffrir l'importunité & les morsures malignes, qui
rendent les personnes semblables à des lepreux, laids
& hideux à ceux qui les regardent. Je ne sçay ; car
pour moy ie confesse, que c'est le plus rude martyre
que i'ai souffert dans le país, la faim & la soif, la lassitude
& la fièvre, ne sont rien en comparaison. Ces
petites bestes ne vous font pas seulement la guerre

pendant le iour, mais mesme la nuit elles se iettent dans vos yeux, elles entrent dans vostre bouche, passent par dessous vos habits, & perce* mesme l'estoffe qui ioinct vostre chair, de leur long esguillon, le bruit vous en est aussi fort inportun, car il desrobe souuent vostre attention, vous empesche de prier Dieu, de lire, d'escrire & de faire vos exercices avec quelque repos, se fourrent partout, & principalement dans les chambres, où le vent ne domine point, c'est ce qui nous obligeoit d'y brusler souuent de l'encens, la fumée duquel les faisoit rassoir, & puis reuenoient de plus bel qu'auparauant.

Il y en a de trois ou quatre sortes, dont les uns s'appellent en Montagnais sentimeou, en Huron tachiey ou teschey, & en François cousins, ce sont ceux qui ont ces longs esguillons tres deliez & menus. Il y en a encore d'une autre espece au païs de nos Montagnais, que ie n'ay point veu chez nos Hurons, ny par toutes leurs contrées, si petites, qu'à peine les peut-on voir, mais importunent & mordent comme petits diabolins, qui est le nom propre que leur donnent les Montagnais, à sçauoir mani- || touchis; les François mouches-quilles ou mouchequites, qui ne viennent que vers le mois d'Aoust, & n'ont pas longue durée. 192

Au païs des Hurons, à cause qu'il est descouvert & habité, il y a peu de ces cousins, sinon aux forests & lieux où les vents ne dominant point, pendant les grandes chaleurs de l'Esté, car en autre saison il ne s'en voit nulle part, non pas mesme dans les sapiniers, c'est pourquoy ne les craignez point.

Suite de nostre voyage aux Hurons. De la nation des Ebicerinys. De celle de bois & des cheueux releuez. Comme ils chantent les malades, & de la maniere que les femmes se gouuerment ayant leur mois.

CHAPITRE VII.

Nous passames par plusieurs nations Sauvages, mais nous y arrestames assez peu à chacune, aux unes une nuit, & aux autres quelques heures seulement, pour tousiours aduancer chemin, finon aux Ebicerinys & Sorciers, où nous seiournames deux iours entiers, tant pour nous reposer de la fatigue du chemin, que pour traicter avec eux de la marchandise de nos Hurons, pour de leurs pelleteries.

193 La rencontre que nous fismes icy du P. Nicolas, pour estre la premiere depuis nostre partement de Kebec, nous obligea puissamment de nous entrecarreffer & nous resioûir en nostre Seigneur de ceste heureuse entreueuë, laquelle fut suiuite d'un festin que ce bon Pere ordonna à la façon du païs, qui me sembla excellent au delà de toute la bonne chere, que i'ay iamais faict en nostre Europe, mais pour ce que la merueille ne s'est pas portée iusques dans un tel excès, que ie doie apprehender de le dire; figurez vous quels pouuoient estre les mets de ce festin, un peu de poisson blanc, avec des citrouilles du païs, le tout cuit ensemblement en de l'eau pure, sans autre fausse que du bon appetit, qui ne pouuoit manquer à un homme,

qui auoit tres-mal foupé & encor plus mal couché, mouillé dessus & dessous d'un grand orage, qui nous auoit duré toute la nuit. Pour de la boisson il ne s'en parle point que de la belle eau claire du Lac, qui estoit là deuant nostre cabane, non plus que de linge, de pain & de sel, qui ne leur font point en usage, ny beaucoup d'autres choses que nostre Europe nous fournit abondamment.

Les François appellent ordinairement les Ebiceryns le peuple forcier, non qu'ils le soient tous, mais pour ce que c'est une nation, qui fait particuliere profession de consulter le diable en leur necessité. Lorsqu'ils le veulent communiquer & apprendre quelque chose de luy, c'est ordinairement dans une petite tour d'escorces, qu'ils dressent à l'escart dans les bois, ou au beau milieu de leurs cabanes, & là estans enfermez, ils inuoquent leur demon & || reçoient ses oracles 194 plus souuent faux que vray. Il y en a beaucoup qui feignent luy parler, & auoir sa communication, pour estre estimez Pirotos & Magiciens, qui ne luy parlent pas pour tout, * & ne predisent que bourdes & mensonges, car le diable, pour se faire plus estimer, se fait rechercher, & ne se familiarise point à tous.

Ces Sorciers sont fort coustumiers de donner des sorts, & causer de certaines maladies, à ceux contre lesquels ils ont quelque hayne, qui ne se peuuent guerir que par d'autres sorts & remedes extraordinaires, dont il y en a du corps desquels ils font sortir des grands serpens & des longs boyaux, & quelquefois seulement à demy, puis rentrent, qui sont toutes choses diaboliques & inuentées par art magique, à

cela prés, & excepté la communication qu'ils ont avec les demons, ie les trouuois assez bonnes gens, fort humains & courtois en leur conuerfation, & d'un esprit capable de quelque chose de bon, s'ils estoient cultiuez & instruits en la loy de Dieu.

Pour leurs habits & leur cheuelure, ils les portent à la mode des Algonmequins courans, mais ie me suis fort estonné de voir des hommes entr'eux, porter en teste un petit capuce rond, comme celuy d'un Chanoine, faict de petites lanieres de fourrures, larges d'un trauers de doigts, proprement assemblez & cousus iusques au bas du col, puis esparpillées à l'entour des espaules, qui leur battoient enuiron un pied de
195 long en guise || d'un petit camaïl : ie ne sçay qui leur en a donné l'inuention ny sur quel modelle ils les ont pris, car auant nostre arriuée aux Hurons, ils en portoient des-ia & puis les nostres sont plus profonds & quarrez, tant y a qu'ils estoient fort bien faicts.

Avec ce petit capuce qui ne leur sert qu'en hyuer & pour de longs voyages, quelques uns s'accommodent encores de certaines manches de castors qui leur prennent par derriere les espaules attachez d'une petite cordelette, & des bas de chausses attachez à leur ceinture qui leur seruent contre le grand froid du Nord qui est tel qu'on n'en pourroit supporter les atteintes sans ses deffences desquelles ils se seruent quand ils voyagent.

Quelques uns portent des bonnets de chanure & d'escorce du bois ati fort bien tissus ou ils faconnent deux manieres de cornes au dessus qu'ils croyent leur donner bonne grace : car plus les choses sont desgui-

féés plus ils les estiment riches & belles, c'est ce qui a donné suiet à nos Marchands François de bigarer les capots qu'ils leur traictent de diuerfes couleurs, de houlpes & de faulx passemens.

On dit que les Arrabes ont quelque chose d'approchans de nos Sorciers tant en leur vie que en leurs vestemens, en leur vie en ce qu'ils sont presque tous errants, & en leurs vestemens en ce qu'ils n'ont presque aucune conformité & s'accommodent chacun selon que la pauureté leur permet, l'un est || tout nud & l'autre un peu couuert. Quelques Arrabes portent des Turbans, quelques autres des capuces qui les fait sembler des masques tant ils sont mal faicts & grotesquement accommodez. 196

Il y a une certaine Nation entre eux lesquels on appelle Arrabes à barrette, non qu'ils en portent tous, mais les chefs seulement. Ce nom leur est venu de ce qu'un de nos Religieux ayant par megarde perdu sa calotte vers le fleuve Jourdain un Arrabe l'ayant ramassée la porta à son Capitaine disant qu'elle venoit d'un franc (s'ils* appellent indifferemment franc* toutes les nations Chrestiennes, François, Espagnols, Italiens & autres qui ne sont point nays suiets & esclaves du grand Turc). Ce Capitaine fit estat de cette calotte & s'en seruit une année entiere, après quoy il la rendit au Gardien de nostre Couuent de Jerusalem, mais à la charge de luy en rendre une neuue, & tous les ans retourne porter sa barrette pour en rauoir une autre, laquelle coustume a tellement prevalu qu'on n'oseroit luy auoir refusé, le bonheur est qu'il n'y a que le Chef à contenter, car ceux de sa troupe portent de hauts

bonnets pointus ou piramidales & non ronds & cornus comme ceux de nos Bifferiniens.

197 Dans ce village des Ebicerinys, ie perdis tous les memoires que i'auois dresse's, des païs & chemins que i'auois obserués depuis nostre embarquement de Dieppe, & ne m'en apperceus qu'à la rencontre de deux Canots fauuages, de la nation de bois, nation fort || esloignée & auant dans les terres vers la mer du Su, à mon aduis, ils sont dependans des cheueux releuez & comme une mesme nation, aussi sont ils nuds entre les hommes, comme l'enfant sortant du ventre de sa mere, dequoy mes Hurons sembloient auoir horreur, bien qu'ils ne fussent gueres plus honnestes eux mesmes, car dans nostre Canot ils ne faisoient non plus difficulté de se tenir nuds, & pour chose que ie leur en die, ils me respondoient, que c'estoit pour leur commodité, & pour n'estre embarrassés de rien en nageant non pas mesme de leur brayer.

Ces gens de bois, auoient à leur col de petites fraizes de plumes blanches, & leurs cheueux accommodez de mesme parure. Leur visage estoit peint par tout de diuerfes couleurs en huyle fort ioliuement, les uns l'auoient d'un costé tout vert & de l'autre rouge, autres sembloient auoir tout le visage couuert de passemens naturels parfaictement bien faicts, & autres tout autrement, car chacun a liberté de s'accommoder comme il veut, & de suiure la mode aussi folle & de moindre coutange que celle d'icy. Mes Hurons se fardoient aussi le iour qu'ils deuoient arriver en quelque nation, mais ils y estoient un peu grossiers, & n'auoient pas

ceste gentillesse ny l'inuention de plusieurs petites ioliuetez qu'auoient ces gens de bois.

Le lendemain après midy nous trouuâmes un village d'Algoumequins, auquel nous || repofâmes environ trois heures, pendant lequel temps, il se fist une chanterie de malade dans une cabane, avec tant de bruit de la voix, du son des tortues & du frappement de certains bastons, que ie ne sçauois qu'en iuger, car i'estois encore nouveau dans le païs. A la fin ie fus curieux de m'approcher & voir par la fente de la cabane que ce pouuoit estre, là où ie vis (ainsi que i'ay veu du depuis par plusieurs fois aux Hurons, pour semblables occasions) dix ou douze hommes, my partis en deux bandes, assis contre terre & arrangez des deux costez de la cabane & deuant chacune bande estoit une longue perche platte, large de trois ou quatre doigts, couchée de long sur la terre à leurs pieds sur lesquelles* ils frappaient continuellement avec chacun un baston en main, à la cadence du son des tortues & des chansons, qu'ils entonnoient & poursuiuoient alternatiuement, d'un ton le plus haut qu'ils pouuoient, pensans par là, d'autant plustost obtenir ce qu'ils desiroient, que plus ils feroient de bruit.

Loki ou Medecin estoit au haut-bout avec sa grande tortue en main, qui battoit la mesure, & commençoit les chansons que les autres poursuiuoient à pleine teste, mais avec tant d'ardeur qu'il sembloit qu'ils deussent s'esgorgër, suoiert de peine & estouffoient de chaleur. Pendant ce sabbat, cette harmonie de demons, deux femmes tenoient un petit garçon, pleurant couché tout nud le ventre en haut sur la || terre, vis à vis de

Loki, lequel de temps en temps, à quatre pattes s'approchoit de l'enfant avec des cris & hurlemens comme d'un furieux taureau, puis le souffloit au ventre, & après estant retourné à sa place, recommençoient leur tintamarre & chariuari, qui finit par un festin, qui se dispoisoit pendant la ceremonie au bout de la cabane: de sçavoir que deuint l'enfant, & s'il fut guery ou non, si on y adiousta encore quelque autre façon de faire, ie n'en ay rien sçeu du depuis, pour ce qu'il nous fallut partir incontinent après auoir repeu, traicté & un peu reposé.

De cette nation, nous allames cabaner en un village d'Andatahouats, que nous disons cheueux ou poils leué, qui s'estoient venus camper proche la mer douce, à dessein de traicter avec les Hurons & autres qui retournoient de la traicte de Kebec, & fufmes deux iours à negotier avec eux, pendant lesquels ie fus visiter la pluspart de leurs cabanes, pour apprendre leur façon de faire, & qu'elle estoit leur humeur, mais ie les trouuay un peu trop serieux, & assez peu courtois, comme gens qui ne demandoient qu'à bien vendre & d'acheter à bon prix.

200 Ils auoient leurs cheueux parfaitement bien releuez, peignez & agencez sur le front, plus droits que ne souloient autrefois porter nos Courtisans, cela leur donnoit assez bonne grace avec le reste de leur Matachias, mais la nudité entiere de leurs corps, de laquelle ils n'ont || ny honte ny vergongne, m'estoit d'un grand desplaisir, qui m'empechoit de les voir librement. Neantmoins ils ont telle habitude à cela, que les femmes & filles traictent & demeurent parmy

eux, avec la mesme liberté que s'ils estoient vestus, sans que l'on puisse appercevoir, que cela fasse de mauvais effects sur elles.

Je vis la mesme nuit une quantité de Sauvages pêcher l'anguille à la clarté du feu, en un coin du grand Lac, duquel ils tiroient à chaque coup un de ces longs poissons, qui emplirent à la fin leur canot, c'estoit une façon de pêcher que ie n'auois encore point veüe, & laquelle neantmoins est fort pratiquée par nos Montagnais, depuis la my-Aoust iusques à la Toussaincts, comme celle des loups marins en May & Juin, à sept lieuës de Kebec.

Les Sauvages & Sauvageſſes du Bresil & de tous les païs circonuoisins ne se seruent non plus de vestemens que nos Cheueux releuez & demeurent nuds, hommes & femmes comme les enfans sortans du ventre de leur mere. Mais les femmes & filles des Cheueux releuez plus honnestes & vergongneuses, ont un petit cuir à peu près grand comme une seruiette, duquel elles se couurent les reins iusques au milieu des cuisses & tout le reste du corps est descouuert, à la façon de nos Huronnes.

Il y a un grand peuple en cette nation & || la plupart des hommes sont grands guerriers, chasseurs, & 201
pêcheurs. Je vis là beaucoup de ieunes femmes qui faisoient des nattes de ioncs grandement bien tissuës & embellies de diuerſes couleurs, qu'elles traittoient après pour d'autres marchandises à des barbares de diuerſes nations qui abordoient en leur bourgade. Ils sont errants, sinon quelqu'uns d'entr'eux qui bastissent des villages au milieu des bois, pour la commo-

dité qu'ils trouuent d'y bastir & les fortifier , & tous ensemble font la guerre à une autre nation nommée Affistagueronon, qui veut dire gens feu : car en langue Huronne Affista signifie de feu & Eronon signifie Nation. Ils sont esloignez d'eux à ce qu'on tient, de neuf ou dix iournées de Canots, qui sont enuiron deux cens lieuës & plus de chemin : ils vont par troupes en plusieurs regions & contrées, esloignées de plus de cinq cens lieuës, comme il est ayfé à coniecturer en ce qu'on en a veu quelquesfois à la traite de Kebec, & puis de là se transporter par les Nations iuſques au delà de celles des Puants, qui fait d'un lieu à l'autre plus de cinq cens lieuës de pays, où ils trafiquent de leurs marchandises, & en changent pour des pelleteries, peintures, pourceleines, & autres fatras desquels ils sont fort curieux pour s'accommoder.

202 En general le pays des Algoomequins desquels ils sont alliez & font partie quand à l'estenduë tirant de l'Orient à l'Occident, || au rapport du sieur de Champlain, contient près de 450. lieuës de longueur & deux cens par endroits de largeur du Midy au Septentrion, sous la hauteur de quarante & un degré de latitude, iusques à quarante huit & 49.

Cette terre est comme une Isle que la grande riuere de saint Laurens enceint, passant par plusieurs Lacs de grandes estenduës, sur le riuage desquels habitent plusieurs Nations, parlans diuers langages, aucuns ont leur demeure arrestée, & autres non. Entre lesquels on en remarque quelqu'un qui se percent les narines ausquelles ils pendent des patinotes* bleuës, qui peuuent estre pierreries, & d'autres qui

se decouppent le corps par rayes & compartimens, où ils appliquent du charbon & autres couleurs qui leur demeurent pour tousiours.

Les femmes de toutes ces Nations vivent fort bien avec leurs maris, & particulièrement celles des Cheueux releuez, lesquelles ont cette coustume entr'elles, qu'ayans leur mois, elles se separent d'avec leurs maris & les filles d'avec leurs peres & meres, & autres parens, & se retirent en de certaines petites cabanes ou huttes qu'on leur accommode en ce lieu escarté & esloigné de leur village, où elles seiournent & demeurent seules tout le temps de ces incommoditez, sans auoir aucune compagnie d'hommes, lesquels leur portent de viures, & ce qui leur est necessaire iusques à leur retour, si elles mesmes || n'en portent suffisamment pour leur 203 prouision necessaire, comme elles font ordinairement, ou de leurs compagnes.

Entre les Hurons & autres peuples sedentaires, les femmes ny les filles ne sortent point de leur maison ou village pour semblables incommoditez; mais elles font leur manger en de petits pots à part pendant ce temps là, & ne permettent à personne d'en manger, ny de prendre ses repas avec elles : de sorte qu'elles semblent imiter les Juifues, lesquelles s'estimoient immondes pendant le temps de leurs fleurs. Je n'ay pû apprendre d'où leur estoit venuë cette coustume de se separer ainsi, quoy que ie l'estime pleine d'honesteté, & louable en ce que elles mesmes nous en aduertissoient (avec un peu de honte pourtant) peur que mangeassions de leur menestre qu'elles croyoient nous deuoir causer de l'incommodité, au contraire de

celles d'icy qui n'en sont pas plus nettes, & s'en taisent neantmoins. O pauvreté, misère & infirmité du corps humain, que tu es suiet à de maux & incommoditez, plus que les animaux de la terre mesme, & cependant il n'y a pas moyen de l'humilier, & luy faire sentir la bassesse & le mespris, que merite une carcasse infecte, que * veut estre venerée comme une Deesse par les fols amoureux de ce temps.

204 || *De nostre arriuée au pays des Hurons. Comme une multitude de Sauvages me vindrent au deuant, & la façon que ie fus receu, traité & gouverné en la cabane de mon Sauvage.*

CHAPITRE VIII.

Puis qu'avec l'assistance de nostre Dieu auquel ie rend graces infinies, nous sommes arriuez si près du pays de nos Hurons, il est dorefnauant temps que ie commence à en traiter plus amplement, & de la façon de faire de ses habitans, non à la maniere de certaines personnes, lesquelles descruans leurs histoires, ne disent ordinairement que les choses principales, & les enrichissent encore tellement, que quand on en vient à l'experience, on n'y voit plus la face de l'Autheur : car i'escris non seulement les choses principales, comme elles se sont passées, mais aussi les moindres & plus petites, avec la mesme naifueté & simplicité que i'ay accoustumé.

C'est pourquoy ie prie le Lecteur d'auoir pour

agreable ma maniere de proceder, & d'excuser si pour mieux faire comprendre l'humeur de nos Sauvages, j'ay esté contraint d'inserer icy plusieurs choses qui sembleront inciuiles & extrauagantes, d'autant que l'on || ne peut pas donner une entiere cognoissance 205 d'un pays estranger, ny ce qui est de son gouuernement, qu'en faisant voir avec le bien, le mal & l'imperfection qui s'y retrouue: autrement il ne m'eust fallu descrire les mœurs des Sauvages, s'il ne s'y trouuoit rien de Sauvage, mais des mœurs polies & ciuiles, comme les peuples qui sont cultiuez par la Religion & pieté, ou par des Magistrats & Sages, qui par leurs bonnes loix eussent donné quelque forme aux mœurs si difformes de ces peuples barbares, dans lesquels on void bien peu reluire la lumiere de la raison, & la pureté d'une nature espurée.

Deux iours auant nostre arriuée aux Hurons, nous trouuâmes la mer douce, sur laquelle ayans trauerfé d'Isle en Isle, & pris terre au pays tant désiré par un iour de dimanche feste saint Bernard, enuiron midy, que le soleil donnoit à plomb: Je me prosterné deuant Dieu, & baissé la terre en laquelle ce Souuerain Monarque m'auoit amené pour annoncer sa parole & ses merueilles à un peuple qui ne le cognoissoit point, & le prié de m'assister de ses graces, & d'estre par tout mon guyde pour faire toutes choses selon ses diuines volontez, & au salut de ce peuple; puis mes Sauvages ayans ferré leur canot dans un bois qui estoit là auprès, me chargerent de mes hardes & paquets qu'ils auoient tousiours auparauint portez par les Sauts, car la longue distance qu'il y auoit de là au

206 bourg, & la quantité de leurs marchan- || difes def-
quelles ils estoient plus que fuffifamment chargez,
ne leur pût permettre de faire dauantage pour moy,
dans cette occafion.

Je portay donc mon paquet & mes hardes, non
fans une tres-grande peine, tant pour la pefanteur,
l'exceffiue chaleur qu'il faisoit, que pour une foibleffe
& debilité grande que ie reffentois en tous mes mem-
bres depuis un long temps, ioint que pour m'auoir
fait prendre le deuant, comme ils auoient accouftumé
(à caufe que ie ne pouuois les fuiure qu'à toute
peine) ie me perdis du chemin & me trouuay un
long temps feul egaré dans les bois & par les cam-
pagnes, fans fçauoir où i'allois, car les chemins font
fi peu battus en ces pays-là qu'on les perds* ayfe-
ment fi on n'y prend garde, de prez. A la fin après
auoir bien marché & trauerfé pays, Dieu me fit la
grace de me trouuer un petit fentier que ie fuiuy
quelque temps, après quoy ie rencontray deux fem-
mes Huronnes proche d'un chemin croifé, lesquelles
s'arrefterent tout court pour me contempler: de me
parler elles ne pouuoient, ny moy leur demander le-
quel des deux chemins ie deuois prendre pour aller
au bourg que ie pretendois, car ie n'en fçauois pas
meſme le nom, ny de quel coſté estoient allez mes
gens, de quoy elles me teſmoignoient de la compaſ-
ſion par leur ſoupir ordinaire, & hon, & hon. Enfin
inſpiré de Dieu ie pris à main gauche du coſté de
207 la mer douce, eſperant || d'y rencontrer, ſinon mes
hommes ou mon village, du moins quelques peſ-
cheurs pour me donner adreſſe.

Au bout de quelque temps comme i'allois d'un pas assez viste ie fus apperceu de mes Sauvages qui m'attendoient bien en peine que i'estois deuenu, assis à l'ombre sous un arbre un peu à costé du chemin dans une belle grande prairie, ma veuë les consola fort, comme leur rencontre me resioût grandement, car ie faisois desia estat de coucher seul dans la campagne, & de viure de feüilles & de racines, comme les anciens Hermites, en attendant l'assistance de Dieu, duquel i'esperois estre conserué de la main des Hiroquois qui couroient pour lors les frontieres, car ils m'eussent enuoyé en l'autre monde par le feu & les tourments, & m'eussent mangé au lieu des vers, comme ils font leurs ennemis.

Ie m'approchay donc de mes gens, lesquels m'ayans fait seoir auprès d'eux, me donnerent des cannes de bled d'Inde à succher pour me fortifier & me faire reprendre haleine; ie pris garde comme ils en usoient, car cela m'estoit un peu nouveau, & les trouuay d'un assez bon suc, puis ayant reposé quelques * temps & repris nouvelle force, nous poursuiuîmes nostre chemin iusques à un petit hameau, où les habitans nous donnerent des prunes rouges ressemblans à nos damas violets, mais si rudes & aspres au goust que ie n'en peu manger du tout, en lieu ie cueillay un plein plat de fezolles dans leur desert, qui nous seruîrent pour un second festin dans || nostre cabane, l'escorce 208 en estoit desia bien dure, mais la sauce en fut encore plus maigre, car il n'y eut, ny sel, ny huile, ni graisse, plus douce neantmoins que le fiel, & le vinaigre, du fils de Dieu en la Croix.

Le Soleil commençoit desja à quitter nostre orison & nous priuer de sa lumiere, lorsque nous partismes de ce petit hameau, une partie de nos hommes se separerent après leur auoir fait la courtoisie de quelques iers à fiesches, puis mon Sauuage & moy avec un autre tinmes le chemin de Tequeunoikuaye, autrement nommé Quieuindohian, par quelques François la Rochelle, & par nous la ville de saint Gabriel, pour estre la premiere ville du pays dans laquelle ie fois entré, elle est aussi la principale, & comme la gardienne & le rempart de toutes celles de la Nation des Ours, & où se decident ordinairement les affaires de plus grande importance. Ce lieu est assez bien fortifié à leur mode, & peut contenir environ deux ou trois cens mesnages, en trente ou quarante cabanes qu'il y a. A l'approche de ce bourg un grand nombre de Sauvages de tous aages, sortirent au devant de nous avec une acclamation, & un bruit populaire si grand, que i'en auois les oreilles toutes estourdies, & fus ainsi conduit iusques dans nostre cabane, où la presse y estoit desja si grande que ie fus contraint || de gaigner le haut de l'establie pour me liberer & faire quitte de leur empeschement.

Le pere & la mere de mon Sauuage me firent un fort bon accueil à leur mode, & par des caresses extraordinaires me tesmoignerent l'aïse & le contentement qu'ils auoient de ma venuë, & me traiterent avec la mesme douceur & amitié de leurs propres enfans, me donnant tout suiet de louer Dieu en leur humanité & bienueillance. Ils prirent aussi soin de mes petites hardes afin que rien ne s'en perdit, &

m'aduer tirent de me donner garde des larrons & trompeurs, particulièrement des Quieunontateronons qui sont les plus rusez de tous, & en effet ils me caressoient fort pour m'attraper par des inuentions qui feroient leçon à celles des fins coupeurs de bourses d'icy.

C'est une chose digne de consideration & bien admirable que les Sauuages n'estans conduits que de leur naturel, quelques corrompus qu'ils soient, s'entr'ayment neantmoins d'un amour si cordial & sincere, qu'ils s'entr'appellent ordinairement les uns les autres, pere, frere, oncle, nepueu ou cousin, comme s'ils estoient tous d'une mesme famille & parenté. Mon Sauuage qui me tenoit en qualité de frere, me donna aduis d'appeller sa mere Sendoue, c'est à dire Maman, ma mere, puis luy & ses freres Ataquan, mon frere, & le reste de ses parens en suite, selon les degrez de consanguinité, & eux de mesme m'appelloient leur parent. La bonne femme || disoit Ayein, mon fils, 210 & les autres Ataquan, mon frere, Sarassée, mon cousin, Hinoittan, mon nepueu, Hoüatinoron, mon oncle, Ayftan, mon pere : selon l'aage des personnes i'estois ainsi appelé oncle ou nepueu, &c., & de peu de personnes qui ne me tenoient en cette qualité de parens, i'estois ainsi appelé Yatoro, mon compagnon, mon camarade, & de beaucoup Garihouanne, grand Capitaine, i'en uois de mesme à leur endroit comme i'ay dit, & par ainsi nous viuions en tres grand paix & douceur d'esprit.

Le festin qui nous fut fait à nostre arriuée, fut d'un peu de bled d'Inde pillé, qu'ils appellent Ottet, avec

un petit morceau de poisson boucané à chacun, cuit en l'eau, car c'est tout la sauce du pays, & mes fezolles nous servirent pour le lendemain : dès lors ie trouuay bonne la Sagamité qui estoit faite dans nostre cabane, pour estre assez nettement accommodée, ie n'en pouuois seulement manger lorsqu'il y auoit du poisson puant demincé parmy, ou d'autres petits, qu'ils appellent Auhaitique, ny aussi de Leindohy, qui est un bled puant, duquel ils font neantmoins grand estat : nous mangions par fois des citrouilles du pays, cuites dans de l'eau, ou bien sous les cendres chaudes, que ie trouuois fort bonnes, comme semblablement des espics de bled d'Inde que nous faisions rôtir deuant le feu, & d'autres esgrenez, grillez comme pois dans les cendres : pour des meures champestres

211 nostre Sauuageffe m'en ap- || portoit souuent au matin pour mon desieuner, ou bien des cannes d'hon-
neha à succer, & autre chose qu'elle pouuoit : & auoit ce soin de faire dresser ma Sagamité la premiere, dans l'escuelle de bois ou d'escorce la plus nette, large comme un plat bassin, & la cueillier avec laquelle ie mangeois, grande comme une sauciere, & longue comme une à dresser potage.

Pour mon département & quartier, ils me donnerent à moy seul, autant de place qu'en pouuoit occuper un petit mesnage, qu'ils firent sortir à mon occasion, dès le lendemain de mon arriuée : en quoy ie remarquay particulierement leur bonne affection, & comme ils desiroient en tout de me contenter, & m'assister avec toute l'honnesteté & le respect deu à un grand Capitaine & chef de guerre tel qu'ils me te-

noient. Et pour ce qu'ils n'ont point accoustumé de se servir de cheuet, ie me seruois la nuict d'un billot de bois, ou d'une pierre sous ma teste, & au reste couché simplement sur la natte sans couuerture ny forme de couche, & en lieu tellement dur que le matin me leuant, ie me trouuois tout rompu & brisé de la teste & du corps.

Le matin, après estre esueillé, & prié un peu Dieu, ie desieunois de ce peu que nostre Sauuageſſe m'auoit apporté, puis ayant pris mon cadran solaire, ie sortois de la ville en quelque lieu à l'escart pour pouuoir dire mon office en paix, & faire mes petites prieres & meditations ordinaires hors du bruit: estant || en- 212
uiron midy ou une heure, ie me rendois derechef à nostre cabane, pour dîner d'un peu de Sagamité, ou de quelque citrouille cuitte; après dîner ie lisois dans quelque petit liure que i'auois porté, ou bien i'escrivois, & obseruant soigneusement les mots de la langue que i'apprenois, i'en dressois des memoires que i'estudiois & repetois deuant mes Sauvages, lesquels y prenoient plaisir & m'aydoient à m'y perfectionner avec une assez bonne methode, me disant souuent, Aniel pour Gabriel, qu'ils ne pouuoient prononcer, à cause de la lettre B, qui ne se trouue point en tout leur langue, non plus que les autres lettres labiales, Aſſehoüa Agnonra, & Seatonqua: Gabriel, prends ta plume & écris, puis ils m'expliquoient au mieux qu'ils pouuoient ce que ie desirois ſçauoir d'eux.

Et comme ils ne pouuoient parſois me faire entendre leurs conceptions, ils me les demonſtroient

par figures, similitudes & demonstrations exterieures, par fois par discours, & quelquefois avec un baston, traçant la chose sur la terre au mieux qu'ils pouvoient, ou par le mouuement du corps, n'estans pas honteux d'en faire quelquefois de bien indecents, pour se pouuoir mieux donner à entendre par ces comparaïsons, plustost que par longs discours & raisons qu'ils eussent pû alleguer, pour estre leur langue assez pauvre & difetteuse de mots en plusieurs choses, 213 & particulièrement en ce qui est des || mysteres de nostre sainte Religion, lesquels nous ne leur pouuions expliquer ny mesme le Pater Noster, sinon par periphrase, c'est à dire, que pour un de nos mots, il en falloit user de plusieurs des leurs : car entr'eux ils ne sçauent que c'est de Sanctification, de Regne celeste, du tres-sainct Sacrement. Les mots de Gloire, Trinité, S. Esprit, Paradis, Enfer, Eglise, Foy, Esperance & Charité, & autres infinis, ne sont pas en usage chez eux.

De sorte qu'il n'y a pas besoin de gens bien sçauans pour le commencement ; mais de personnes bien craignans Dieu, patiens & pleins de charité : & voyla en quoy il faut principalement exceller pour conuertir ce pauvre peuple, & le tirer hors du peché & de son aueuglement.

Je sortois aussi fort souuent par la bourgade & les visitois en leurs cabanes & menages, ce qu'ils trouuoient très-bon & m'en aymoient dauantage, voyans que ie traitois doucement & affablement avec eux, autrement ils ne m'eussent point veu de bon œil, & m'eussent creu superbe & desdaigneux, ce qui n'eust

pas esté le moyen de rien gagner sur eux ; mais plustost d'acquérir la disgrâce d'un chacun, & se faire hayr de tous : car à mesme temps qu'un estranger a donné à l'un d'eux quelque petit suiet ou ombrage de mescontentement, il est aussi tost sçeu par toute la ville de l'un à l'autre : & comme le mal est plustost creu que le bien, ils vous estiment tel pour un temps, que le mescontant vous a despeint.

|| Nostre bourgade estoit de ce costé là la plus 214
proche voisine des Hyroquois, leurs ennemis mortels, c'est pourquoy on m'aduertissoit souuent de me tenir sur mes gardes, de peur de quelque surprise pendant que i'allois au bois prier Dieu, ou aux champs cueillir des meures champestres : mais ie n'y rencontray iamais aucun danger ny hazard (Dieu mercy) il y eut seulement un Huron qui bandit son arc contre moy, pensant que ie fusse ennemy : mais ayant parlé il se rassura, & me salua à la mode du pays, Quoye, puis il passa outre son chemin, & moy le mien.

Ie visitois aussi par fois leur cimetiere, qu'ils appellent Agosayé, admirant le soin que ces pauvres gens ont des corps morts de leurs parents & amis deffuncts, & trouuois qu'en cela ils surpassoient la pieté des Chrestiens, puisqu'ils n'espargnent rien pour le soulagement de leurs ames, qu'ils croyent immortelles, & auoir besoin du secours des viuans. Que si par fois i'auois quelque petit ennuy, ie me recreois & consolais en Dieu par la priere, ou en chantant des Hymnes & Cantiques spirituels, à la louange de sa diuine Majesté, lesquels les Sauuages escoutoient avec attention & contentement, & me prioient de chanter

souuent, principalement après que ie leur ees diët, que ces chants & Cantiques spirituels estoient des prieres que ie faisois à Dieu nostre Seigneur, pour leur salut & conuersion.

- 215 Pendant la nuit i'entendois aussi aucune || fois, la mere de mon Sauvage pleurer, & s'affliger grandement, à cause des illusions du Diable. L'interrogeay mon Sauvage pour en sçauoir le fuit, il me fit response que c'estoit le Diable qui la trauailloit, par des songes & representations fascheuses de la mort de ses parens, & amis deffuncts. Cela est particulièrement commun aux femmes plustost qu'aux hommes, à qui cela arriue plus rarement, bien qu'il s'y en trouue aucuns qui en sont fort trauaillez, & en deuiennent fols & furieux, selon leur imagination, & la foiblesse de leur esprit, qui leur fait adiouster foy, & faire cas de ces refueries diaboliques & d'une infinité de fatras qu'il leur met dans l'esprit.
-

Venuë du Pere Nicolas en la ville de saint Gabriel. Et comme le Pere Ioseph & nous fismes bastir une cabane. De nostre pauureté & nourriture ordinaire, & du vin que nous fismes pour les saintes Messes.

CHAPITRE IX.

Il se passa un assez long-temps après mon arriuée

auant que i'eusse aucune cognoissance, ny nouuelle
du lieu où estoient ar- || rivez mes confreres, iusques 216
à un certain iour que le Pere Nicolas accompagné
d'un Sauvage, me vint trouuer de son village, qui
n'estoit qu'à cinq lieuës de nous. Je fus fort resioüy de
sa venuë, & de le voir plein de santé (luy qui estoit
d'une complexion si foible) que Dieu luy auoit con-
seruée au milieu de tant de trauaux & de disettes
qu'il auoit souffertes depuis nostre partement de la
traite iusques à cette entreueuë, avec son barbare mal
gracieux & chiche au possible en son endroit, qui le
faisoit presque mourir de faim.

Mes Sauvages au contraire plus doux & courtois,
firent voir par le bon accueil qu'ils firent à ce bon
Pere, & à tous les François qui me vindrent voir,
combien estoit differante leur bonne humeur de celle
de ce melancolique, car outre qu'ils les receurent avec
une face ioyeuse & contente, ils les firent incontinent
seoir, petuner & manger en attendant le manifique*
festin du soir qui fut fait de farine qu'ils appellent es-
chionque, de laquelle ils furent tous plus que suffi-
samment rassasiez & non point enyurez, car ils ne
beurent que de l'eau pour toute boisson, & coucherent
sur la terre nuë.

Le lendemain matin nous primes resolution le
Pere Nicolas & moy avec quelques François d'aller
trouuer le Pere Ioseph à son village esloigné du nostre
4. ou cinq lieuës, car Dieu nous auoit fait la grace
que sans l'auoir premedité nous nous || mîmes à la 217
conduicte de trois personnes, qui demeuroient chacun
en un village d'égale distance les uns des autres, fai-

fans comme un triangle, qui nous fust à bon augure & une memoire de la tres-saincte Trinité, un seul Dieu en trois personne*, Peres, Fils, & S. Esprit, egalement bons, sages & puissans.

Or d'autant que i'estois fort aymé de Oonchiarey mon Sauvage, de la pluspart de ses parens & de tous ceux de la bourgade, ie ne scauois comment l'aduer-tir de nostre dessein, ny quelle excuse prendre pour luy faire agreer ma sortie, nous trouuames en fin moyen de luy persuader que i'auois quelque affaire d'importance à communiquer à nostre frere Ioseph, & qu'allant vers luy il falloit necessairement que j'y portasse tout ce que i'auois, qui estoit autant à luy commeà moy mesme, afin de prendre chacun cequiluy appartenoit, le bon ieune homme se contenta de ceste raison, sous esperance de nous reuoir bien tost, & ainsi satisfaict, nous primes congé de luy & partimes pour le village du Pere Ioseph.

Nous nous seruimes d'un Sauvage pour guide, & pour porter nos paquets moyennant quelque petite courtoisie que nous luy donnames, mais le plaisir fut d'un François nommé la Criette, seruiteur du sieur de Champlain, lequel ayant apperceu dans le bois à vingt pas de nous, un arbre tout couuert de tourterelles, & les voulans tirer, il tourna tant de fois à l'entour de l'arbre qu'il effara les oyseaux, & luy
218 mesme s'égara, de sorte qu'il nous fallut faire || courir nostre Sauvage après luy, qui s'ensuyoit comme un perdu à trauers les bois, pensant nous suiure dans un sentier contraire, & le ramener au lieu mesme où il nous auoit laissé assis, tellement qu'il eut bien de

la peine, n'eut point de tourterelles & nous fit bien perdre du temps.

N'ayant pastrouué le Pere Ioseph dans son petit hameau, nous le fumes trouuer à demye lieuë de là, au bourg de Quieunonascaran, où ie ne vous sçaurois expliquer la ioye & le contentement que nous eufmes de nous reuoir tous trois ensemble, qui ne fut pas sans en rendre graces à Dieu, le priant de benir nostre entreprise pour sa gloire, & pour la conuersion de ces pauvres infidelles. La beauté du païs & l'honnesteté du grand Capitaine, chez lequel nous logeames par plusieurs iours, nous fist faire eslection de la contrée pour nostre retraicte, où à grand peine eumes nous le loisir de nous entrecaresser, que ie vis mes Sauvages (ennuyez de mon absence) nous venir retrouuer, ce qu'ils reitererent par plusieurs fois, & nous nous estudions à les recevoir & traicter si humainement & ciuilement, que nous les gaignasmes, en sorte, qu'ils sembloient debattre de courtoisie à recevoir les François en leur cabane, lors que la nécessité de leurs affaires les iettoit à la mercy de ces Sauvages, que nous experimentames auoir esté utiles, à ceux qui doiuent traicter avec eux, esperant par ce moyen de nous insinuer au principal dessein de leur conuersion, seul motif d'un si long & fascheux voyage.

|| Le desir de profiter & d'auancer la gloire de 219
Dieu, nous fist resoudre d'y bastir un logement à part, & separé pour prendre possession de ce païs au nom de Iesus Christ, afin d'y faire les fonctions & exercer les Ministeres de nostre Mission : ce qui fut cause que nous priames le Chef, qu'ils appellent Ga-

rihoüa Andionxra, c'est à dire, Capitaine & Chef de la Police, de nous le permettre, ce qu'il fist avec l'aduis de son Conseil, mais avec bien de la peine, ayans au prealable faißt leur possible pour nous le dissuader, difans qu'il vaudroit beaucoup mieux que logeassions dans leurs cabanes & parmy leurs familles, pour y estre mieux traiçtez qu'en un lieu escarté, où personne n'auroit soin de nous.

Nous obtinmes en fin ce que nous desirions, leur ayans fait entendre qu'il estoit aussi necessaire pour leur bien; car estans venus de si loingtain país, pour leur faire entendre ce qui concernoit le salut de leurs ames, & le bien de la felicité eternelle, avec la co-gnoissance d'un vray Dieu, par la predication de l'E-uangile, il n'estoit pas possible d'estre assez illuminez du Ciel pour les instruire, parmy le tracas de la mesnagerie de leurs cabanes, ioint que desirans leur conferuer l'amitié des François, qui traiçtoient avec eux, nous aurions plus de credit à les conferuer ainsi à part, que non pas quand nous serions cabanez parmy eux.

De forte que s'estans laissez persuader par ces discours & autres semblables, ils nous dirent de prier ce
220 grand Dieu, que nous appel- || lions Pere & nous disions ses seruiteurs, afin qu'il fist cesser les pluyes, qui pour lors estoient fort grandes & importunes, pour pouuoir nous accommoder la cabane que nous desirions: si bien que Dieu fauorisant nos prieres après auoir passé la nuit suyuant dans une petite cabane au milieu des champs, à le solliciter de ses promesses, il nous exauça, & les fist cesser si heureuse-

ment, que nous eufmes un temps fort ferain, dequoy ils furent si estonnez & ravis d'admiration, qu'ils le publierent pour miracle, dont nous rendimes graces à Dieu. Et ce qui les confirma dauantage en ceste croyance fut qu'après auoir employé quelques iour* à ce pieux trauail & mis à sa perfection, les pluyes recommencerent, de forte qu'ils publierent partout la grandeur de nostre Dieu.

Je ne puis obmettre un gentil debat qui arriua entr'eux, à raison de nostre bastiment, d'un ieune garçon lequel n'y trauaillant pas de bonne volonté, se plaignoit aux autres de la peine & du soin qu'ils se donnoient pour des personnes qui ne leur estoient point parens, & eust volontiers desiré qu'on eust delaislé la cabane imparfaicte, & nous en peine de loger à descouuert, mais les autres Sauuages portez de meilleure affection, ne luy voulurent point acquiescer, & le reprirent de sa paresse & du peu d'amitié qu'il tesmoignoit à des personnes si recommandables, qu'ils deuoient cherir comme parens & amys bien qu'estrangers, puis qu'ils n'estoient venus que pour leur propre bien & profit.

|| Ces bons Sauuages ont ceste loüable coustume 221
entr'eux que quand quelqu'uns de leurs concitoyens n'ont point de cabane à se loger, tous unanimement prestent la main & luy en font une, du moins ils la mettent en tel estat qu'aysement de luy mesme il la peut paracheuer : & pour obliger un chacun à un si pieux & charitable office, quand il est question d'y trauailler, la chose se decide tousiours en plein conseil, puis le cry s'en faict tous les iours par la ville ou

bourgade; afin qu'un chacun s'y trouue à l'heure ordonnée, iusques à entiere perfection de l'œuure, ce qui est un tres bel ordre & fort loüable pour des Sauvages, que nous croyons & sont en effect, moins polis que nous.

Mais pour nous qui leur estions estrangers & arriuez de nouveau, comme disoit ce ieune homme, c'estoit beaucoup de se monstrier si humain que de nous en bast une, avec une si commune & uniuerfelle affection, veu qu'ils ne donnent ordinairement rien pour rien aux estrangers, si ce n'est à des personnes qui le meritent, ou qui les ayent bien obligez, quoy qu'ils demandent tousiours particulièrement aux François, qu'ils appellent Agnonha, c'est a dire gens de fer en leur langue, ou qui se seruent de fer, ou le fer mesme, car ils nommoient quelquefois les aches Agnonha, qu'ils appellent autrement Atouhoin. Les Montagnais nous donnent le nom de Miftigoche ou Ouemichtigouchion, c'est à dire un homme qui est dans un canot de bois, ou batteau de bois, ou coffre
222 de bois, selon l'interpretation d'aucun. Nom || qu'ils donnerent aux premiers Europeans qui les aborderent dans des nauires ou batteaux de bois, desquels ils n'auoient iamais veu auparauant, car les leurs ne sont faicts que d'escorces & fort petits. Mais pour le nom que nous donnent les Hurons, il vient de ce qu'auparauant nous, ils ne sçauoient que c'estoit de fer & n'en auoient aucun usage, non plus que de tout autre metal ou mineral, sinon en quelque endroit ils auoient du cuiure rouge, duquel i'ay veu un petit lingot vers la mer douce, que le Truchement Bruslé

nous apporta, d'une nation esloignée 80. lieuës des Hurons.

Nostre cabane fut bastie à la portée du pistolet de la bourgade, en un lieu que nous mesmes auions choisi pour le plus commode sur le costeau d'un fond, où passoit un beau & agreable ruisseau, de l'eau duquel nous nous seruions à boire & faire nostre Sagamité, excepté pendant les grandes neiges de l'Hyuer, que pour cause du mauuais chemin, nous prenions de la neige *ès enuirs de nostre cabane, pour faire nostre manger, & ne nous en trouuâmes point mal Dieu mercy. Il est vray qu'on passe d'ordinaire les sepmaines & les mois entiers sans boire & sans estre alteré, car ne mangeant iamais rien de fallé ny espicé, & son manger quotidien n'estant, que de ce bled d'Inde bouilly en eau, ceste menestre sert de boisson & de mangeaille, & si on peut estre quelquefois alteré, c'est lors qu'on mange de la viande, ou qu'on vay en voyage par terre, & peux asseurer qu'en un an, que i'ay demeuré aux Hurons, || ie n'ay pas beu neuf ou dix fois plus, 223
ce qui me faict dire avec sainct Jean Climacus, que le beaucoup boire, vient d'habitude & non de necessité, & par ainsi on peut à bon droit reprendre les grands beueurs, & ne souffrir ce vice à la ieu nesse, qui est ordinairement suiuy des autres.

Ie me trouuois aussi fort bien de ne manger point de sel, ny rien de fallé, encor que ie n'en eusse point l'habitude, que depuis que i'estois entré aux Hurons, d'où on n'en peut esperer que de plus de trois cens lieuës loin. A mon retour en Canada, ie me trouuois mal au commencement d'en manger, pour l'auoir

discontinué un peu trop long temps, mais ie m'y suis racoutumé du depuis, ce qui me faict croire qu'il n'est nullement necessaire à la conseruation de la vie, n'y* à la santé de l'homme, & qu'aysement s'en pourroit passer qui voudroit, il n'y auroit que de la peine au commencement & point à la fin.

Nostre pauvre cabane pouuoit auoir enuiron vingt pieds de longueur & dix ou douze de large, faicte en la forme d'un berceau de iardin, couuerte d'escorce partout, excepté au faicte où on auoit laissé une fente & ouuerture, d'un bout à l'autre de la cabane, pour sortir la fumée, estant acheuée de nous mesmes au mieux qu'il nous fut possible, nous fîmes des cloisons de pieces de bois, separant nostre cabane en trois, dont la premiere partie du costé de la porte nous seruoit de chambre & de cuisine, pour faire tout ce qui 224 estoit de nostre petit || mesnage & pour nostre repos de la nuit, que nous prenions contre la terre, sur une petite natte de ioncs, avec un billot de bois pour cheuet, & quelques busches que nous auions accomodées chacun deuant nos couches pour n'estre veus. Ce lieu nous seruoit aussi de salle, pour receuoir & entretenir les Sauuages, qui nous venoient voir iournellement.

La seconde chambre, qui estoit la plus petite estoit celle où nous ferrions nos ustencilles & petits emmeublemens. Et la troisieme, dans laquelle nous auions dressé un Autel avec des pieces de bois piquées en terre, nous seruoit de Chappelle, laquelle a esté la seconde qui se soit iamais bastie aux Hurons & pais circonuoisins où la sainte Messe se disoit tous les

iours, au grand contentement & consolation de nos ames, car auparauant nous, ny Prestres, ny Religieux n'y auoit mis le pied, que le seul P. Joseph le Caron, qui y dit la premiere messe vers la bourgade de Toenchain. Et peur de la main larronneſſe des barbares, nous tenions les petites portes d'efcorces touſiours fermées & attachées avec des cordelettes, n'ayans pas moyen de les mieux accommoder.

A l'entour de noſtre logis, bien que la terre fuſt un peu maigre & ſablonneuſe, nous y accommodames un petit iardin, fermé de palliſſades pour en oſter le libre accès aux enfans. Les pois, herbes & autres petites choſes que nous y auions ſemées, y profiterent aſſez bien & euſſent faiſt dauantage, ſi la terre eut eſté bien labourée, mais il nous fallut ſeruir d'une vieille || 225 hache en lieu de beſche & d'un baſton courbé & pointu pour tout le reſte des inſtrumens.

Si noſtre iardin n'eſtoit point tant bon, noſtre cabane eſtoit encore moindre, car pour auoir eſté faiſte hors de ſaiſon, l'eſcorce ſe deſcreua toute & ſi* fiſt de grandes fentes, de ſorte qu'elle nous garantiſſoit peu ou point des pluyes, qui nous tomboient par tout, ſans nous en pouuoir garantir ny le iour ny la nuit, non plus que des neiges pendant l'Hyuer, deſquelles nous nous trouuions par fois couuerts le matin en nous leuant. Si la pluye eſtoit aſpre elle nous eſteignoit noſtre feu, nous priuoit du manger & nous cauſoit tant d'autres incommoditez que ie puis dire avec verité, que iuſques à ce que nous y eumes un peu remedié, qu'il n'y auoit pas un ſeul petit coin en noſtre cabane, où il ne pleuſt comme dehors, ce qui nous contrai-

gnoit d'y passer les nuits entieres sans dormir, cherchans à nous tenir & ranger debouts * ou assis en quelque petit coin pendant ces orages qui tomboient encores sur nous.

Ce nous estoit une grande incommodité à la verité, mais quand ie considere ce que nostre Seigneur a dit de luy mesme: Les Renards ont des tanieres, & les oyseaux ont des nids pour se retirer, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer son chef, ie trouue que nous estions grandement bien logez, & que nous aurions tort de nous en plaindre, car la gloire des vrayes freres Mineurs est, d'estre vraiment pauvres avec Jesus. Il n'y a que ceux qui sont pauvres malgré eux, 226 qui deussent se plaindre de l'estre, disoit, || Aristides Athenien, car le bon Religieux est tousiours content, & se plaint rarement des choses mesmes qui l'oppressent & le mettent en necessité.

La terre nuë où nos genoüils nous seruoient de table à prendre nos repas, ainsi comme les Sauvages, non en posture de Singe, mais assis sur des busches de bois, qui estoit quelque chose de plus que les barbares. Les nappes ny les seruiettes ne sont point en usage en ces pais là, & n'auions autre linge pour essuyer nos doigts après l'eau, que les seules feuilles de bled d'Inde, car nostre linge n'estoit que pour la Chappelle, lequel nous mesnagions fort, pour estre en pais disetteux & esloigné de tout secours. Nous auions quelques couteaux, mais ils ne seruoient aux repas, pour ce que nous n'auions point de pain à couper, & si rarement de la viande, que nous auons passé des six sepmaines & 2. mois entiers sans en manger un seul morceau,

que quelques petites pieces de chien, d'ours ou de renard, qu'on nous donnoit en festin, excepté vers Pâques & en l'Automne, que quelques François nous firent part de leur chasse.

La chandelle de quoy nous nous seruions la nuit, n'estoit que de petits cornets d'escorce de bouleau, qui estoient de peu de durée, & la clarté du feu nous seruoit pour lire, escrire & faire autres petites choses, pendant les longues nuits de l'Hyuer, qui nous estoient fort incommodés.

Nos viandes ordinaires estoient de mesme celles des Sauvages, & n'y auoit autre differen || ce sinon à 227 la netteté avec laquelle elles estoient préparées, nous y meslions assez souuent des petites herbes champêtres, que nous trouuions dans les prairies & par la campagne, comme de la Mariolaine fauage, de la pourcelene, & d'une certaine espece de baume avec de petits oignons qui donnoit goust à nostre Sagamité, les Sauvages n'en vouloient neantmoins point manger, & disoient que cela sentoit trop le mauuais, pour ce qu'ils n'usent d'aucunes herbes, & par ainsi ils ne nous en demandoient point, comme ils faisoient lorsqu'il n'y en auoit point & nous leur en donnions volontiers, aussi ne nous en refusoient ils pas en leurs cabanes quand nous leur en demandions, & d'eux mesmes nous en offroient volontairement, mais rarement en acceptions nous, sinon pour leur complaire & ne les point mescontenter.

Si au temps que les bois estoient en feu, nous auions quelque indisposition ou debilité du cœur, on faisoit une fente dans l'escorce de quelque gros fou-

teau * & avec une escuelle on amassoit la liqueur qui en distilloit, qu'on beuvoit comme un remede de bien peu d'effect, & qui affadit plustost qu'il ne fortifie, mais on se fert de tout où la necessité contrainct.

Auant que ie partis pour la mer douce, le vin des Messes que nous auions apporté de Kebec, dans un petit baril de deux pots estant failly, nous en fîmes d'autre des raisins du païs, qui fut tres bon & bouldut en nostre petit baril & en deux autres bouteilles que nous auions; de mesme qu'il eust pû faire en des
228 plus grands || vaisseaux, & si nous en eussions encore eu d'autres; il y auoit moyen d'en faire une assez bonne prouision, pour la grande quantité de vignes & de raisins, qui sont en ce païs là. Les Sauuages en mangent bien le raisin, mais ils ne le cultivent point & n'en font aucun vin, pour n'en auoir l'inuention ny les instrumens propres. Nostre mortier de bois & une seruiette de nostre Chappelle nous seruient de pressoir & un Anderoqua ou sceau d'escorce, nous seruit de cuue, mais nos petits vaisseaux n'estans pas capables de contenir tout nostre vin nouueau, nous fûmes contraincts, pour ne point perdre le reste d'en faire du raisiné, qui fut aussi bon que celui que l'on faict en nostre Europe, lequel nous seruit aux iours de recreation, & pour la bien venuë des François, à en prendre un petit sur la pointe d'un cousteau.

Des visites des Sauvages & à quelle intention. — 229

Leur maniere de saluer. L'estime qu'ils font des François. De la vengeance. De la nation des testes pellées, & comme nous gouvernions les François & visitions les Sauvages.

CHAPITRE X.

L'homme est un animal sociable, qui ne peut vivre sans compagnie, mais il faut qu'il fasse election de gens de bien, s'il le veut estre luy-mesme, pour ce que les esprits se communiquent facilement & nous rendent souuent tels que sont ceux avec lesquels nous frequentons. Avec les Saints vous serez Saints, & avec les peruers vous serez peruertis, disoit le S. Prophete.

Pendant le iour, nous estions continuellement visitez d'un grand nombre de Sauvages & à diuerses intentions; car les uns y venoient comme amis & pour s'instruire de leur salut, d'autres pour auoir le contentement de nous voir & s'entretenir de discours avec nous, quelqu'uns pour observer nos ceremonies & nostre gouvernement. Les enfans pour apprendre leur creance & les lettres, & d'autres pour nous demander quelque chose, lors principalement que i'y estois, car le Pere Joseph & le Pere Ni || colas auoient 230 trouué cette inuention pour se depetrer des Sauvages trop importuns, de leur dire qu'ils estoient pauvres quant à eux & que tout ce qu'ils auoient m'appartenoit, i'en pensois faire de mesme à leur endroit pour auoir paix, mais estans deux contre moi, ie perdis

mon procez & fus tousiours cru riche, & de rien en effect, car tout nostre vaillant ne consistoit qu'à un peu de rassades, quelques cousteaux & des petites aleines qu'on nous auoit donné à la traicte, pour viure en la campagne, & parmy les nations qui n'auroient point de charité pour nous.

Il y en auoit plusieurs malicieux, qui ne venoient que pour nous desrober de nos petits emmeublemens sous pretexte de viûte, comme d'autres plus charitables, nous apportoit des petits presens de bled d'Inde, citrouilles, fezolles & aucunesfois des petits poissons boucannez ou frais : reciproquement nous leur en rendions d'autres, comme aleines, espingles, fers à fleches, ou un peu de rassade, pour leur col ou leurs oreilles, & comme ils sont pauvres en meubles, quand ils empruntoient de nos chauderons, ils nous les rendoient tousiours avec quelque reste de sagamité pour remerciement, & s'il escheoit de faire festin pour un deffunct, plusieurs nous enuoyoient nostre plat, comme ils faisoient au reste de leurs parens & amys.

231 Ciceron escrit que Caton le Censeur estant sur le point de mourir, se repentit d'auoir || esté manger chez un sien amy qui l'en auoit prié, disant qu'il auoit faict en cela, non en bon Citoyen Romain, mais en presumptueux barbare, pour ce qu'à dire vray nul homme vertueux & genereux peut aller manger chez autrui, qu'il ne perde sa liberté & ne mette sa reputation & grauité en tres grand peril, quoy qu'en puissent dire ceux qui ne cherchent que la bonne chere, sous pretexte d'amitié & de visite. Cette raison & plusieurs autres nous empechoient d'aller que rarement, aux

festins des Sauvages desquels ils nous prioient sou-
uent avec instance, mais à la fin nostre retenuë leur
seruit de quelque chose, car par ce moyen ils ne
perdirent iamais le respect & la croyance qu'ils nous
auoient, ny nous la modestie & le bon exemple que
nous leur deuions.

Pour retirer nos François du mal & les induire au
bien, nous auions accoustumé de les faire assembler
dans nostre cabane toutes les festes & dimanches (ceux
qui vouloient) & leur remonstrans ce qui estoit de
leur deuoir, leur donnions aussi la consolation d'une
saincte liberté chrestienne & religieuse, pour leur ser-
uir d'amorce à la vertu; & ces recreations estoient
toutes spirituelles, desquelles mesmes les Sauvages
reestoient edifiez, comme de les ouyr chanter tous en-
semblement, des Hymnes, des Pseaumes & des Can-
tiques spirituels, à la gloire & louange de nostre Sei-
gneur.

La veille des Roys, selon qu'il se pratique par toute
la Chrestienté, nous tirames au fort || avec des febues 232
du Bresil, pour l'election d'un Roy, car iusqu'alors
iamais cette ceremonie ne s'estoit pratiquée dans le
païs des Hurons. Or comme le sort m'escheut d'estre
le premier à qui cest honneur ait arriué, il en fallut
faire la ceremonie plus solemnelle & magnifique, aux
despens de la communauté, avec un festin qui n'auoit
point de prix, mais qui manqua de vin, car il n'y eut
pour toute boisson, que de la belle eau claire, de la-
quelle peu gousterent : pour les viandes il y eut un
meilleur ordre, les citrouilles n'y furent point espar-
gnées, le bled d'Inde n'y manqua point, & le poisson

boucanné y fust assez commun, le tout meslé, deminsé, cuit & bouilly dans une grande chaudiere, de laquelle un chacun eut à suffisance.

Quand quelque particulier * Sauvage de nos amys nous venoient visiter, entrans chez nous, la salutation estoit, ho, ho, ho, qui est une salutation de ioye, & la seule voix ho, ho, ne se peut faire que ce ne soit quasi en riant, principalement quand on leue la dernière syllabe, tesmoignans par là, la ioye & le contentement qu'ils auoient de nous voir; car leur autre salutation *Quoye*, qui est comme si on disoit, qu'est-ce, que dites-vous, se peut prendre en diuers sens, aussi est-elle commune enuers les amis & ennemis, qui respondent de mesme, *Quoye*, ou plus gracieusement, *Yatoro*, qui est à dire: mon amy, mon compagnon, mon camarade, ou disent, *Ataquen*, mon frere, & aux
233 filles || *Eadsé*, ma bonne amie, ma compagne, & quelquesfois aux vieillards, *Yaislan*, mon pere, *Houatinoron*, mon oncle, &c.

Mais lorsque mes Sauvages de sainct Gabriel, nous venoient voir, entrans chez nous, ou les rencontrans par la ville, leur salutation ordinaire estoit Iesus Maria, ou plustost *Iesous Mana* ou *Ana* ne pouuans dire mieux, on me dira que la lettre M est labiale, il est vray, mais les enfans à force de s'y estre exercé la prononçoient assez bien. Le leur auoir * appris à prononcer ces diuins Noms pour salut, afin de les former tousiours au bien, car il faut commencer par les choses les plus ayfées, pour arriuer aux plus difficiles.

Ils nous demandoient souuent à petuner, pour espargner le petun qu'ils auoient dans leur sac, car ils

n'en font iamais dégarnis : mais comme la presse y estoit grande & que cela sentoit de son avarice , nous ne leur en pouuions donner à tous, & nous en excusions, en ce qu'eux mesmes nous traitoient ce peu qu'en auions, & cette raison rendoit contans les esconduits, mais qui pourroit en auoir assez pour tous, feroit beaucoup pour les attirer tous en vostre cabane, car c'est leur miel, leur sucre, & leur mets plus delicieux.

Le Diable rusé fait le singe partout & contrefait mesme les choses les plus Sainctes, non pour nous aider, mais pour nous tromper. Il a inuenté des idoles pour contrecarer || les Images que Dieu, a commandées, & a donné l'invention d'une maniere de confession aux Indiens du Perou, qui les fait estimer gens de bien par les autres infidelles , comme aux Puritains d'Angleterre & aux Lutheriens d'Allemagne, l'ombre de quelque ceremonie de l'Eglise Romaine qui leur fait croire, mais faussement, qu'ils sont enfans de Dieu, & que les seuls Caluinistes sont heretiques, comme il fut dit en la maison d'un comte d'Allemagne reprenant une personne Catholique qui s'estoit mise au seruice de ce Huguenot. Ce malin esprit a contrefait entre nos Hurons la louable & ancienne coustume que nous auons de salüer de quelque deuote priere ou pieux souhait, celui que nous entendons éternuer, car ils salüent ceux qui éternuent, non deuotement comme nous, mais avec des imprecations & malheurs qu'ils souhaitent à tous ceux qui sont leurs ennemis, ce qui m'estonnoit fort au commencement, & ne pouuions penser qu'autre en fut l'inventeur que le Diable mesme. 234

Nous les en auons quelquesfois repris, mais ils ne pouuoient croire qu'il y eut de l'offence pour la hayne irreconciliable qu'ils ont à l'encontre des Nations qui leur sont ennemies, car pour les personnes de leur propre Nation ils en sçauent assez bien endurer & supporter un tort ou iniure quand il eschet, & non d'un estranger, duquel s'ils ne se vengent à l'instant mesme
235 pour estre en || lieu où ils ne se voyent estre les plus forts, & qu'ils semblent dissimuler leur mal talent, ne vous y fiez pas neantmoins qu'à bonne enseigne pour beau semblant qu'ils vous fassent; peur que lorsque vous y penserez le moins, ils ne vous prennent au despourueu, & vous rendent au double ce que vous leur aurez presté, non deux coups pour un, ny deux iniures pour une, mais la mort pour un desplaisir, car tuer un homme ou un moyneau, n'y a pas grande difference entr'eux, & de bleßer ou donner un coup d'aïron, ils ne s'en tiennent pas souuent là, c'est pourquoy il fait bon estre sage par tout, & ne donner suiet à personne de s'offencer si on n'en veut estre payé à la fin, comme l'exemple suiuite vous, fera voir.

Deux François (comme i'ay rapporté au chap. 5. du 1. liure) un peu trop temeraires, offencerent un iour deux Canadiens assez mal à propos, dequoy ces Canadiens ne firent pour lors aucun semblant, à cause du lieu qui ne faisoit pas pour eux, & dissimulerent cet affront iusques au temps de s'en pouoir venger sans tesmoins. Or il arriua à quelque * semaines de là que ces deux François qui ne pensoient desjà plus au desplaisir qu'ils auoient faict * à ces deux

Sauuages s'en allerent à la chasse, vers l'Isle d'Orleans, ce qu'estant sçeu par ces Indiens qui ne les perdoient point de memoire, les allerent prendre au despourueu, les assommerent à coups de haches, & ietterent les corps dans la ri || uiere, sans qu'on pût sçauoir 236 que long-temps après qui en auoient esté les meurtriers, à la fin on descouurit les homicides qui pour cela ne l'aïssoient * pas d'estre les bien venus parmi ceux de leur Nation, encore qu'ils s'abstinssent de venir plus à Kebec, peur d'y trouuer leur chastiment.

Les François exageroient prou * la faute comme elle estoit tres grande, & disoient assez la punition que meritoit l'enormité d'une telle meschanceté, mais pour cela les Sauuages* ne donnoient ny chastiment ny reprimande à ces meurtriers, qui n'estoient pas gens à ces viandes la, & puis ils sçauoient bien que tost ou tard la faute leur seroit pardonnée, & qu'un present de Castors, au pis aller, les garantiroit du supplice & de la peine qu'on n'a encor ozé entreprendre sur eux.

Neantmoins il fut aduisé entre les Chefs François qu'il falloit monstrier à ces barbares un grand ressentiment de leur faute pour en empescher d'autres pareilles, & pour cet effect firent assembler en un conseil general tous les Sauuages qui se trouuerent pour lors à la traite, où les meurtriers ayans esté grandement blasmez, furent en fin pardonnez à la priere de ceux de leur nation, qui promirent un amendement pour l'aduenir, moyennant quoy le sieur Guillaume de Caen, General de la flotte, assisté du sieur de Champlain, & des Capitaines de Nauires, prit une espée

237 || nuë qu'il fit ietter au milieu du grand fleuve sainct Laurens en la presence de nous tous, pour asseurance aux meurtriers Canadiens, que leur faute leur estoit entierement pardonnée, & ensevelie dans l'oubly, en la mesme sorte que cette espée estoit perduë & ensevelie au fond des eaux, & par ainsi qu'ils n'en parleroient plus.

Mais nos Hurons qui sçauent bien dissimuler & qui tenoient bonne mine en cette action, estans de retour dans leur païs, tournerent toute cette ceremonie en risée & s'en mocquerent disans que toute la cholere des François auoit esté noyée en cete espée, & que pour tuer un François on en feroit doresnauant quite pour une douzaine de castors, en quoy ils se trompoient bien fort, car ailleurs on ne pardonne pas si facilement & eux-mesme * y feront quelques iours trompez s'ils font des mauuais, & que nous soyons les plus forts.

Pendant l'Hyuer les Ebicerinys se vindrent cabaner au pays de nos Hurons à trois lieuës du bourg de sainct Ioseph, d'où nous les allions quelquesfois voir, & comme ils sont assez bonnes gens ainsi que j'ay dit ailleurs, ils nous rendoient nos visites & se trouuoient souuent dans nostre cabane, pour nous considerer & s'entretenir de discours avec nous, car ils sçauent les deux langues, la Huronne & la leur, quoy que tres differentes, ce que n'ont pas les Hurons, lesquels
238 ne sçauent ordinairement que la leur maternelle, || fans se mettre en peine d'en apprendre d'autre, ou par negligence, ou pour le peu de necessité qu'ils ont des autres Nations, ayans dans leur pays presque tout

ce qui leur fait besoin, & pour le reste on leur apporte ou bien ils voyagent en pays connus quoy qu'esloignez, d'où ils rapportent ce qui leur manque.

Ces Sauvages Ebicerinys nous donnerent aduis d'une certaine Nation, à laquelle ils vont tous les ans une fois à la traite, n'en estans esloignez qu'environ une lune ou lune & demye de chemin, tant par terre que par lacs & riuieres. A laquelle vient aussi trafiquer un certain peuple qui y aborde par mer avec de grands batteaux ou Nauires de bois, chargez de diuerfes especes de marchandises, comme haches faites en queue de perdrix, des bas de chausses avec les foulers y attachez, souples neantmoins comme un gant, & plusieurs autres choses qu'ils eschangent pour des fourures & pelleteries.

Ils nous dirent de plus que ces personnes là ne portoit ny barbe ny cheveux que fort peu, lesquels pour cette raison nous auons surnommez Testes pelées, & nous asseurerent aussi que leur ayans parlé de nous, ils leur tesmoignerent un grand desir de nous voir, ce qui nous fit coniecturer que ce pouoit estre quelque peuple ou Nation policée & habitée vers la mer de la Chine, qui borne ce pays vers l'Occident comme il est aussi || borné de la mer Océane environ les 40. 239 degrez vers l'Orient, & esperions y faire un voyage à la premiere commodité avec ces Ebicerinys, comme ils nous le faisoient esperer moyennant quelque petit present, si l'obedience ne m'eust rappellé en France : car bien que ces Sorciers ne veuillent pas mener des François seculiers en leur voyage, non plus que les Montagnais & Hurons au Saguenet, de peur de def-

couvrir leur meilleure & plus excellente traite avec les pays , d'où ils rapportent tous les ans quantité de pelleteries ; ils ne font pas si réservés en notre endroit, sachant des-à par expérience que nous ne nous meslons d'aucun autre trafic que de celui des ames, que nous nous efforçons de gagner à Iesus Christ , sans intérêt du temporel.

Quand nous allions en visite chez les Sauvages, ils en estoient bien aysés & la tenoient à honneur & faveur, se plaignans de ne nous y voir assez souvent, & c'estoit à qui nous attireroit premier à son foyer, sans trop d'importunité pourtant, car ils tiennent les empressemens onereux & de mauvaises graces , & estans assis au milieu d'eux, où ils nous donnoient toujours bonne place, ils nous escoutoient fort attentivement, nous interrogeoient fort paisiblement, & se resjouissoient fort honnestement, accompagnans souvent ces visites de quelque petit present, ou d'un reste de sagamité, disant: *Chataroncheſta*, auez vous faim, *Sega*,
240 man || gez , mais pour mon particulier i'en prenois fort rarement, tant à cause qu'il sentoît pour lors trop le poisson puant, que pour ce que les chiens y mettoient souvent leur nez, & les enfans leur cueiller avec quoy ils mangeoient à mesme.

Comme par deçà l'on presente à boire aux amis, les Sauvages qui n'ont que de l'eau à boire pour toute boisson, & qui boient fort rarement, presentent le petunoir tout allumé à leurs amis, & à tous ceux qui leur rendent quelque visite, & nous tenans en cette qualité, ils nous en presentoient de fort bonne grace. Mais comme ie n'en ay iamais voulu user, ie les re-

merciois avec la mesme grace, & n'en prenois nullement, de quoy ils restoiẽt au commencement fort estonnez, pour n'y auoir personne en tous ces pays là qui n'en use, pour à faute de vin, & d'espices, eschauffer cet estomach, & aucunement corrompre tant de cruditez prouenantes de leur mauuaise nourriture.

Pendant les grandes neiges, nous estions souuent contrains de nous attacher des raquettes sous les pieds, ou pour aller au village, ou pour aller querir du bois, d'autant que n'y ayant sentier ny chemin frayé, nous n'eussions pû facilement nous retirer des neiges avec nos sandales de bois. Les Sauuages en usent de mesme comme choses ayfées, car avec icelles l'on n'enfonce point, & si on fait bien du chemin en peu de temps, & plus qu'on ne feroit sans icelles.

241
|| Ces Agnonra comme nos Hurons les appellent font deux ou trois fois grandes comme les nostres. Les Montagnais, Canadiens & Algemequins, hommes & femmes avec icelles suiuent la piste des animaux qu'ils font harceler & arrester par leurs chiens, puis l'abattent à coup de fleches, & d'espée emmanchées au bout d'une demie picque, qu'ils sçauent dextrement darder : apres ils se cabanent, se consolent & se resioüissent là du fruit de leur trauail, & sans ces racquettes ils ne pourroient courir l'eslan, ny le cerf, & par consequent il faudroit qu'ils mourussent de faim en temps d'Hyuer, si les autres bestes n'y suppleoient.

Lorsque pour quelque necessité ou affaire particuliere, il nous falloit aller d'une bourgade en une autre, nous allions librement loger & manger en leurs cabanes, auxquelles ils nous receuoient & traitoient

fort humainement , bien qu'ils ne nous eussent aucune obligation , car ils ont cela de propre d'affister les passans, & recevoir courtoisement entr'eux toute personne qui ne leur est point ennemie : & à plus forte raison ceux de leur Nation, qui se rendent l'hospitalité reciproque, & assistent tellement l'un l'autre, qu'ils pouruoient à la necessité d'un chacun, sans qu'il y ayt aucun pauvre mendiant parmy leurs villes , bourgs & villages, comme i'ay dit ailleurs , de sorte qu'ils trouuoient fort mauuais entendans dire qu'il y auoit
242 en France grand nombre || de ces necessiteux & mendi-
ans, & pensoient que cela fut faute de charité, & nous en blasmoient grandement, disans que si nous auions de l'esprit on donneroit bon ordre à cela, les remedes estans faciles.

Mais comme une amitié requiert une autre amitié, & un don un autre present, il est plus que raisonnable que nous autres qui leur sommes estrangers, & auxquels ils n'ont aucune obligation, qu'allans loger chez eux, & viuans à leurs despens, nous leur donnions tousiours quelque chose, pour y estre tousiours les biens * venus, autrement ils nous estimeroyent *Onusley*, c'est-à-dire chiche & auare, & à la fin vous n'y seriez pas si bien receus que du passé. Un peu de petun, de rassades, quelques aleines, ou autres petites choses, vous peuuent conseruer leur amitié, & l'affection de vous recevoir tousiours courtoisement & traicter amiablement, comme i'ay esté par toutes leurs terres.

|| *Du pays des Hurons, nombre du peuple. — De 243*
leurs villes, villages & cabanes, & comme nous
deuons renoncer à nostre patrie pour viure en
paix en celle d'autrui.

CHAPITRE XI.

Bien que nostre vraye patrie soit le Paradis, auquel seul nous deuons aspirer & non aux choses de la terre. Si est-ce que l'amour du pays de nostre naissance nous est si naturel qu'encores que nous nous voulions refoudre de l'abandonner, si ne pouuons nous pourtant l'oublier, disoit le Sertorius Romain. C'est pourquoy Socrates pour aucunement moderer l'imperfection & la passion de cette inclination naturelle, defendit à ses disciples de dire cestuy-ci ou cestuy-là est mon pays, afin qu'ils ne peussent dire, cecy est à moy, & cela est à toy, pensant par là couper la source de toutes les querelles, procès, & débats, qui demeureroient esteins à son aduis, si toutes choses estoient possédées en commun.

Et à ce propos Plutarque au liure d'exil, raconte que Hercules le Thebain, ayant esté interrogé par les Sidoniens de quel pays il || estoit naturel, respondit 244
ainsi. Je ne suis pas de la grande cité de Thebes, ny de la tres-renommée Athenes, ny moins de Lycaonie, ains suis naturel de toute la Grece. Grandement fut estimé par les Grecs cette responce d'Hercules, pour s'estre nommé naturel de Grece. Mais beaucoup plus

fut prisée celle de Socrates, ayant esté enquis par le grand sacrificateur Archites d'où il estoit, auquel il respondit : Je ne suis de Thebes comme Thesiphonte, ny des Athenes comme Agefilaus, ny de Lycaonie comme Platon, moins de Lacedemone comme Lycurgus, mais suis né au monde, & naturel de tout le monde.

245 C'est une leçon qui deuroit seruir à beaucoup & particulièrement aux Religieux, car qu'est-il besoin || que l'on sçache, ce Frere est de ce pays là, de cette ville là, il est de bonne maison, il est pauvre, il est riche, puis qu'ayant renoncé au monde & à tout ce qu'il y pretendoit, il ne doit plus rien auoir à démesler avec iceluy. C'est aussi une vaine curiosité aux seculiers de s'en vouloir informer, pour esgaler l'honneur qu'ils leur rendent non au pois de leur vertu, mais à l'once de ce qu'ils ont quitté, comme si l'honneur n'estoit deu qu'aux apparences exterieures à l'exclusion des vertus internes, lesquelles Dieu seul * chérit sans distinction du pauvre ou du riche.

Or nos Hurons encores barbares n'ont pas esté instruits en une si bonne escole qu'ils voulussent penser en un seul Paradis, ils disent franchement leur qualité & au delà, & || croient que ce leur soit honneur de haut loïer leur pays, quoy qu'assez mal garny en comparaïson de plusieurs autres contrées qui se retrouuent plus vers le Sû, mais comme il n'est pas encores des pires, ie vous en feray la description telle que ie l'ay deu sçavoir, laquelle vous fera d'autant plus utile que vous aurez de volonté d'y voyager.

Premierement il est situé sous la hauteur de qua-

rante quatre degrez et demy de latitude, et selon aucuns le Soleil se leue six ou sept heures plus tard sur leur Orifon que sur celuy de Paris, tellement qu'il est icy enuiron six heures du matin, qu'il n'est encor aux Hurons que unze heures ou minuit du iour precedent, si la supputation en est bien faite, laquelle ie rapporte simplement comme ie l'ay apprise.

Ce pays est tres-beau & agreable; fort deserté & tra-uersé d'estangs, & de lacs, avec de beaux ruisseaux qui se desgorgent dedans ce grand lac, que nous appellons la Mer douce. Il est plein de belles collines, campagnes, & de tres belles & grandes prairies qui portent quantité de bon foin, auquel les François mettent le feu sur le pied quand il est sec, non pour en profiter, mais pour se recreer.

Il y a aussi en plusieurs endroits quantité de froment sauuage, qui a l'espic comme seigle, & le grain comme de l'auoine : i'y fus trompé, pensant au commencement que i'en vis, que ce fussent champs ensamez de bon || grain : ie fus de mesme trompé aux pois sau- 246
uages, où il y en a en diuers endroicts aussi espais comme s'ils y auoient esté femez & cultiuez : & pour monstrier éuidemment la bonté de la terre, un Sauuage du village de Toenchen ayant planté dans un coin de son champ un peu de pois qu'il auoit apporté de Kebec, rendirent en quantité leurs fruiçts deux fois plus gros que leur semence, de quoy ie m'estonnay, n'en ayant point veu par tout ailleurs de si beaux.

Il y a de belles forests, peuplées de gros chesnes, fouteaux, herables, cedres, sapins, ifs & autres fortes de bois beaucoup plus beaux, sans comparaïson,

qu'aux autres prouinces du Canada que nous auons veües : & font tousiours d'autant plus belles, le pays plus beau, & les terres meilleures, que plus on auance tirant au Sû : car du costé du Nord les terres sont plus sablonneuses, les pays plus montagneux, et les forests plus desgarnies de gros bois, sinon de cedres qui croissent mesme iusques dans les veines des rochers, comme ie vis voyageant sur la Mer douce, pour la pesche du grand poisson.

Il y a plusieurs contrées ou provinces au pays de nos Hurons qui portent diuers noms, & sont gouuernées par diuers Capitaines ou chefs generaux & particuliers dependans & independans, celle où commandoit le grand Capitaine Atironta s'appelle *Renarhonon*,
247 celle d'Entauaque s'appelle *Atigagnongueha*, & la Nation des Ours qui est celle où nous demeurions sous le grand Capitaine Auoindaon s'appelle *Atingyahointan*, & en cette estendue de pays il y a environ vingt ou vingt cinq tant villes que villages, dont une partie ne sont point clos ny fermez, & les autres sont fortifiez de longues boises de bois à triples rangs, à la hauteur d'une longue picque entrelassées les unes dans les autres & redoublées par dedans de grandes & grosses escorces de huiët à neuf pieds de haut, par dessous il y a de grands arbres esbranchez posez de leur long sur les troncs des arbres faits en fourchettes, fort courtes pour les tenir en estat, puis au dessus de ces pallissades & fermetures, il y a des galleries ou guerittes qu'ils appellent *Ondaqua*, lesquelles ils garnissent de pierres en temps de guerre pour ruer sur l'ennemy, & d'eau pour esteindre le feu qu'il y

pourroit appliquer. On y monte par une eschelle assez mal façonnée & difficile, qui est faite d'une longue piece de bois charpentée de plusieurs coups de haches, pour tenir ferme du pied en montant.

Les villes & villages de nos Hurons sont permanens, & ne se changent point sinon lorsque tropesloignez des bois, ils ont de la peine d'en auoir. Et en second lieu quand leurs heritages sont tellement amaigris & deseichez (à faute de fumier) || qu'ils ne peuvent 248 plus produire leur bled à la perfection ordinaire, ce qui arriue de dix, vingt, trente & quarante ans, plus ou moins selon les contrées, la bonté des territoires, ou l'esloignement des forests, au milieu desquelles ils batissent tousiours leurs bourgs & villages pour les commoditez qu'ils en reçoient, car auparauant que tous les bois des enuironns soient consommés, il y a un grand temps, de maniere qu'il n'y auroit plus qu'à trouuer l'industrie de fumer les terres ou de semer en de nouvelles places leur bled d'Inde, qu'ils ont accoustumez de planter tous les ans dans les mêmes trous des années precedentes, qu'ils feroient comme nous des eternitez en un même lieu, car pour le bois ils ont l'inuention de l'amener en temps d'Hyuer, par sus les neiges, attaché sur de certaines traînées ou planchettes de cedre fort commodement.

Leurs cabanes qu'ils appellent *Ganonchia*, sont faites comme j'ay dit en façon de tonnelles ou berceaux de iardins, couuertes d'escorces d'arbres, longues de vingt cinq à trente toizes plus ou moins, selon qu'il eschet (car elles ne sont pas toutes d'une égale longueur) & larges de six, laissant par le milieu

249 une allée de dix à douze pieds de large, qui va d'un bout à l'autre de la cabane, aux deux costez de laquelle il y a une maniere d'establie, qu'ils appellent *Endicha*, de mesme longueur & de la hauteur || de quatre ou cinq pieds, où ils couchent en Esté, pour euter l'importunité des puces dont ils ont en quantité, & en Hyuer au bas sur les nattes deuant le feu arrangez les uns ioignans les autres pour estre plus chaudement, les enfans au lieu plus commode & les pere & mere après, & n'y a point d'entre-deux ou de separation, ny pied, ny cheuet, non plus en haut qu'en bas, & ne font autre chose pour se reposer, quede s'estendre en la mesme place où ils se trouuent assis, & s'affubler la teste dans leur robe, sans autre couuerture, ny liêt, qui est une façon de se coucher aysee, & qui se continuë à petit fraiz.

Ils emplissent de bois sec pour brusler en Hyuer, tout le dessous de ces establies, mais pour les grosses busches, qu'ils appellent *Ancincuny*, qui seruent à entretenir le feu posées à terre par l'un des deux bouts & esleuées de l'autre sur une pierre, ou bout de tizon, ils en font des piles deuant leurs cabanes, ou les ferment au dedans des porches, qu'ils appellent *Aque*. Toutes les femmes s'aydent à faire ceste provision de bois, qui se faict dès les mois de Mars & d'Avril, & avec cet ordre en peu de temps chaque mesnage estourny de ce qui luy est necessaire.

Ils ne se seruent que de tres-bon bois, aymans mieux l'aller chercher bien loin, qu'auoir moins de peine & en auoir de mauuais ou qui fasse fumée, c'est pourquoy ils entretiennent tousiours un feu clair & bien

faict avec peu de bois, que s'ils ne rencontrent point d'arbres || secs à leur gré, ils en abbatent de ceux qui 250 ont les branches mortes, lesquelles ils mettent par esclats & couppent de longueur comme les cotrets de Paris. Pour le fagotage, ils ne s'en seruent point du tout, non plus que du tronc des gros arbres qu'ils abbatent, lesquels ils laissent là pourrir sur la terre faite de scie pour les scier; ou d'industrie pour les mettre en pieces, qu'ils ne soient secs & pourris, pour nous qui n'y prenions garde de si près, nous nous seruions du premier venu, sans employer tout nostre temps à en aller chercher si loin, car c'estoit à nous mesmes à y pourvoir, & non aux Sauvageſſes, qui ne nous en donnoient que par courtoisie ou par presents reciproquez d'autres de pareille valeur, sinon lors que nous estions logez dans leurs cabanes.

En une cabane il y a plusieurs feux, & à chaque feu il y a deux meſnages, l'un d'un coſté, & l'autre de l'autre, & telle cabane aura iuſqu'à 8. 10. ou 12. feux, qui font 24. meſnages, & les autres moins, ſelon qu'elles ſont longues ou petites, & où il fume à bon eſcient, qui faict que pluſieurs en reçoient de tres-grandes incommoditez aux yeux, ny ayant fenestre ny aucune ouuerture, que celle qui eſt au faiſte de leur cabane par où ſort la fumée.

Ces cabanes n'ont aucune cloiſon ou ſeparation, qui puiſſe empeſcher de porter la veüe d'un bout à l'autre & voir ce qui s'y paſſe, neantmoins ils y demeurent tous en paix & ſans aucune conſuſion ny bruits, chacun dans ſon departement avec ce qui leur appartient, qui || n'eſt ny enfermé, ny clos de clefs ou de ſerrures. 251

Aux deux bouts il y a à chacun un porche, & ces porches leur seruent principalement à mettre leurs grandes cuues ou tonnes d'escorce, dans quoy ils ferrent leur bled d'Inde, après qu'il est bien sec & esgrené. Au milieu de chacun de leur logement il y a deux grosses perches suspenduës, qu'ils appellent *Oüaron-ta*, où ils pendent leur cramaliere, & mettent leurs fourures, viures & autres choses, peur des fouris & pour tenir les choses seichement.

Pour le poisson duquel ils font prouision pour leur Hyuer, après qu'il est boucané & bien deseiché, ils le ferrent en des tonneaux d'escorce, qu'ils appellent *Acha*, excepté *Leinchataon*, lequel ils n'esuentrent point & le pendent au haut de leur cabane attaché avec des cordelettes peur des fouris & d'une mauuaïse odeur qu'il rend en temps chaud, telle que personne ne la pourroit souffrir icy.

Crainte du feu, auquel ils sont assez suieçts, ils ferrent ordinairement ce qu'ils ont de plus precieux dans des tonneaux d'escorces, qu'ils enterrent en des fosses profondes qu'ils font au coin de leur foyer, puis les couurent de la mesme terre, & par ce moyen sont conseruez non seulement du feu, mais aussi de la main des larrons, pour n'auoir autre coffre ny armoire en tout leur mesnage que ces petits tonneaux. Il est vray qu'ils se font fort peu souuent de tort les uns aux autres; mais encore s'y en pourroit il trouuer de melchans, qui vous feroient du desplaisir s'ils en trouuoient

252 l'occa || sion, car l'obiet esmeut la puissance, dit le Philosophe, & l'occasion faict le larron.

Des exercices ordinaires des Hurons & des pauvres mendians & vagabons, & comme les Canadiens cabanent & courent les bois.

CHAPITRE XII.

Ce bon Legislatateur des Atheniens Solon, fist une Loy, dont * Amasis Roy d'Egypte auoit esté iadis Auteur, laquelle obligeoit un chacun de monstrier tous les ans d'où il viuoit par deuant le Magistrat, autrement à faute de ce faire il estoit puny de mort. Et le bon Empereur Marc Aurelle, faisant mention de l'ancienne diligence des Romains, escrit qu'ils s'employèrent tous avec telle ardeur aux labeurs & tra-uux, qu'ils ne peurent oncques trouuer en toute la Cité de Rome un homme oisif, pour porter une lettre à deux ou trois iournées.

C'estoit une occupation sans exemple & qui tesmoignoit le bon ordre de leur Republique, dans lesquelles on ne doit iamais souffrir ceux qui pouuans gagner leur vie par un honneste traual, ne font mestier que de volleries & brigandages, comme cela n'est que trop ordinaire par toute la France, & particulièrement à Pa || ris, où souuent ils passent pour honnestes gens, 253 mais le pis est que comme ils ne se contentent pas de la mediocrité à laquelle ils preferent le luxe & la delicatessè, ils mettent souuent vostre vie en hazard, pour l'auoir avec la bource.

Les Chinois desquels nous deurions imiter les Loix (quoy que Payens) ont aussi trouué l'inuention de

bannir d'entr'eux les fainéants & paresseux, par une ordonnance inuiolablement obseruée, à tous les pauvres, sous tres-grieues peines, de mandier par les ruës, & à qui que ce soit de leur donner, n'y ayant que les seuls Religieux Chinois à qui il est permis de quester, & chercher leur vie de porte en porte, comme par deça les FF. Mineurs.

Mais pour ce qu'il sembleroit que ce feroit tout à fait bannir la charité & l'humanité du milieu d'eux, ils ont des Hospitaux Royaux en grand nombre par tout le Royaume, pour loger, nourrir & entretenir les vrayes pauvres, s'entend ceux qui n'ont aucun moyen de travailler & gagner leur vie & non les autres qui peuvent faire quelque chose, lesquels sont contraincts de seruir pour leurs despens, ce qui est plus que raisonnable, car quelle apparence y auroit il de nourrir du bien des pauvres, ceux qui ont de la fanté assez pour n'estre point pauvres & viure honnestement accommodé.

254 C'est pour la mesme raison que les Aueugles n'y sont point exempts de travailler, ny admis dans les Hospitaux, s'ils ne sont vieux & cassez, & ne leur est non plus permis de tracasser & || mandier par les ruës, ny par les Temples, comme ils font à Paris, au grand destourbier de ceux qui prient Dieu. Mais on les oblige chez les Cordiers & Potiers d'estain, pour tourner les rouës, & faire plusieurs autres exercices où il ne faut point d'yeux. Nous voyons mesmes nos vieilles Huronnes, qui pour auoir la veuë debile, ne demeurent pas pour cela tousiours oyseuses; elles s'employent d'elle * mesmes à esgrener le maiz hors des espics, à filer, pleurer

les morts, & à plusieurs autres petites occupations compatibles à leurs infirmités.

On employe les manchots & estropiez en d'autres choses selon leurs incommodités, & les culs de iattes à faire des espingles & esguilles, à coudre des habits & faire plusieurs autres exercices des mains. Mais pour les playes & ulcerez, il est croyable qu'ils y sont moins frequens que par deçà, puis que la mendicité leur est interdite, & que s'ils entrent dans les Hospitaux, leurs playes sont visitées & eux œilladez de près, pour euitier aux tromperies & artifices, desquels plusieurs gredins & caymans uzent pour entretenir leurs playes & tirer la quinte-essence des bources. Que si on y prenoit garde de près, on feroit souuent icy des miracles sans miracles, en des personnes que l'œil guerirait sans médicament, & m'estonne comme à Paris, & autres bonnes villes de France, il n'y a des Chirugiens gagez pour y donner ordre, puis que les abus y sont si frequens que personne n'en peut douter, du moins les vrayes pauvres & malades seroient || se- 255
cours & les trompeurs chastiez ou banis.

Nos Sauvages ne sont point en peine de dresser des Hospitaux pour les malades, ny de deffendre la mendicité aux vagabonds, car chacun a soin de ses malades, & aucun n'est tellement vagabond qu'il doive viure aux despens d'autrui. Ils ne sont point neantmoins si exacts obseruateurs, que d'employer le temps avec un soin si particulier des anciens Romains, mais encores ont ils quelques occupations & exercices particuliers, auxquels ils s'adonnent & employent aucunement le temps. Les hommes vont à la chasse, à la

peſche, à la guerre, à la traicte, & font des cabanes & des canots ou les outils propres à cela ; le reſte du temps à la vérité ils le paſſent en oyſiveté, à ioüer, dormir, chanter, dancer, petuner, ou aller en feſtin, & ne veulent s'entremettre d'aucun ouurage qui ſoit du deuoir de la femme ſans grande neceſſité, & par ainſi ioüiſſent de beaucoup de repos qu'on ne ioüyſt pas icy.

Ce n'eſt pas neantmoins en cela que conſiſte leur bon-heur, principalement, mais c'eſt en ce qu'ils n'ont aucune paſſion pour les biens & richesses de la terre, qu'ils poſſèdent comme ne les poſſédans point, ainſi que dit l'Apôſtre. N'ont aucun procès, noiſes ou débats, pour les deffendre, & ne ſçauent que c'eſt de condamnation, de luges, de tailles, ſubſides, ny de priſon, que pleuſt à Dieu qu'ils fuſſent conuertis, mais à meſme temps qu'ils feront ſaiçts Chreſtiens, ie crains bien fort qu'ils perdront leur ſimplicité & re-
256 pos, non que la Loy de Dieu || porte cette neceſſité, mais la corruption gliffée entre les Chreſtiens ſe communique facilement entre les barbares conuertis, qui ſuccent avec la doctrine des Sainçts, le mauuais eſprit de ceux qui les frequentent.

Ils ont l'exercice du ieu tellement recommandable & couſtumier, qu'ils y employent une bonne partie du temps qui leur reſte des autres occupations plus ſérieuſes, auſquelles ils s'adonnent aſſez peu ſouuent, & que la neceſſité ne les y contraigne. Ils ſont fort beaux ioüeurs & patiens, car encores que la chanſe ne leuren die point, ils ne s'en faſchent pas, & perdent auſſi gayement du moins exterieurement, que s'ils eſtoit* en chanſe, dont i'en ay veu quelqu'uns s'en retourner

en leur village tout nuds, chantans alaigrement après auoir tout perdu au nostre, & est une fois arriué qu'un Canadien perdit (après toutes ses hardes) & sa femme, & ses enfans contre le sieur Du Pont Graué, lequel les luy rendit après volontairement & de fort bonne volonté, car il n'eust pas voulu se charger d'un tel attirail, qui luy eust apporté plus de peine que de profit, & neantmoins, il estoit en luy de les retenir sans que le Sauvage l'eut pû trouuer mauuais.

Les hommes ne s'adonnent pas seulement au ieu des ioncs nommé *Aescara*, qui sont trois ou quatre cens petits ioncs blancs, également coupez de la grandeur d'un pied ou enuiron, mais aussi à plusieurs autres sortes de ieu, comme de prendre une grande escuelle de bois, & dans || icelle auoir cinq ou six noyaux 257 ou petites boulettes un peu plattes de la grosseur du bout du petit doigt & peintes de noir d'un costé & blanche * ou iaune * de l'autre, & estans tous assis à terre en rond, à leur accoustumée, prennent tour à tour selon qu'il eschet, ceste escuelle avec les deux mains qu'ils esleuent un peu de terre, & à mesme temps l'y reposent & frappent un peu rudement, de forte que ces boulettes se remuans, ils voyent comme au ieu des dez de quel costé elles se reposent & si elles sont pour eux ou non, & pendant que celui qui tient l'escuelle la frappe & regarde à son ieu, il dit continuellement & sans intermission, *Tet, Tet, Tet, Tet*, pensant que cela excite & fait bon ieu pour luy; encor que cela ne sert que d'un amusement, plus tolerable que les choleres de nos ioüeurs de cartes & de dez, qui s'emportent à leurs premieres passions.

O bon Iesus, il n'y a pas iusqu'à un tas de mauuais garçons, qui ne cessent de blasphemer au ieu, comme si offencer un Dieu nous deuoit faire profiter ou plustost perir dans ses disgraces. Ah mal-heureux ! qui as pris l'habitude de iurer, tous les vices doiuent estre abhorrez, mais celui du blaspheme plus que tous les autres, car il n'y a vice qui ne puisse causer quelque delectation & non iamais le blaspheme, & par consequent moins excusable que les autres, qui tous nous meinent à la damnation.

258 Pour le ieu ordinaire des femmes & filles, auquel s'entretiennent aussi par fois des hommes & garçons avec elles, est particulièrement avec cinq ou six noyaux, comme ceux de nos abricots, noirs d'un costé & iaunes de l'autre, lesquels elles prennent avec la main comme on faict les dez, puis les iettent un peu en haut, & estans tombez sur une peau qui leur sert de tapis, elles voyent ce qui faict pour elles, & continuent à qui gaignera les coliers, oreillettes, ou autres bagatelles de leurs compagnes, & n'ont iamais de monnoye d'or ou d'argent, car ils n'en ont aucune cognoissance ny usage, de maniere que quand il est mesme question de trafique ou achapt de marchandise, ils ne font qu'eschanger une chose pour une autre.

Je ne puis obmettre aussi qu'ils pratiquent en quelqu'uns de leurs villages ce que nous appellons en France porter les momons; car ils enuoyent le cartel de defy aux autres villages, pour les faire venir iouer avec eux & gaigner leurs ustencilles s'ils peuuent, & cependant les festins ne manquent

point, car pour la moindre occasion la chaudiere est sur le feu, particulièrement en Hyuer, qui est le temps auquel principalement ils festinent & se re-iouissent ensemblement pour passer plus doucement la rigueur de la saison.

Ils ayment la peinture & y reussissent assez industrieusement pour des personnes qui n'y ont point d'art, ny d'instrumens propres, & font des representations d'hommes, d'animaux, d'oyseaux & autres grotesques, tant || en relief, de pierres, bois & autres 259
semblables matieres, qu'en platte peinture sur leur corps, qu'ils font non pour idolatrer, mais pour contenter leur veüë, embellir leurs callumets & orner le deuant de leurs cabanes.

Pendant l'Hyuer, du filet que les femmes & filles ont disposé, les hommes en font des rets & seines pour pescher & prendre le poisson iusques sous la glace, par le moyen des trous qu'ils y font en plusieurs endroits, dont en voicy la methode.

Ils font à grands coups de hache un trou assez grandelet dans la glace d'un lac ou de la riuere; ils en font d'autres plus petits d'espaces en espaces, & avec des perches ils passent une fiscelle de trous en trous par dessous la glace: ceste fiscelle aussi longue que les rets qu'on veut tendre, se va arrester au dernier trou, par lequel on tire, & on estend dedans l'eau toute la rets* qui luy est attaché. Quand on les veut visiter, on les retire par la plus grande ouuerture, pour en recueillir le poisson, puis il ne faut que retirer la fiscelle pour les retendre, les perches ne seruans qu'a passer la premiere fois la fiscelle.

Ils font auffi des fleches avec le cousteau fort droiçtes & longues & n'ayans point de cousteaux, ils se seruoient anciennement des pierres tranchantes, & les empennent de plumes, de queuës & d'aisles d'Aigle, par ce qu'elles font fermes & se portent bien en
260 l'air. Ils accommodent la pointe avec de nos fers || qu'on leur traicte à Kebec, ou bien avec une pierre acérée qu'ils collent dans le bout de la flefche fenduë avec une colle de poisson tres forte. Ils font les cordes de leurs arcs avec des boyaux ou nerfs d'animaux, de mesmes celles des raquettes, qui leur seruent pour aller sur la neige au bois & à la chasse, puis des maf-fues de bois pour la guerre, assez bien faictes, & des pauois de cedre, qui leur couurent presque tout le corps, & d'autres plus petits faicts de cuir bouilly.

Ils font auffi des voyages par les lacs & riuieres, qui font frequentes dans le païs, iusques en des nations fort esloignées, où ils traictent & eschangent de leurs marchandises pour d'autres, qui leur font besoin & desquelles leur païs manque, mais ils n'entreprennent pas ordinairement ces voyages de longs cours, inconsideremment & sans en auoir premiere-ment eu la permission des Chefs, lesquels en un conseil particulier, ont accoustumé d'ordonner tous les ans la quantité d'hommes qui doiuent partir de chaque ville ou village, pour ne les laisser desgarnis de gens de guerre, & quiconque voudroit partir autrement le pourroit faire à toute rigueur, mais il en seroit blasmé & estimé mal auisé & inciuil.

J'ay veu plusieurs Sauuages des villages circonuoi-sins venir au bourg S. Ioseph demander congé au

Capitaine Onorotandi, frere du grand Capitaine Auoindaon, pour auoir la permission d'aller au Sanguenay: car il se disoit Maistre superieur des chemins & riuieres qui y condui- || sent, s'entend iuf- 261
ques hors le païs des Hurons. De mesme il falloit auoir la permission & congé d'Auoindaon, pour aller à Kebec, & comme chacun entend estre le maistre en son païs, aussi ne laissent ils passer aucun d'une autre nation par leurs terres, pour la traicte, sans estre recognus & gratifiez de quelque present: ce qui se faict sans difficulté, autrement on leur pourroit donner de l'empeschement & faire du desplaisir, si on vouloit.

Sur l'Hyuer que le poisson se retire sentant le froid, comme au mois de Juillet & d'Aoust sentant le chaud, les Sauuages errants comme sont les Canadiens Algomquins* Etechemins & autres, quittent les riuies de la mer & des riuieres & se cabanent dans les bois, là où ils sçauent qu'il y a de la venaison. Pour nos Hurons, Honquerons & autres peuples sedentaires, ils ne quittent point leurs villes & villages, que pour les raisons que i'ay deduites cy-dessus, au chapitre precedent.

Lorsque ces peuples errants ont faim, ils consultent l'Oracle, & après s'en vont l'arc en la main & le carquois sur le dos, la part que leur Medecin leur a indiqué, ou ailleurs où ils pensent ne point perdre leur temps. Ils ont des chiens qui les suyuent, & nonobstant qu'ils n'abayent* point, toutesfois ils sçauent fort bien descouurir le giste de la beste qu'ils cherchent, laquelle ayant trouuée ils la poursuient courageusement & ne l'abandonnent iamais qu'ils ne

262 l'ayent terrassée, & en fin l'ayant naurée à mort, ils la font tant harceler par leurs chiens || qu'il faut qu'elle tombe, lors ils luy ouurent le ventre, baillent la curée aux chiens, festinent & emportent le reste. Que si la beste pressée de trop près rencontre une rivièrre, la mer ou un lac, elle s'eslance librement dedans, & nos Sauvages après où ils luy donnent le coup de la mort s'ils ont des canots prests, comme ils firent à Gaspey, un iour auant mon arriuée.

Or pour ce que plusieurs pourroient penser qu'estans les Montagnais errants, ils vivent en bestes en leur hiuernement, ie vous ay icy mis l'ordre qu'ils y tiennent, qui est une coustume louable, car voulans se departir & courir les montagnes & les bois, ils font une reueuë de la quantité de femmes vefues, petits enfans & de personnes qui ne peuuent auoir leur vie par le moyen de la chasse, & les departent par les familles egalement, ostans des enfans ou il y en a beaucoup, pour les mettre ou il y en a moins, & ainsi des autres personnes inutiles. Et pour ce qui est des hommes & des garçons capables de la chasse, s'il y a quelque famille qui en manque, on en tire de celles qui en ont trop, pour en accommoder de moins accommodées. Il n'y a que les filles de mauuaise vie, à qui on a peine de trouuer place, pour autant qu'elles font en opprobre parmy ceux de leur nation, comme les filles desbauchées icy.

Tout cest accommodement estant fait, si les neiges font assez hautes, ils donnent ordre qu'en chaque famille il se fasse des traînes de bois, d'enuiron un pied de large, & huit ou dix de long, un peu cour-

bées par le bout de || deuant, sur lesquelles ils char- 263
gent tous leurs paquets, viures & emmeublemens
auec les petits enfans, qui ne peuuent marcher, si les
meres n'ayment mieux les porter sur leur dos em-
maillottés sur une petite planchette, à la façon de
nos Huronnes, & en ceste maniere courent les bois
s'ils ne prennent les riuieres.

Estant arriuez au lieu où ils doiuent camper. Les
ieunes femmes & filles ayans la hache en main vont
par ces grandes forests, couper quinze ou vingt per-
ches, plus ou moins, selon la grandeur de la cabane
qu'ils ont à faire. Cependant les vieilles femmes &
aucunefois les hommes, en ayans designé le plan,
vuident la neige avec leurs pelles, qu'ils font ou por-
tent exprés pour ce suiet. La place se fait ronde ou
en quarré à la volonté du maistre Architecte, pro-
fonde selon la hauteur des neiges de deux, trois
iusques à quatre pieds, de maniere que la neige leur
fert comme d'une muraille qui les enuironne de tous
costez, excepté par l'endroit où on la fend, pour faire
la porte que l'on tient fort basse.

Les perches estans apportées on les plante sur le
haut de la neige, puis on iette sur ces perches qui
s'approchent un peu par en haut, quatre ou cinq
rouleaux d'escorces cousues ensemble commençant
par le bas, comme font les recouureurs des maisons,
la neige que l'on a à dos, est après couuerte de petites
branches de cedre ou de pin, de quoy la maison est
aussi pauée, haute ou basse selon qu'il eschet, car en || 264
aucunes on s'y tient facilement debout & en d'autres
non. L'huis du logis n'est autre qu'une meschante

peau d'Eslan attachée à deux perches, qui seruent de porte, dont les iambages du palais, sont la neige mesme, soutenue de quelque bois.

Le ne sçay si l'on pourroit assez exagerer la peine & les incommoditez que l'on souffre dedans ces chetifs palais, où l'on experimente par fois les deux extremitez, un extreme chaud tel que l'on est a demy rosty, ou un extreme froid, tel que l'on est à demy glacé, & puis des chiens vous importunent sans cesse pour auoir place auprès de vous, mais la fumée selon les vents en est insupportable, comme la faim quand la chasse n'est pas bonne, un autre puissant diuertissement d'esprit.

S'ils n'ont dessein que demeurer une seule nuit en un mesme lieu, ou deux ou trois au plus, ils n'y apportent point tant d'inuention, particulièrement lorsqu'ils n'ont point de petits enfans, car à peine font ils de cabanes, & si ce sont chasseurs, ils se contentent de coucher sur la neige au pied d'un arbre, ou pour le plus ils font un trou dans la neige, auquel ils font du feu & se couchent auprès, dormans là aussi gaillardement, que nous sçaurions faire icy sur un bon lit.

265 Ils se cabanent ordinairement plusieurs mesnages ensemble, & ne se seruent que d'un feu à deux, à la maniere de nos Hurons, mais il y a cela || de difference que nos cabanes Huronnes sont bonnes & solides, grandes & spacieuses, & pour ce ordinairement froides si on n'en bouchoit les aduenues, là où les Montagnaites sont petites, basses, reserrées & facilement eschauffées, si on y apporte tant soit peu de foin.

J'ay admiré les grands voyages que nos Montagnais & Canadiens font quelquesfois tant par mer, par les riuieres, que par terre, pour traiter les marchandises qu'ils ont euës des François, ils vont iusques vers les Flamands du costé de la Virginie, & en la Virginie mesme, où sont habitez les Anglois, & en beaucoup d'autres pays du costé du Saguenay, par des chemins fort difficiles & dangereux, & entreprendront (chose incroyable) d'aller dix, vingt, trente & quarante lieuës par les bois, sans rencontrer ny sentiers, ny cabanes, & sans porter aucuns viures, sinon du petun, & un fuzil, avec l'arc au poing, & le carquois sur le dos. S'ils sont pressés de la soif, & qu'ils ne rencontrent point d'eau ils ont l'industrie de faire une fente dans l'escorce des plus gros fouteaux qui sont en feue, & en succent la douce & agreable liqueur qui en distile, comme nous foulions faire pour semblable neccessité, & les affadiffemens & debilité du cœur.

Les escorces de bouleau avec quoy ils cabanent sont enuiron de 8 à 9 pieds de longueur, & enuiron trois pieds de largeur qu'ils portent roulées comme une peau de || parchemin, ayant aux deux bouts à chacun 266 une baguette platte cousuë qui les tiennent en estat & les empeschent de faire de faux plis.

Pour leurs canots ils sont assez petits, mais lorsqu'ils en ont besoin de plus grands ils traitent des chaloupes françoises, avec lesquelles ils vont librement sur les riuages de la mer, comme ils sont encore avec leurs petits canots, mais avec moins d'assurance, ceux de nos Hurons sont de huit & neuf pas de long & enuiron un pas ou un pas & demy de large par le

milieu, & vont en diminuant par les deux bouts comme la nauette d'un Teffier, & ceux-là font des plus grands qu'ils fassent, car ils en ont encores d'autres plus petits desquels ils se seruent selon l'occasion & la difficulté des voyages qu'ils ont à faire.

Ils font fort suiets à tourner si on ne les sçait bien gouverner, car ils ne font simplement faits que d'efcorce de bouleau renforcés par le dedans de petits cercles de cedre blanc bien proprement arrangez, & sont si legeres qu'un homme seul en porte aysement un sur sa teste, ou sur son espaule, comme ils font ordinairement par la campagne. Chacun peut porter la pesanteur d'une pippe plus ou moins, selon qu'il est grand ou petit & si l'on fait aussi d'ordinaire par chacun iour, quand l'on est pressé, 25. ou 30. lieuës dedans pourueu qu'il n'y ait point de saut à passer, qu'on
267 aille au gré du vent & de l'eau, || car ils vont d'une vitesse & legereté si grande que ie m'en estonnois, & ne pense pas que la poste pût guere aller plus viste, quand ils sont conduits par de bons nageurs.

Ils vont à la traicte en de certaines Nations, d'où ils rapportent de grosses coquilles de limaçons de mer, qu'ils rompent par petits morceaux, & les polissent sur un grais ou autre pierre dure, fort industrieusement les unes en quarré gros comme une noix, & les autres un peu en rondeur gros comme un pois chiche & plus, qu'ils percent avec ie ne sçay quel instrument avec grand peine & trauail pour la dreté de ces os desquels ils font des chaines & brasselets. Les Capitaines & quelques particuliers en sçavent si bien accommoder leur * petunoirs, que vous diriez que ce

soit l'œuvre d'un excellent graueur, tant ces petits grains de porcelaine y sont gentiment enchassés.

On avoit tâché de leur faire passer de l'yvoire pour de la porcelaine, mais il n'y a pas eu moyen pour ce que la porcelaine est tout autrement dure, blanche & luisante que l'yvoire, & par ainsi aysée à discerner. Les Brasiiliens, les Floridiens & autres peuples & Nations américaines en usoient anciennement, avant la venue des Espagnols, & de quoy ils faisoient autant d'estat pour se parer que nous faisons icy des perles fines, mais à present ils portent leur pensée bien plus haut à mesure qu'ils descouvrent de plus grandes richesses, & qu'ils ont changé de maniere de || viure & 268 embrassé nostre Religion. Quand nos Hurons ont leur petunoir ou leur calumets de terrerompus, ils prennent une pierre trenchante, & d'icelle se font tant de tail-lades sur le bras qu'ils en tirent du sang suffisamment pour tremper les deux bouts du calumet rompu ; puis le presentent un peu au feu, & apres les reioignent & laissent seicher à loisir. C'est un secret d'autant plus admirable que les pieces recollées de ce sang sont après plus fortes que les autres qui n'ont point receu de fraction. Il me semble qu'on en dit de mesme d'une iambe rompuë bien remise.

L'admirois egallement ce secret avec leur patience, car vous eussiez dit qu'ils decouppoient la chair d'un autre, ou qu'ils fussent sans sentiment, car ils ne faisoient pas une petite mine, mais c'estoit encor bien d'avantage * de les voir eux-mêmes consommer un morceau de tondre ou de moelle de sureau allumé sur leur * bras nuds comme si rien ne les eut touché, &

après nous monstroient les marques & cicatrices de leur bruslure qui leur restoient pour tousiours sur les bras. Ce sont ordinairement les ieunes garçons qui s'adonnent à ce ieu là pour estre estimez courageux; car pour les grands ils ont fait leur experience & se mocquent de quelque douleur que ce soit pourueu qu'elle ne les oblige au liêt.

269 Pendant que ie demeurois aux Hurons l'on me fit recit d'un François, aussi peu sage || qu'il vouloit estre estimé patient, lequel estant deffié par un Sauuage à qui pourroit mieux endurer le feu, se firent attacher leur * deux bras nuds par les coudes & par les poignets avec des ligatures, puis mirent un gros charbon de feu allumé entre-deux & le soufflerent tant (chacun de son costé) qu'ils le consommerent, car qui en eut retiré son bras ou secoué le feu, eut esté estimé moins courageux, tant y a que tous deux en sortirent à leur honneur, mais au despens de leur propre chair qui commençoit à se griller.

L'eusse volontiers demandé à ce François s'il en eut bien voulu souffrir autant pour l'amour de Dieu, qu'il auoit fait pour sa vanité, mais ie crains bien fort qu'il m'eut dit que non, & que Dieu n'auoit point tant de credit chez luy, aussi y a il plus de barbarie que de merite en toutes ces actions là, si elles ne sont faites purement pour l'amour de Dieu, ou pour s'exercer au martyre, comme nous lisons qu'ont faits autrefois de nos saincts Frères, fols selon le monde, & sages selon Dieu.

|| *Des femmes & en quoy s'occupent ordinairement* 270
les Huronnes.

CHAPITRE XIII.

C'est un tres-excellent honneur à la femme d'estre appelée le sexe deuot dans les sainctes lettres; mais la plus rauissante louange que luy puisse attribuer le sage, est de l'appeller le support des pauvres, la consolation des affligez & le refuge des indigens. Où il n'y a point de femmes le pauvre gemit, dit Salomon : nous voulant donner à entendre, que les pauvres n'ont que faire où n'y a point de femmes, & de fait nous les voyons plus secourables que les hommes, ont plus de compassion, sont plus charitables & frequentent d'avantage* les Sacremens, les Hospitaux & les prisons, personne n'en peut douter, puisque leurs pratiques ordinaires, & les exercices continuels des sainctes femmes, en sont des tesmoignages plus que suffisans. Je ne parle pas seulement des femmes de mediocre condition, & qui ne peuuent apprehender l'horreur des cachots, ny la puanteur des Hospitaux, mais des Dames les plus releuées de condition iusques à la Reyne mesme la plus excellente & vertueuse Princeesse de la terre, laquelle abaissant la hauteſſe de sa dignité || Royale, fait quelquesfois l'office des plus ver- 271
tueux & deuots Religieux, enuers les pauvres agonis-
sans, aux Hospitaux, & en lieux où elle se rencontre,
les encourage à la mort, les exhorte à la patience, &
au resſouuenir des douleurs qu'un Dieu a souffert pour

nous en Croix. C'est cette tres-admirable Princeſſe qui d'un profond reſſentiment de ſon ame, nous dit un iour dans ſon petit cabinet : O mon Dieu , falloit il que les Religionnaires paſſaſſent la mer pour ayder à perdre les ames des Canadiens , que ces bons Religieux taſchent de conuertir à Dieu , par leurs prieres & bons exemples.

Il eſt vray qu'il ne ſe voit rien de comparable à une femme vrayement deuote & ſpirituelle, elle entreprenent tout pour l'amour de ſon eſpoux Ieſus Chriſt, elle ſouffre tout pour le meſme amour, puis vous la voyez tantotſt faire l'office de Marte, puis celuy de Magdelene. Elle ſçait meſnager ſes heures pour tous & les donne toutes à Dieu, car ſoit qu'elle vaille à l'Egliſe, à ſon meſnage, en compagnie, ou rende ſes viſites, comme ſon intention eſt ſaincte, tous ſes pas & ſes actions ſont contées deuant Dieu ; mais que ne peut la grace enuers celles qui ont une bonne volonté, puisque la nature vitiée de ſon origine peut meſme par frequens actes, changer nos mauuaiſes inclinations en de bonnes habitudes, & nous rendre de vicieux vertueux, comme les anciens Philoſophes nous ont
272 fait voir en l'honneſteté de leur vie, & en la patience aux iniures & au meſpris qu'ils enduroient mieux que nous.

Que pleuſt à Dieu que le nombre des bonnes femmes fuſt le plus grand nombre, les pauvres ne ſeroient plus pauvres, les affligés deſolez, car chacun trouueroit ſupport en ſa pauvreté, & conſolation dans ſes detreſſes, le Ciel nous ſeroit ouuert, & verrions à la fin un Dieu, qui fait plus d'eſtat de l'humilité d'une

pauvre fammelette, que de la science d'un Docteur indeuot.

Ie ne veux neantmoins point tellement releuer la vertu propre & naturelle des femmes au dessus de celle de l'homme, que ie n'accorde qu'il y en a de tres-mauuaises, mondaines, auares, & criardes comme des furies, mais peu en comparaison des bonnes à mon aduis.

Nos Huronnes bien que payennes sont à la verité un peu trop desbauchées, mais au reste elles ont les mesmes aduantages de celles d'icy ; elles sont paisiblement leurs petites* ouurages & s'occupent à ce qui est de leur charge & office, sans que iamais on y entende aucune noise ou debat, quelque suiet qui leur en puisse arriuer.

Elles trauaillent ordinairement plus que les hommes, encores qu'elles n'y soient point forcées ny contraintes. Elles ont le soin de la cuisine & du menage, de semer & cultiuer les bleds, faire les farines, accommoder le chanure, & les escorces, & de faire la provision de bois necessaire. Et pour ce qu'il reste || encor 273 beaucoup de temps à perdre, elles l'employent à iouer, aller aux dances, & festins, à deuiser & se recreer, & faire tout ainsi comme il leur plaist du temps qu'elles ont de reste, qui n'est pas petit, puisque tout leur menage ne consiste qu'à mettre le pot au feu, & à quelque petit fatras, n'estans obligées à tout ce qui est du trauail exterieur, comme estoient iadis les femmes d'Egypte, lesquelles exercoient la marchandise, tenoient tauerne, & faisoient tout ce qui est de l'office des hommes, au lieu que leurs marys viuoient en feneants* & dormoient en paresseux.

Elles n'affistotent * non plus en aucun de leurs conseils, ne sont admises en plusieurs de leurs festins, & n'ont la peine de faire les cabanes & canots, ny plusieurs autres choses qui sont du debvoir de l'homme, ou * les Canadiennes & Montagnaites au contraire ont une particuliere obligation de coudre les canots avec de l'escorce, après que les hommes en ont fait le corps, tistres * les raquettes après qu'ils en ont fait le bois, ce sont elles qui vont querir les animaux, après que les chasseurs les ont tuez, les escorchent & passent les peaux, bref ce sont elles qui vont querir le bois qu'ils bruslent, font la cuisine, & ont le soin de tout le menage. Ce sont elles aussi qui mettent la chaudiere à bas, distribuent les portions & seruent le mary le premier, puis elles & ses enfans selon leur age.

274 ¶ || J'ai appris cette autre petite particularité des Montagnais, que les ieunes filles à marier, & les femmes qui n'ont point encore eu d'enfans, n'ont rien en manement, & ne mangent point dans les plats de leurs marys, c'est à dire qu'on leur fait leur part comme aux enfans. S'il arriue qu'il s'y rencontre quelque François du commun, il est seruy le dernier. Si des Religieux les seconds après le mary, où aux Hurons j'estois seruy le premier en la cabane de mon Sauvage.

Mais les Montagnaites à ce que j'ay pû apprendre sont un peu friandes, car s'il y a un bon morceau c'est ordinairement pour elles, particulièrement le py des ieunes eslans femelles, desquels elles ne sont point de part à leurs marys, & leur sont comme maistresses en plusieurs choses.

Je ne ſçay ſi elles ſçauent filer, mais nos Huronnes ont trouué l'inuention de filer le chanure ſur leur cuiſſe, n'ayans pas l'usage de la quenouille ny du fuſeau, & de ce filet les hommes en font leurs rets, & ſeines pour la peſche, mais en telle quantité qu'ils en trafiquent encore à nos Montagnais, & en pluſieurs Nations eſtrangeres pour d'autres marchandises. Lors que ie vis pour la première fois de ces hommes aſſis en guenon contre terre, laſſer les rets, le bout attaché à l'un des bois de leur cabane, ie leur demanday ſi c'eſtait là de l'ouurage des hommes (car ie n'y voyois point || trauailler les femmes) ils me dirent que 275
ouy ſinon que les femmes leur en accommodoient le filet. Elles pillent auſſi le maiz pour la cuiſine & en font de roſtis, duquel elles tirent la fine fleur pour leurs marys, qui vont l'Eſté trafiquer en des Nations eſloignées.

Le mortier dans quoy elles pillent le bled, eſt fait d'un gros tronc d'arbre d'herable ou d'autre bois dur, coupé de meſure, haut de deux pieds, qu'elles creuſent petit à petit avec des charbons, ou du tondre ardent, qu'elles entretiennent deſſus, & le renouellent tant qu'il ſoit aſſez large & profond, puis ont des baſtons longs de ſix à ſept pieds, & gros comme le bras, qui leur ſeruent de pillons plus faciles que s'ils étoient plus courts, ainſi que j'ay expérimenté, car c'eſtoit aſſez ſouuent qu'il nous falloit battre nous meſme * noſtre bled d'Inde pour viure, & pour traiter nos François qui nous venoient voir, aux feſtes pour la ſaincte Meſſe, & peu ſouuent pour ſe confeſſer, ſinon quelqu'uns.

Elles ont l'industrie de faire de fort bons pots de terre, qu'elles cuisent dans leur foyer fort proprement, & font si forts qu'ils ne se cassent point au feu sans eau comme les nôtres, mais ils ne peuvent aussi souffrir long-temps l'humidité ny l'eau froide, qu'ils ne s'attendrissent & ne se cassent au moindre heurt qu'on leur donne, autrement ils durent beaucoup. Les
276 Sauvageffes les font || prenans de la terre propre, laquelle elles nettoient & pétrissent tres bien entre leurs mains, & y meslent, ie ne sçay par quelle science, un peu de graiz pillé parmy, puis la masse estant reduite comme une boule, elles y font un trou au milieu avec le poing, qu'elles agrandissent toujours en frappant par dehors avec une petite palette de bois, tant & si long-temps qu'il est necessaire pour les parfaire * : ces pots sont de diuerfes grandeurs, sans pieds & sans ances, & tous ronds comme une boule, excepté la gueule qui fort un peu dehors.

A la fin de l'Automne, elles font des nattes de ioncs, & de feuilles de maiz, dont elles garnissent les portes de leurs cabanes pour se garantir du froid, & d'autres pour s'asseoir dessus, le tout fort proprement. Les femmes des Cheueux releuez, y apportent encore quelque autre chose de plus gentil, car elles baillent des couleurs aux ioncs, si viues, & font des compartimens d'ouurages avec telle mesure, qu'il n'y a que redire, & de quoy admirer, mesme entre nous.

Elles corroyent & adoucissent les peaux de castors, d'eslans, de cerfs, de loutres & autres, avec la mesme perfection qu'on sçauroit faire icy, desquelles elles font leurs manteaux & brayers, & y peignent des

passemens & bigarures de diuerſes couleurs, qui leur donnent fort bonne grâce, & trompent ſouuent l'œil & la penſée des nouueaux || venus, tant ils ſemblent 277 naturels, egaux & bien faits.

Elles ſont ſemblablement des paniers de ioncs & d'autres avec des eſcorces de bouleaux, puis des hottes & tonneaux, dans quoy elles ferment leurs provisions. Elles ſont auſſi comme une eſpèce de gibeciere de cuir ou ſac à petun, ſur leſquelles elles ſont des ouurages digne * d'admiration, avec du poil de porc eſpic coloré & teint en rouge, noir, blanc, & bleu, cramoify, qui ſont les couleurs qu'elles ſont ſi viues, que les noſtres ne ſemblent point en approcher.

Les Hurons & Canadiens ſont bien les eſcuellés de nœuds de bois, pour ce que cela eſt de longue haleine, mais les femmes s'exercent à faire celles d'eſcorces, pour boire & manger, & dreſſer leurs viandes & potages. De plus, les eſcharpes, carquans & braſſelets qu'elles & les hommes portent ſont de leurs ouurages : & nonobſtant qu'elles ayent beaucoup plus d'occupation que les hommes, leſquels trenchent du Gentilhomme entr'eux, encores ayment elles grandement leurs marys, viuent par enſemble fort doucement, ne ſympatienteſſent iamais contre leurs enfans, ne querellent point leurs voiſins, & ne ſçauent que c'eſt de iurer, de maniere que dans une cabane où il y aura peut-eſtre dix ou douze meſnages, à peine y entendroit on un ſeul petit bruit, & s'ils rient ou ſe recreent, c'eſt touſiours avec de la retenue, & non point à gorge deſployée, car || toutes 278 leurs ioyes, leurs ieux, de meſmes que les pleurs &

lamentations des femmes Canadiennes, qui se barbouillent de noir au temps des funeraillcs, se font & tiennent tousiours dans un modeste & honneste comportement de la voix & des pieds, tellement que s'ils estoient Chrestiens; il n'y a point de doute que Dieu se plairoit avec eux, mieux qu'avec nous miserables qui le chassons de nos maisons, par nos tumultes, nos querelles, & nos debats, qui ne trouuent iamais de fin parmy la pluspart des familles Chrestiennes. C'est pourquoy j'ay bien peur qu'à la fin il ne nous arriue le chastiment des Juifs, desquels les pechez ont esté la gloire des Gentils, disoit l'Apostre, car perseverans dans nos malices & impietez, le soleil de Dieu nous fera osté, la vraye Religion sera arrachée du milieu de nous, nous n'aurons plus de foy, & tout sera pour les peuples barbares qui se rendront dignes du Paradis à nostre exclusion.

279 || *Comme ils defrichent, sement & cultiuent les terres, & comme ils faisoient anciennement cuire leurs viandes dans des chaudieres de bois & d'efcorces.*

CHAPITRE XIV.

Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, & non point à la sueur d'autrui, dit le Seigneur en la Genèse, car Dieu n'approuue point les faineans ny ceux qui veulent faire bonne chere aux despens d'autrui. J'ay longtemps pratiqué, & encore plus ad-

miré la maniere de viure de nos Hurons, & Canadiens, à la verité estrange à ceux qui n'y font point accoustumez, mais admirable, & telle que tous les pauvres necessiteux qui font par tout en tres-grand nombre, la deuroient imiter dans l'honnesteté, puis que souuent faute de preuoyance & d'inuention, ils se trouuent reduits & accablez sous le pesant faix d'une extreme pauureté, de sorte qu'ils vivent languissant, & meurent sans pouuoir mourir, au lieu que nos Barbares dans un pays sauuage & peu cultivé, vivent contens, gais & ioyeux, || & tellement 280 satisfait*, qu'ils ne croient pas une autre vie meilleure que la leur, & neantmoins elle ne consiste entre nos Sedentaires, qu'au bled d'Inde principalement, lequel ils sçauent tellement bien diuersifier, & accommoder en diuerses fauces dans la pure eau, qu'ils y trouuent du goust, de la delicatess & une nourriture plus que suffisante pour les maintenir forts, & les conferuer en santé.

Et ne faut point alleguer que les pauvres ne font point accoustumez à cette vie sauuagesse, & que ce feroit leur prescrire une maniere de viure bien miserable, puis qu'ils en meinent souuent une autre plus deplorable, qui est de mourir de faim, & de viure en langueur. Les Sauvages sont hommes comme nous, & de mesme nature, & moy-mesme ay vescu de leur seule viande, sans sel, sans pain & sans vin, plus d'une bonne année entiere, sans me trouuer mal ny incommodé qu'un petit du cœur, auquel ie suis suiet naturellement, & non de leur viande.

Ne dites donc point que ces viandes sont incipides,

& de peu de gouſt, il ſuffit qu'elles ſont capables de nourrir l'homme & le tirer de la neceſſité. Et quoy les riches ont ils touſiours les viandes au gré de leur appetit, hélas il y en a qui les deſtrempent ſouvent dans les larmes & les amertumes, aufquels ſont ſuiets
281 les plus eſleuez, mortifiez vous donc pour l'amour || de Dieu, & deſtrempiez tous les grains de ce bled d'Inde dans les playes & les douleurs d'un Ieſus, nay pauvre & mort pauvre pour vous, & ie vous aſſeure de ſa part, que les choſes qui vous auront ſemblé ameres & difficiles au commencement, vous ſeront à la fin douces & faciles.

Diogenes diſoit, que la vertu ne peut habiter en cité ny en maiſon riche, c'eſt donc une grande diſpoſition à la vertu que la pauvreté, laquelle étant bien priſe, nous rend imitateur de celuy qui a dit de luy meſme. Les renards & les oyſeaux ont des nids & des tanieres pour ſe repoſer, mais le Fils de l'homme n'a pas où repoſer ſon chef. Les Sauvages errants plus miſerables que les ſedentaires, ſembleroient à la vérité imiter en quelque choſe Noſtre Seigneur, en ce qu'ils n'ont aucune demeure arreſtée, prouiſion, ny rente aſſeurée, mais ils ne ſont pas Chreſtiens, & n'ont point Dieu pour obiect de leurs actions, c'eſt pourquoy il n'y a point de merite pour eux ny de recompenſe à recevoir, au contraire des vrayſ Chreſtiens pauvres, qui peuvent en toute action agrandir leur couronne & leur merite. Ayans la nourriture & les veſtemens pour nous couvrir, nous nous contentons, diſoit l'Apôtre à ſon diſciple Timothée.

Chaque meſnage de nos Hurons & Canadiens, con-

tant de ce peu qu'il a, vit de ce qu'il peut pescher, chasser & semer, car toutes les terres, forets & prairies non defrichées, sont en commun, & est permis à qui veut de les defricher & ensemer, & cette terre ainsi defri || chée, demeure à la personne autant d'an- 282
nées qu'il la cultive, & étant entièrement abandonnée du maître, s'en sert par après qui veut & non autrement.

Ils les defrichent avec grand peine & travail, pour n'avoir des instrumens propres & commodes, car nos Hurons n'ont pour tout outils que la hache & la petite pesle de bois, faite comme une oreille, attachée par le mollet au bout d'une manche, où celles de nos Montagnais ressemblent un peu à celles des batteliers un peu creusées.

Ils esmondent les branches des arbres qu'ils ont couppez, & les bruslent au pied d'iceux, & par succession de temps en ostent les racines, puis les femmes nettoient bien la terre & beschent de deux en deux pieds ou peu moins, une place en rond, où elles sement au mois de May à chacune neuf ou dix grains de maiz, qu'elles ont premierement choisi, trié et fait tremper par quelque * iours dans de l'eau, & continuent ainsi tant qu'ils en ayent assez pour deux ou trois ans de provision, soit pour la crainte qu'il ne leur succede quelque mauvaïse année, ou bien pour l'aller traicter & eschanger en d'autres Nations, pour des pelleteries, ou autres choses qui leur font besoin, & tous les ans sement ainsi leur bled aux mesmes places & endroits, qu'elles rafraichissent avec leur petite pesle de bois, le reste de la terre n'est point labourée,

ains seulement nettoyée des méchantes herbes, de
forte qu'il semble que ce soient tous chemins, tant ils
283 sont soigneux de tenir || tout net, ce qui estoit cause
qu'allant parfois seuls * de nostre village à un autre, ie
m'esgarois ordinairement dans ces champs de bled,
plutost que dans les prairies & forests.

Le bled estant ainsi semé, à la façon que nous fai-
sons les febues, d'un grain fort seulement un tuyau ou
canne, & la canne rapporte deux ou trois espics, &
chaque espic rend cent, deux cens, quelquefois 400.
grains, & y en a tel qui en rend plus. La canne croist
à la hauteur de l'homme, & plus, & est fort grosse (ex-
cepté en France & mesme en quelque endroit du Ca-
nada, où il ne vient pas si bien ny si haut, ny le grain
n'est du tout si bon qu'au país de nos Hurons & és
contrées plus meridionales). Le grain meurit en
quatre mois, & en de certains lieux en trois : après
ils le cueillent & le lient en paquets par les feuilles
releuées contremont, qu'ils pendent arrangez le long
des cabanes du haut en bas, en des perches accommo-
dées en rattelier, qui descendent iusqu'au bord deuant
les establies, & tout cela si proprement aiancé qu'il
semble que ce soient tapisseries tendues le long des
cabanes, & le grain estant bien sec & bon à ferrer, les
femmes & filles l'esgrenent, nettoient & mettent dans
des sacs ou tonnes à ce destinées & posées en leur por-
che, ou en quelque coin de leurs cabanes.

Ils sement aussi force citrouilles du país, & les esle-
uent avec grande facilité par ceste inuention. Les
femmes Huronnes en la saison vont aux forests voisi-
nes amasser alentour * des vieilles fouches, quantité

de poudre de bois || pourry, puis ayans disposé une 284
grande caisse d'escorce, y font un liêt de la dicte pou-
dre, sur lequel ils sement de la semence de citrouilles,
qu'ils couurent après d'un autre liêt de la mesme
poudre, & sur icelle sement de rechef des semences,
iusques à 2. 3. & quatre fois autant qu'ils veulent, en
telle sorte neantmoins qu'il y reste encor plus de quatre
ou cinq bons doigts de vuide dans la caisse, pour don-
ner lieu au germe des semences, après ils couurent la
caisse d'une grande escorce, qu'ils* posent sur les deux
perches suspenduës à la fumée du feu, laquelle eschauffe
petit à petit tellement ceste poudre & en suite les se-
mences, qu'elles germent en fort peu de iours, estant
grandelettes & propres à planter, on les prend par
bouquets avec leur poudre, on les sépare, puis on les
plante dans les champs en lieux disposez, d'où après
on en cueille le fruit en sa saison.

La moisson du bled estant faicte, nos Sauuages en
usent en diuerfes façons, car pour le manger en pain
ou petits gasteaux, ils luy font premierement prendre
un bouillon dans de l'eau, puis l'essuyent & font un
peu seicher: en après ils le broyent dans le grand
mortier, & paistrissent avec de l'eau tiede comme on
faict la paste de laquelle ils font des petits gasteaux
espais d'un bon ponce, qu'ils font cuire sous les cen-
dres chaudes enueloppez de feuilles de bled, & à faute
de feuilles le lauent & nettoient après qu'il est cuit:
s'ils ont des fezolles ils en font cuire dans un petit pot,
& en meslent parmy la paste sans les escacher, ou bien
des || fraizes, des bluës, des framboises, meures cham- 285
pestres, & autres petits fruits secs & verts pour luy

donner du gouſt & le rendre meilleur; car il eſt fort fade de foy, ſi on n'y meſle de ces petits ragouſts.

Ils font encor d'une autre ſorte de pain, que nous appellions pain maſché; ils cueillent une quantité d'eſpics de bled, auant qu'il ſoit bien ſec & meur, puis les femmes, filles & enfans avec les dents en deſtachent les grains, qu'ils reiettent avec la bouche dans de grandes eſcuelles, qu'elles tiennent auprès d'elles, après on l'acheue de piler dans le grand mortier: on en peſtrit la paſte, & en faiſts * des tourtelets qu'on enuoloppe dans des feuilles de bled, pour les faire cuire ſous les cendres chaudes à l'accouſtumée; ce pain maſché eſt le plus eſtimé entr'eux, mais pour moy ie n'en mangeois que par neceſſité & à contre cœur, à cauſe que le bled auoit eſté ainſi à demy maſché, pilé & peſtry, avec les dents des femmes, filles & petits enfans. Ils font une troiſieſme eſpece de pain qu'ils appellent d'un nom particulier *Coinkia*, car les aùtres fuſdits, avec celui duquel nous uſons par deçà, & meſmes le biſcuit, ils l'appellent Andataroni; ils reduiſent la paſte comme deux balles iointes enſemble, les enuoloppent de feuilles qu'ils lient par le milieu d'une cordelette, avec laquelle ils auallent ce pain dans une chaudiere d'eau bouillante, & l'y laiſſent prendre pluſieurs bouillons, eſtant cuit, ils l'en retirent & le mangent ſans le faire paſſer par le feu.

286 || Ce pain de maiz & la ſagamité qui en eſt faiſte, eſt de fort bonne ſubſtance, & nourrit merueilleuſement, comme on peut voir en ce que ne beuuant iamais que de l'eau pure, mangeant peu ſouuent de ce pain, encore plus rarement de la viande, n'uſans preſque que

des feuls sagamitez, avec un bien peu de poisson, on se porte fort bien, & si tous ces apprests se font à fort peu de frais, sans qu'il y ait nécessité d'y adiouster de la viande, du poisson, beurre, sel, huyle, herbes ou espices, si on ne veut, car ce bled porte presque toute sa sauce quand & luy, c'est ce qui me faict souhaitter d'affection, d'en voir beaucoup de terres cultiuées en France, pour le soulagement des pauvres qui y sont partout en tres-grand nombre, & vont tousiours multiplians à mesure que les miseres du siecle croissent.

Ils le diuersifient & accommodent en plusieurs facons, pour le trouuer bon en menestre & potage, car comme nous sommes curieux de diuerses sauces pour contenter nostre appetit, aussi sont ils soigneux d'inuenter de nouuelles manieres d'accommoder leur menestre, dont i'ay traicté amplement en mon premier volume, intitulé le grand voyage des Hurons, imprimé à Paris, chez Denis Moreau ruë S. Iacques, où ie renuoye ceux qui s'en voudront seruir & user de ce bled pour leur viure.

Nos Hurons se seruent aussi des vieux os de poisson reduits en poudre pour donner goust à leur sagamité quand ils n'ont autre chose à mettre dans leur pot, mais les Canadiens & || Algoumequins souuerainement plus gueux mangent iusques à la raclure des peaux d'Eslans & de Castors, qu'ils reduisent en masse dure comme pierre, i'y fus trompé, car pensant auoir traicté un morceau de viande boucannée des Algoumequins, qui estoient venus hyuerner à la Province des Ours, elle deuint à force de bouillir ce qu'elle estoit auparauant, tellement que personne n'en pû

manger & la fallut ietter. Ils font auffi pitance de glands, qu'ils font bouillir en plusieurs eaues pour en oster l'amertume, & les trouuois assez bons: ils mangent auffi aucune fois d'une certaine escorce de bois cruë, ressemblant à la faulx, de laquelle i'ay mangé à l'imitation des Sauuages; mais pour des herbes ils n'en mangent ny cuites ny crues, sinon de certaines racines qu'ils appellent Sondhratates & autres semblables.

Auparauant l'arriuée des François au païs des Canadiens, Montagnais & Algoumequins, tout leur meuble n'estoit que de bois, d'escorces & de pierres, de ces pierres ils en faisoient les haches & cousteaux, & du bois & de l'escorce ils en fabriquoient toutes les autres ustenciles & pieces de mesnage, & mesme les plats, chaudières, bacs ou auges à faire cuire leur viande, laquelle ils faisoient cuire ou plustost mortifier en ceste maniere.

Ils mettoient une quantité de grais ou cailloux dans un grand feu, puis les iettoient tous bruslans dans le plat ou chaudiere d'escorce pleine d'eau, en laquelle estoit la viande ou le poisson à cuire, & à
288 mesme temps les en reti || roient & en remettoient d'autres en leur place, & à succession de temps, l'eau s'eschauffoit & cuisoit aucunement la viande, de laquelle ils faisoient après leur repas.

Il y a eu de mesme des Religieux, qui mesprisant le fer & l'airain, se seruoient de pots de bois. Il y en auoit un en Egypte, qui remplissoit un pot de bois, l'exposoit aux rayons du soleil, lequel rassemblant ses rayons en un, à cause de la concauité du pot, eschauf-

foit ayfement la partie interieure, fi bien que ce pot de bois venoit à bouillir & cuire les viandes, fans neantmoins que ceste ardeur le bruslat : cette inuention estoit bonne en Esté seulement, & lorsque le soleil dardoit à plomb ses rayons sur la terre, mais l'autre methode inuentée par nos Sauvages, se pouuoit pratiquer en toute saison & à toute heure, ayans de l'eau, du bois & du feu.

Pour les Hurons & autres peuples sedentaires, ie croy qu'ils auoient, comme ils ont encores, l'usage & l'industrie de faire des pots de terre, dans quoy ils cuisoient leur viande, chair ou poisson, comme i'ay dit au chapitre unziesme. Quelqu'uns ont voulu dire, ce que i'ay peine à croire veu l'usage des bacs & auges susdits, que les Montagnais auant la venuë des François auoient encor le mesme usage de faire des pots de terre, lesquels ils auoient quitté du depuis, pour se seruir de nos chaudieres, & que leurs haches estoient comme celles des autres peuples une pierre tranchante, accommodée dans un baston fendu, avec quoy ils abbattoient les bois, comme nous en labourions nostre petit || iardinet au païs des Hurons, où toutes 289 fortes d'outils nous manquoient, fors la hache, les cousteaux & les chaudrons, que nous y auions porté de Kebec.

On remarque aussi qu'eux & les Algonmequins, ont autrefois labouré les terres & habité en des bourgades comme nos Hurons, mais du depuis les Hiroquois leurs ennemis mortels les en ayans dechassés, ils furent contraincts courir les bois, & se rendre vagabonds & errants parmy les terres, fuyans la per-

secution de leurs ennemis , lesquels s'estans faisis de leurs bourgades les fortifierent, & depuis abandonnerent, ne les ayans pû conferuer, comme il se voit encore en un lieu sur la haute terre, qui est auprès de nostre petit Conuent, que l'on appelle le fort des Hiroquois.

Fin du premier Volume,

Imprimé par H. Schoutheer, à Arras,
Pour la LIBRAIRIE TROSS, à PARIS.

